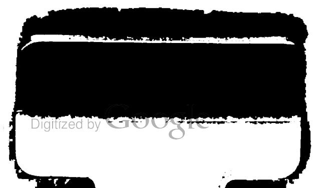

RECON


Digitized by Google

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEX. DE TILLY,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MŒURS

DE LA FIN DU 18e SIÈCLE.

Tome Troisième.

PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

Paris. — Le Normant fils, imprimeur du Roi, rue de Seine.

MÉMOIRES

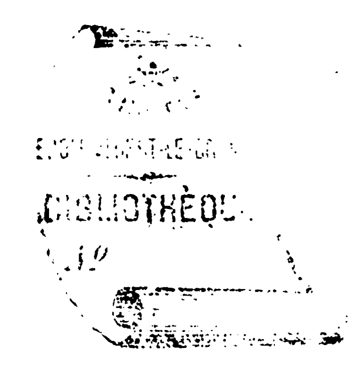
DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MOEURS

DE LA FIN DU 18e SIÈCLE.

Tome Troisième.



PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

CHAPITRE XXIII.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

OVID.

Charme inexprimable attaché à la patrie pour tous les hommes. — Réflexions dans mon trajet de Paris à Calais. — Pressentimens. — Mon arrivée à Londres. — J'y trouve M. le duc d'Orléans. — L'espèce d'opinion qu'on avait de lui. — Mme de Buffon. — Politesse recherchée qu'il me témoigne chez le Roi. — Manière dont j'y réponds. — Conversation avec M. de Laclos. Son prince me met mal avec un très-grand personnage. — Je m'explique avec lui chez lord L... — Le duc de Luxembourg. — Boinville. — Dernière conversation avec le duc d'Orléans au pit de l'Opéra. — Portrait de M. le duc d'Orléans. — Traits divers qui le concernent. — Raisons pour lesquelles j'en ai parlé longuement. — Sur la conduite politique du duc de Luxembourg. — Le

célèbre Burck. — L'ambassadeur de France, marquis de la Luzerne. — Sa Maison à Londres et les personnes de son intime société. — Mistriss Pove. — Sa vie. — Je m'attache à elle. — Pourquoi les mariages avec les courtisanes sont plus fréquens en Angleterre qu'en France. — La célèbre mistriss Montague.—Les maisons de jeu de Londres. — Celles de Paris. — Le jeu et la mendicité. — Le marquis de Saint-Hélens. — Son jugement sur la jeunesse anglaise, sur les Français. — Ma réponse. — Le marquis d'És.... Tableau de sa misère. — Il m'entraîne chez un alchimiste illuminé, se disant *vicaire de l'Eternel*.—Apparitions.—Lord Byron. — Le chevalier de Saint-Yldro. — La princesse Irène. — Bon souper. — Réflexions sur cette plus qu'extraordinaire aventure. — Le mot de l'énigme.

Charme des lieux qui nous ont vus naître, que vous laissez une ineffaçable impression! Air embaumé de la patrie, combien es-tu plus suave que tous les parfums de l'Arabie! Que l'infortuné qui te renonce doit avoir de malheurs à éviter, pour échanger contre une terre étrangère celle où fut son berceau, où se joua son enfance, où il bégaya les premiers sons d'une langue aimée; et dont la poussière se mêle à la cendre vénérée de ses pères! Quitter sa patrie pour long-temps est un supplice lentement prolongé : la quitter pour toujours, si l'on était tout de suite dans la confidence d'un tel malheur, serait un arrêt de mort subite!

Le trajet de Paris à Calais, fait rapidement avec

un ami qui m'était cher, me causa pourtant une *tristesse* profonde. Je lisais une sorte de défiance farouche, déjà peinte sur tous les visages. Un patriotisme sévère ou licencieux était dans toutes les contenances; les uns l'éprouvaient trop naturellement, les autres se gênaient trop pour le contrefaire. Ce voyage, qu'aucune circonstance impérieuse ne me faisait encore entreprendre, était pénible à mon cœur: il m'eût été plus pénible encore de ne pas le faire. J'avais besoin d'aller m'étourdir sous un autre ciel. Je me disais que je reverrais la France quand je le voudrais; que des événemens imprévus qui m'en fermeraient encore les portes n'étaient point probables; mais, quoique j'aie toujours improuvé la mesure de l'émigration, comme je le démontrerais par tout ce que j'ai imprimé alors, je n'en présageais pas moins un exil inévitable. Il était presque impossible de ne pas être entraîné par les mesures générales, ou livré aux dangers et surtout aux dégoûts d'une situation personnelle dont chaque jour de l'avenir aggraverait les inconvéniens.

Livré à ces amères réflexions, je me trouvais plus malheureux que je ne m'étais cru susceptible de l'être dans ces jours brillans de la jeunesse et de ses frivolités. J'admirais combien ma raison avait vieilli à l'école de ces premières infortunes, sur lesquelles ma sensibilité, que les

plaisirs et l'amour avaient seuls exercée jusqu'alors, trouvait un charme sombre à méditer. Je considérais mon siècle avec une terreur mélancolique, puisque nous allions être l'histoire, et que la nôtre allait les effacer toutes, non seulement à cause des temps avancés où nous vivions, mais encore parce que nous nous exagérons ce qui nous intéresse. Tout ce que j'avais lu me faisait redouter ce qu'on lirait de nous.

Ici j'essuie mes premières larmes, les premiers pleurs qu'on doit à un acte de cette grande tragédie où tous les Français ont été plus ou moins acteurs ou victimes. De telles calamités n'éprouveront plus le genre humain ; on ne reverra plus dans aucun pays de telles chances pour une semblable révolution.

A mon arrivée à Londres, j'y trouvai donc M. le duc d'Orléans. Je l'y trouvai moins méprisé qu'il n'aurait dû l'être. La révolution française y avait encore beaucoup de partisans de bonne foi, beaucoup d'autres qui feignaient de l'admirer, d'autres enfin qui avaient un intérêt à la soutenir. La résistance d'un prince du sang à ce qu'on appelait le despotisme de la cour paraissait sublime ; son concours à l'extinction des abus, un dévouement magnanime. Ses crimes semblaient douteux, et le reste de considération qui s'attachait encore à son rang, soutenu de sa for-

tune, jetait un voile plus épais sur l'iniquité de sa politique, et de ses desseins qui n'étaient pas prouvés. Sa maison était un point de réunion pour beaucoup d'hommes distingués de tous les partis, de celui de l'opposition, et même de celui des ministres : divisés sur d'autres points, ils se réunissaient sur celui d'un bon dîner, où présidait Mme de Buffon *, qui était le centre de la brillante société du prince. Il était à l'affût de ceux qui arrivaient, et cherchait à s'assurer, sinon du suffrage, au moins de la politesse de ceux qui lui avaient dû tant de respect; et il en était venu au point de craindre qu'on ne lui rendît pas avec décence un salut qu'il faisait avec hésitation. Tout ce qu'il avait su de moi par Sillery, ce qu'il avait entendu de ma propre bouche, les principes publics que je professais, auraient dû le convaincre qu'il ne devait compter sur moi dans aucune relation; et qu'étant encore un prince

* Agnès de Buffon, femme de Leclerc, comte de Buffon, colonel, fils du célèbre naturaliste, devenue ouvertement la maîtresse du duc d'Orléans, cessa d'être reçue à la cour, et pendant la révolution ne quitta plus le prince qu'elle suivit dans son dernier voyage en Angleterre. Elle était petite, mais charmante et pleine de grâces. Elle perdit en peu de temps son amant et son mari sur l'échafaud. Ce dernier fut condamné à mort en 1794, six mois après le duc d'Orléans, comme complice de la conspiration des prisons du Luxembourg. Il alla au supplice avec fermeté, et prononça ces mots sur l'échafaud : « Citoyens, je me » nomme Buffon. » Il était âgé de trente ans.

pour moi, puisqu'il était du sang de mes maîtres, il s'était cependant trop avili pour que je m'avilisse aussi à lui faire ma cour. Par des raisons personnelles, et qui auront toujours de l'empire sur une âme faite comme la mienne, j'avais été me faire écrire à sa porte, dans un moment où j'étais sûr qu'il était sorti. La première fois qu'il me vit chez le Roi, il vint à moi d'une manière si flatteuse que j'en fus embarrassé : on aurait pu penser que je l'avais mérité, et que j'étais un apprenti-conspirateur. Mon air de contrainte et de froideur dut lui prouver qu'il m'avait plus affligé que bien accueilli. Il me sonda encore une autre fois, et se trouvant *repoussé par le respect*, ou du moins par ce qui y ressemblait, il devint mon ennemi, à sa manière. M. de Laclos, avec qui je causais volontiers, parce qu'il était, quoique plus dangereux, moins marquant, me dit que *monseigneur* avait laissé échapper quelques mots qui décélaient son mécontentement de moi. Je lui fis observer, avec poids et mesure (car c'était une confidence difficile à faire à l'un de ses souffleurs), que dans ma situation, en présence de tant de Français avec qui je passais ma vie, même à part ma façon de penser, il m'était impossible de suivre une autre ligne; et je le fis à peu près convenir (lui qui devait si bien s'y connaître) que son prince était pour tout le monde une *liaison dangereuse*.

Un très-grand personnage * avec qui M. le duc d'Orléans était encore fort lié, m'avait parfaitement traité, à mon premier voyage en Angleterre, et même encore au début de celui-ci ; il changea visiblement tout à coup. Pitt, qui alors l'approchait beaucoup, me dit que c'était la suite d'insinuations défavorables, jetées par le prince français. Je pris sur-le-champ mon parti, et l'abordant le soir à un *rout* chez lord Luc**, je lui dis : « Monseigneur, ce pays n'est pas heu-
» reux pour moi dans mes rapports avec vous :
» jadis vous m'y avez vexé dans une querelle de
» palefrenier ; cette fois, vous voulez me donner
» des dégoûts auprès d'un prince... je m'en con-
» sole, mais vous conjure de me tenir pour mort :
» autrement, je vous donnerai la peine de me tuer. »
M. de Luxembourg qui avait tout fait pour me détourner de cette levée de bouclier, et qui me témoignait amitié et véritable intérêt, me remit la tête, et m'emmena. Quelques mois se passèrent ; ses yeux que je ne cherchais pas fuyaient les miens. A peu près vers le temps où Boinville vint lui signifier les ordres de M. de la Fayette, dont il ne tint compte, j'étais au pit de l'Opéra : M. le duc d'Orléans y vint. Il était trop près de moi pour que je ne m'inclinasse pas. Avec un

* Le prince de Galles, aujourd'hui George IV.

rire sardonique, il m'attaqua brusquement : « M. d'Aiguillon donne pourtant *de bons coups d'épée!* * ». Cette fois je ripostai vite : « et vous, » monseigneur, en donnez-vous? » Il se déconcerta et pâlit : car sa honte pâlissait comme la pudeur d'un autre rougit. Il se mit à parler avec quelqu'un... Pour moi, il ne m'a plus parlé depuis : il est vrai qu'à mon retour à Paris, il voulut me faire assassiner, ce qui ne m'empêcha pas de lui rendre, jusqu'à la fin, toute la justice qu'il méritait. On a dit et on dira que M. le duc d'Orléans était un monstre. Certes, cela peut se soutenir, établi comme une proposition générale, mais si on le juge sur des faits isolés et sur des détails de sa vie, c'est une expression susceptible d'être modifiée. D'un caractère ductile, il était apte à tous les forfaits, comme il était propre à quelques vertus **.

* Le propos de ce prince était une allusion à une dispute vive que j'avais eue à Versailles, chez M. de Sillery, avec le duc d'Aiguillon, qui parla de la Reine avec la plus virulente indécence. Je n'étais pas payé pour la défendre, mais il est des devoirs qui ne sont jamais si précieux à remplir que lorsqu'on en semble dispensé. J'y mis tout le feu de mon âge et toute la vivacité du zèle. Sillery ému conjura que cela n'allât pas plus loin. Peu de temps après, M. le duc d'Orléans me dit : « Je sais de » vos nouvelles; pourquoi faites-vous donc le Don Quichotte? » — Je ne puis pas empêcher M. d'Aiguillon, répondis-je, d'être » un malhonnête homme; mais je ne veux pas que ses confi- » dences me mettent de moitié dans ses sentimens. » (*N. de l'Aut.*)

** Voyez à la fin du volume le morceau historique sur ce qu'on appelle *la conspiration d'Orléans*, par M. Garat.

Citons de lui quelques traits particuliers, et quelques anecdotes qui le feront mieux connaître encore.

Un homme de ma connaissance, chez qui il avait accepté à dîner, lui rappela sa promesse.

« Monseigneur veut-il me faire l'honneur de » dîner demain chez moi?

» — Non, monsieur, je ne serai pas fâché que » vous y fassiez un peu plus de cérémonie, et je » vous donne trois jours. »

Une autre fois, perdant chez du Dresnays son argent d'assez bonne grâce, car il n'était mauvais joueur que lorsqu'il gagnait, quelqu'un lui proposa un pari de traverse de cent louis.

« Quand je voudrai parier je vous le dirai.

» — *Il est possible*, monseigneur, qu'alors je » ne le veuille plus. »

A la suite d'un long souper, le duc de Fronsac, à peu près ivre, le tutoya (ce qui était absurde et impossible, s'il eut été de sang-froid). Le prince dégrisé comme par un coup de baguette, lui dit : « monsieur le duc, nous sommes cités » pour être amis, *n'allons pas* nous faire citer » pour être ridicules. »

Il y avait de la grâce à s'envelopper dans un ridicule qui ne pouvait atteindre que celui à qui il le reprochait.

Etant un jour chez M. Le Voyer, à Paris ou aux

Ormes, la conversation tomba sur une querelle du grand Condé et du comte de Rieux. Ce dernier frappé, le rendit avec son assiette au vainqueur de Fribourg, de Nordlingue, et de Lens. Le prince fut exilé à Chantilly, et M. de Rieux mis pour quelques jours à la Bastille. M. Le Voyer, était d'avis qu'ils auraient dû se battre malgré les ordres du Roi, et finit par interpeller M. le duc d'Orléans, pour savoir le sien. « Je ne me » pique pas, répondit-il, d'avoir une opinion sur » ce qui ne peut jamais m'arriver. » Il tourna le dos. J'ai ouï raconter cette anecdote au comte de Lauraguais présent.

Un imbécille de *chevalier de Saint-Louis* le rencontra seul, montant le grand escalier du Palais-Royal. S'avançant :

« Je crois avoir l'honneur de parler à monsei» gneur le duc d'Orléans ?

» — Je ne crois pas que vous le croyiez. »

Je connais beaucoup d'autres mots et d'autres traits de lui, qui me persuadent qu'il a été bien étonné, au fond de son cœur, de la compagnie qu'il a vue les derniers temps de sa vie.

Il était facile de l'entraîner et de le convaincre, parce qu'il avait peu d'esprit, et que ce qu'il en avait, était crédule. Cette absence de moyens était parfaitement remplacée par un goût excellent, et par une plaisanterie *courte* et légère,

qui ne se ressentait jamais du mauvais ton de ses mœurs. Avec un excessif amour-propre qui se mêlait à une plus grande insouciance, il faisait mille petites bassesses dont cet amour-propre, qui est parent éloigné de l'orgueil, devrait préserver; et comme il était très-timide au sein de la hardiesse la plus déhontée, il ne savait pas revenir sur ses pas, quand il s'était égaré. Eminemment susceptible et vindicatif, ces deux passions l'entraînèrent à tous les crimes qu'on lui conseilla. Il les commit sans remords, mais de mauvaise grâce, et, comme je l'ai dit ailleurs, s'ils ne l'épouvantaient pas, ils le gênaient. Cela s'explique d'autant mieux que la démagogie dans laquelle il vécut, vers la fin de sa vie, position *dont il cherchait* à s'étourdir avec des torrens de vin de Champagne, répugnait à sa vanité de prince, dont il avait une assez bonne dose, quoiqu'il eût trop peu de l'orgueil d'un homme. Cette vanité, il l'avait; autant toutefois qu'il était capable de mettre de l'importance à quelque chose, lui qui ne croyait à rien... Avec un jugement faux, et un cœur qui ne battait qu'à de longs intervalles, il fut aisé de lui faire croire, après ses premières erreurs révolutionnaires, qu'il n'y avait plus de pardon à espérer. Comme sa vengeance était sans repos, il imagina que celle de la cour serait sans pitié. Mirabeau, qui se proposa un moment

de le faire au moins lieutenant-général du royaume, pour régner sous lui, le pénétra surtout de cette idée. On l'aurait conduit à tous les crimes, en lui promettant toujours que c'était le dernier, et qu'il l'absoudrait de tous les autres.

Ce prince, quoique timide, était un esprit fort dans le sens le plus étendu et le plus dangereux : il n'estimait rien des choses de ce monde ; pas même la vie qu'on l'a injustement accusé d'aimer trop ; pas même l'argent qu'il ramassait sans délicatesse, pour le dépenser sans discernement. Le crime et la vertu lui semblaient égaux, le mépris ou la considération des êtres de raison, toutes les actions humaines, indifférentes. Les jouissances matérielles de la vie, avaient pour lui du prix : c'était la seule certitude métaphysique qu'il eut acquise de tout ce qui se rencontre dans ce monde, ou de ce qui s'espère dans l'autre : il était constitué pour se rassasier des plaisirs avant de s'en lasser. Gall aurait dit qu'il avait l'organe de la crapule, et nullement celui des conspirations. C'est que la nature lui avait donné l'un, et que ceux qui avaient de l'empire sur lui, y greffèrent l'autre. Ayant eu le mauvais goût de dire hautement, que l'opinion publique ne valait *pas un écu*, on trouva qu'il avait donné lui-même la mesure et le tarif de sa valeur. Ceux qui l'ont connu et qui ont su qu'il était bon père, bon mari (à des in-

fidélités près, qui ne rendent jamais malheureuse *celle* qui ne les sait pas), maître indulgent, ne sachant pas refuser en face, amoureux de la vie privée, ceux-là diront justement que ce fut un homme immoral et sans caractère; ils pourront ajouter que moins de sévérité de la cour et du public, une meilleure éducation, et de bons conseils, lui auraient donné le masque d'un honnête homme, et la réputation d'un prince aimable et facile. Sa prison, le tribunal révolutionnaire, son interrogatoire, son passage dans les rue de Paris, l'échafaud, son supplice même, auront été pour lui, si *badeau* dans toute la force du mot, un véritable spectacle! il avait *vu* tomber beaucoup de têtes, et notamment la plus sacrée de toutes: il avait examiné le jeu de la *guillotine* comme une curiosité, il aura contemplé de même tous les préliminaires de sa propre destruction, et se sera pour ainsi dire regardé mourir.

J'ai parlé de ce prince trop longuement peut-être : c'est que sans lui, la révolution qu'il n'a pas faite, ne se serait pas consommée : il en est le plus coupable, après M. Necker.

Le duc de Luxembourg qui, après avoir présidé le premier la noblesse, était sorti de France après la réunion des Ordres, qu'il avait tout fait pour empêcher, était aussi à Londres. Avec plus d'esprit qu'on ne l'a généralement cru, il avait

un caractère séduisant et aimable. Beaucoup de gens avaient imaginé qu'il serait le partisan des nouveautés : la jeunesse orageuse du marquis de Royan, les torts même de son père, avaient jeté dans plusieurs esprits, des préventions défavorables sur sa conduite, dans ces circonstances solennelles ; l'incertitude ne dura pas, et son choix ne fut pas long. Néanmoins j'ai souvent entendu dire qu'il s'était trop pressé, et qu'il avait mis dans son départ une précipitation pusillanime. Tel est l'avis des hommes, pour qui l'occasion d'un reproche est toujours précieuse : ce n'est pas le mien. Son obéissance aux volontés du Roi, l'avait entraîné dans une démarche qu'il avait combattue de tout son pouvoir. Dans une longue conversation avec ce monarque, il avait développé victorieusement tous les dangers de se réunir : il avait prouvé que l'autorité royale, par cette mesure même, restait sans garantie et sans appui, et que la puissance populaire dominerait sans modérateur et sans obstacles. Louis XVI, dont le sens était trop droit pour ne pas sentir la solidité de ses argumens, ne se laissa pas convertir. Accoutumé déjà à céder sur tous les points d'une révolution où il devait s'offrir lui-même en sacrifice, il fit taire sa raison devant l'amour de ce qu'il crut être le bien public. Il ordonna : sujet fidèle, il fallait obéir. M. le comte

d'Artois, inquiet sur les jours de son auguste frère, écrivit une lettre pathétique à l'Ordre de la noblesse, qui fixa ses irrésolutions. Le devoir d'un sujet était rempli ; M. de Luxembourg avait fait à son maître le sacrifice de ses opinions, il avait concouru activement à une mesure que son jugement et sa conscience réprouvaient. Qui avait le droit d'exiger de lui qu'il sanctionnât plus long-temps par sa présence, et qui plus est par ses œuvres, des déterminations qu'il avait blâmées, et un système qu'il condamnait de tout son cœur et de toute sa raison? Il aima mieux se vouer à une paisible obscurité, que de rester plus long-temps sur un grand théâtre, où il eût aimé à représenter tout comme un autre, mais où il entrevit de bonne heure, d'après la disposition des esprits, qu'il n'y avait à jouer qu'un mauvais rôle. Il fut conséquent, et sa conduite fut noble. Voilà ce que je lui ai entendu développer à lui-même, dès le principe, sans jactance et sans humeur; et ceux qui ont attribué sa sortie de France à la peur, auraient dû en faire honneur à sa sagacité. Je n'oublie point que c'est chez lui, que j'ai vu et entendu pour la première fois, le célèbre Burke *, avec lequel il s'était lié par l'in-

* J'ai imprimé ailleurs le témoignage de ma reconnaissance personnelle pour l'accueil touchant qu'il me fit en Angleterre, après le 10 août, et pour tout ce qu'il m'exprima de tendre et

termédiaire de M. de Calonne. Ce vieil orateur de l'opposition avait changé dès l'instant qu'il avait aperçu un danger pour l'État dans cette opposition même. Sa défection étonna quelques esprits, en modéra d'autres, et en rallia plusieurs au trône, contre lequel son exemple prouva mieux que des déclamations parlementaires, qu'il fallait se serrer. On sait que toutes les conséquences de la révolution française ne lui échappèrent pas dès son aurore, et que, s'il y a dans son éloquent ouvrage quelques exagérations, qu'un peu trop de déclamation fait ressortir encore davantage, son livre n'en est pas moins la prédiction d'un homme d'État, la preuve d'un bel enthousiasme, et le monument d'un noble talent. Sa conversation était encore plus chaleureuse, plus pleine peut-être.

Il aimait à raconter sa vie politique, et à échauffer sa conversation du feu de ses anciennes

de sensible sur les calamités de ma patrie. Son cœur fut aussi noble que son talent fut distingué. Anglais de cœur, comme il devait l'être, il rendait une justice éclatante à la nation française qu'il estimait, parce qu'il la connaissait, ainsi que sa littérature, tous ses genres de gloire et ses arts. Plus tard, quand il se fut bien convaincu que je savais l'anglais, il me proposa, en présence de M. de Calonne, de traduire son livre qui avait d'autant plus besoin d'être traduit qu'il l'avait déjà été. Je m'en défendis par des raisons que je ne lui dis pas, et la véritable ne fut point qu'une bonne traduction fait peu d'honneur, et qu'une mauvaise fait beaucoup de tort. (*Note de l'Auteur.*)

harangues *. Il jugeait l'avenir avec la pierre de touche du passé; amoureux avec enthousiasme de la constitution britannique, il y reconnaissait pourtant quelques taches inséparables de l'humanité, et il l'adorait comme le *Palladium* des libertés d'un grand peuple.

Je proteste que dès l'année 1790 je l'ai vu réduire la révolution française à deux hypothèses, et y appliquer un raisonnement qui la dévoilait tout entière, telle qu'elle s'est déroulée, jusqu'à l'avènement du consulat **. Il avait tout vu, excepté la stature gigantesque de l'homme qui fermerait la caverne ***.

Bien jeune encore, j'écoutais, et, aidé de mes réflexions, me formais à une école qui m'a du moins épargné tous les genres d'étonnement.

Le duc de Luxembourg évitait, sans affecta-

* Parmi une infinité de morceaux de la plus haute éloquence que j'ai retenus de lui, j'ai toujours distingué le discours qu'il prononça à Bristol, où il s'était aliéné l'opinion populaire, en combattant la guerre d'Amérique. Paraissant au milieu de l'assemblée des électeurs, il fit un discours réputé son chef-d'œuvre, où il rendait compte de sa conduite, et commençait par ces mots : « *Gentlemen, I decline the election* (Messieurs, je refuse l'élec- » tion.........) » Puis, dans une péroraison éloquente, faisant allusion à la mort de l'un des électeurs, M. Coombe, frappé subitement dans la lutte électorale, il dit ces paroles : « *What* » *shadows we are and what shadows we pursue!* (Quelles » ombres nous sommes et quelles ombres nous poursuivons.) »

(*Note de l'Auteur*.)

** Novembre 1799.

*** Ceci a été écrit en 1805.

tion, M. le duc d'Orléans qu'il méprisait, et vivait mesurément avec l'ambassadeur de France qu'il n'estimait pas, et dont il était haï. Ce dernier était le comte de la Luzerne, frère du ministre de la marine de ce nom, dont les principes ont été fort différens. On avait été surpris, avec raison, que la cour l'eût nommé à cette ambassade, déchue depuis long-temps de sa splendeur. C'était un personnage, au moral et au physique, d'une gaucherie contraire à tous les succès; mais d'un esprit si médiocre, qu'il n'avait rien rencontré entre son ambition et son avancement. Il suivait respectueusement la marche de l'Assemblée Constituante, répondant toujours à une sottise par une bassesse, et s'était fait *monarchien*, pour être toujours prêt à détruire la monarchie. Ministre du Roi auprès des Etats-Unis (ce qui, soit dit en passant, n'était guère le chemin de l'ambassade de Londres), il avait mal digéré ce qu'il avait entendu là : sa conduite était insignifiante et ambiguë; et il n'y avait que le Roi de France qu'elle compromît plus que lui. Il n'était de bonne foi que dans la folie qu'il avait d'aimer une Mme Saint-A**, courtisane déliée, et maîtresse de lord Ch** : elle était fort en règle, car elle se moquait de lui et de tout l'amour dont il s'enlaidissait encore. Plus attaché à sa place, qu'heureux dans les moyens de la conserver, il

se vit forcé de donner sa démission, après avoir *prêté* un des mille sermens qu'on exigeait alors de ceux qu'on voulait qui n'en tinssent aucun. C'est là ce qu'il n'avait pas prévu, encore moins sa mort, qui arriva quelque temps après. Puis-je ne pas me rappeler que M. de Luxembourg mettait son plaisir à le désoler avec des théories de despotisme, et qu'il se défendait *avec deux Chambres et une balance de pouvoirs* : tout cela était présenté avec laconisme, parce que ne déraisonne pas long-temps qui veut, avec quelque apparence de raison. Bonnes gens! d'argumenter en pleine mer sur la construction d'un vaisseau, quand celui qu'ils montaient avait touché!.... Dans ce salon, arène de ces légères escarmouches, *jargonnaient* quelques femmes frivoles comme ce combat. C'était la duchesse de Laval, aigre comme une dispute, en colère de vieillir, irritée de n'avoir jamais été jolie, quoiqu'elle se fût fait traiter comme si elle l'avait été. C'était Mme d'Ossun, sœur d'un des anciens amans de la duchesse, lequel avait été celui de toutes les femmes qui pouvaient servir sa fortune; Mme d'Ossun, dis-je, intéressante, tout près d'être belle, blonde sentimentale qui avait à soutenir une réputation de sagesse. Elle avait épousé un homme probe et estimable, aimé avec raison de Louis XVI qui avait du penchant pour tous les honnêtes

gens : il avait été désigné à la mission de Russie, en remplacement du comte de Ségur. C'était encore une petite Mme de La Luzerne, née Mon**, qui ne ressemblait point trop mal à un écureuil hérissé, à qui l'on a ravi ses noisettes. Avant ces dames, j'aurais dû nommer B**, qui se livrait peu ou point du tout, et qui, froid et réservé comme un premier ministre, semblait être dans le secret de ses futures destinées, qui ont manqué lui coûter si cher : c'était la providence de la maison.

Jusque là, il y avait un vaste champ à l'instruction et aux observations de tout genre ; mais il fallait un autre aliment aux passions ardentes de la jeunesse. Je fis, très-à propos, connaissance avec mistriss Pove, femme d'un de ces caractères singuliers et piquans dont l'Angleterre offre une extrême variété : sa beauté était aussi extraordinaire que son caractère ; et les aventures que l'une et l'autre lui avaient suscitées n'auraient pas été indignes de figurer dans un roman.

Née d'une famille honnête, elle avait accompagné sa mère et une de ses sœurs à Cantorbéry. Un gentilhomme de la province de Kent conçut pour elle la plus folle passion. Trois femmes courant sur un grand chemin, dans une chaise de poste, ne sont pas fort imposantes, quand surtout peut-être le conducteur est gagné d'avance. Vers le soir, elles furent arrêtées par quelques

hommes qu'elles crurent être des voleurs de grand chemin (*highwaymen*): désagrément si commun en Angleterre, où, du reste, l'humanité naturelle à ce peuple préserve presque toujours de l'assassinat; ce qui n'empêche pas que cette continuité d'arrestations et de vols fasse naître les réflexions les plus désavantageuses à un gouvernement d'ailleurs si supérieurement conçu. Mais, sans tomber dans des détails de police, qu'il suffise de savoir qu'on fit descendre précipitamment de voiture des femmes effrayées, et qu'au milieu du tumulte et de l'effroi, la jeune Cécilia fut jetée dans une chaise de poste qui s'éloigna avec la vitesse de l'éclair, et la porta (elle l'a cru, du moins) dans le Devonshire. Renfermée pendant plusieurs mois, livrée aux caresses d'un homme qui l'effrayait de son amour et de ses menaces, son ravisseur la conduisit enfin en Irlande, et, la comblant de présens, lui rendit la liberté, et partit pour l'Italie.

Quoi qu'elle m'en ait dit, il m'a semblé par l'ensemble de son récit qu'elle s'était familiarisée avec son esclavage, et que son tyran savait souvent se faire pardonner : car c'est trop accorder à l'empire de la peur que de mettre sur son compte le silence de l'offensée, et celui des lois qu'elle eût pu invoquer. Un pair d'Irlande fut son second amant : elle pensa que c'était tout simple,

après ce qui lui était arrivé.... On ne peut trop pénétrer les jeunes filles de l'idée que le début de la vie en est la plus intéressante partie : c'est l'exorde qui influe sur un bon ou sur un mauvais ouvrage. Lord D** était un adorateur de Shakespeare, et portait le goût de la déclamation jusqu'à la manie. Il chargea la mémoire de la jeune Cécilia de tous les passages les plus fameux de son poète, et lui donna je ne sais quoi de déclamateur dans l'organe, et de dramatique dans l'action habituelle du corps, dont tous ses mouvemens étaient, pour ainsi dire, altérés. C'était là la seule tache dont ce beau et magnifique physique fût gâté. Ce galant homme avait un neveu d'une jolie figure, qui avait lu peu de vers, et qui n'en faisait pas; mais il avait vingt ans : heureux âge où l'on fait de tout sans esprit, et où l'on paraît toujours en avoir! Il joua un tour sanglant à son cher oncle, et lui emmena très-brusquement, dès le grand matin, son infidèle amante : pour être bien en règle, il lui fit un enfant. Il courut un peu le monde avec elle, et la ramena à Londres où elle accoucha pendant qu'il étudiait la loi. Un fils, auquel il m'a prouvé qu'il tenait peu, vint resserrer des nœuds mêlés déjà à tant d'autres liens. M. Pove, moins occupé des soins de la paternité que de son attrait, chercha encore à rendre mères quelques épouses d'un choix mo-

mentané. Cécilia le sut, et fit mieux que de quereller : elle se vengea. Rien ne prépare si mal à la sagesse que d'avoir commencé par être violée. Elle fut plus loin : elle le quitta pour un homme considérable qui pouvait tout pour son bonheur, et qui l'eût fait, si elle n'eût pas retourné brusquement à son légiste, dont il fallait apparemment qu'elle se séparât pour l'aimer. Elle se refroidissait lorsqu'ils vinrent maritalement dîner chez C**, jadis colonel en France dans la brigade irlandaise. J'étais de ce festin ; et, après l'avoir beaucoup regardée, je lui dis que je l'aimerais ; elle m'assura qu'elle daignerait me le rendre : à huit ou dix jours de là elle me le dit avec la bouche, et peu de temps après avec son amour. Il en *résulta une pastorale* très-animée : les bergers du Lignon n'y faisaient œuvre. Elle passait chez moi six heures par jour, sans préjudice de beaucoup de nuits. M. Pove, perdu dans les occupations du quartier de Temple-bak, dans l'énivrement des tavernes et des maisons de jeu, fut long-temps sans connaître l'affreuse vérité. Aussitôt qu'il en fut instruit, il égaya ses chagrins par une plaisanterie d'un goût particulier, que je trouvai détestable. Il me fit l'honneur de m'envoyer sa postérité : je reçus son enfant et une lettre. L'un criait beaucoup, l'autre ne disait rien ; sinon qu'il était juste de ne pas séparer la mère

de son fruit, et qu'il m'aurait une parfaite obligation de me charger de l'une et de l'autre. Je le crus fou, et j'engageai celle que je l'avais entendu honorer du nom de sa femme à aller s'en assurer, en emportant son Astyanax. Elle y fut; et je la suppliai de rester à poste fixe auprès de ce père dénaturé dont les idées me semblaient trop bizarres. Elle suivit mon conseil pendant quelque temps; mais son inconstance la mit dans les bras d'un premier tragique de province (*a strolling player*), dont elle s'était éprise dans le rôle de Roméo, par lequel il avait débuté à Drury-Lane ou à Covent-Garden. Devenue sa Juliette, elle le suivit en Ecosse. Elle y joua l'emploi de mistriss Siddons qu'elle ne fit point oublier, mais sembla meilleure qu'elle à un chevalier baronnet qui, ensorcelé par ses charmes, lui proposa son cœur qu'elle rejeta, sa fortune qu'elle dédaigna : il lui offrit enfin son nom et sa main, qu'elle eut la bonté d'accepter. Elle s'est d'autant mieux conduite depuis, dans le rôle respectable des épouses, que monsieur son mari, qui joue la tragédie avec elle, la tient enfermée neuf mois de l'année dans une tour qui n'est point enchantée.

Repos funeste à un si grand talent.

Pourquoi les mariages de ce genre, si peu

communs en France, sont-ils assez fréquens en Angleterre? Ne s'en présente-t-il point deux raisons valables? la première, que nos voisins faisaient moins de cas que nous du hasard de la naissance; la seconde, que, plus délicats que nous sur ce qui suivait le mariage, ils l'étaient moins sur ce qu'il l'avait précédé. Ce sont deux opinions qui peuvent toutes deux se défendre, quoiqu'elles soient moins du domaine des préjugés que de celui du sentiment.... Pour moi, j'avoue que j'aimerais assez à mettre à mal la femme de mon voisin, mais que j'aimerais beaucoup que la mienne arrivât chaste dans mon lit, et qu'elle vécût ensuite irréprochable dans ma maison. Je confesse encore qu'entre les deux maux je préférerais le moindre : *il serait* pour moi dans le choix d'une femme qui se conduirait mal après m'avoir épousé : car enfin, dans cette hypothèse, ses fautes sont indépendantes de ma volonté, et je n'ai pu les prévoir. Dans l'autre cas, je m'associe de gaîté de cœur à sa honte, et brave le déshonneur du passé et de l'avenir. Qui osera décrier le célibat, le célibat qui échappe à cette alternative, et préserve des dangers de cette question? Hélas! il y a, malheureusement, trop d'armes contre lui, indépendamment des reproches que peut lui faire le corps politique : il rend la vie pesante, et la mort amère. Enfans des femmes, jeunes, laissez-

vous plutôt tromper par elles, afin que, vieux, vous soyez consolés par leurs soins. Leur voix n'est plus trompeuse, quand leurs cheveux ont blanchi, et leur débile main est encore un appui : aux avenues de la mort, l'homme, courbé sous le poids des ans, chancèle; la femme est moins affaiblie, parce qu'elle a dépensé moins de force : au bout de la route elle relève le compagnon de son voyage.

Je me remarierai.

Mais un point où les Anglais sont incontestablement d'une grande sagesse, est l'article des courtisanes. Aucune d'elles n'étale dans Londres ce luxe qui scandalise souvent tout Paris. Aucune d'elles n'y tient une maison bâtie des ruines de celles de vingt imbécilles qui, tandis que ces dames s'agitent sur des lits dorés, reposeraient dans la rue, si leurs créanciers ne la leur avaient pas intendite. Aucune d'elles, roulant dans un char de triomphe, ne vient s'asseoir, étincelante des diamans de la prostitution, aux premiers rangs de leurs théâtres, y offenser la morale publique, alarmer la mère de famille, et raconter dans un silence expressif, à sa fille, qu'il est un vice mieux payé que toutes les vertus. On peut, autant qu'en aucune ville du monde, *acheter l'amour tout fait* à Londres; mais aucune de celles

qui l'y vendent ne s'élève à ce degré d'opulence, *j'ai* presque dit de *considération*, où j'ai vu s'élever chez nous quelques unes de ces *demoiselles*. La plupart des Anglais promènent leurs amours dans les classes ordinaires de ces beautés faciles, se lient avec elles pour le temps du plaisir, font rarement un bail de fidélité, et s'informent plus de leur santé que de leur constance. J'ai connu des gens considérables dont *la maîtresse* vivait chez une *appareilleuse* : ils préféraient aller l'y trouver que de l'en retirer, pour qu'elle y allât. Que si quelquefois ils l'ont fait sortir de là, et lui ont donné un appartement, ou plutôt l'ont prise chez eux, c'est qu'il est dans ce monde des *nœuds secrets* et des *sympathies*; c'est que la séduction était à son comble, et de telle sorte, que cela a fini souvent par le mariage. Il faut avouer que leurs rues et leurs théâtres sont encombrés de ces Laïs subalternes, y déployant trop le cynisme d'un libertinage grossier; mais c'est une séduction sans périls, un vice impuissant dont l'emblème est un arbre sans fruits. Dans ce genre, le peuple le plus délicat peut, et doit être réputé le plus corrompu.

Mistress Pove fut la seule idole aux pieds de qui je brûlai de l'encens pendant ce voyage. Rappeler les autres objets d'un culte passager, serait un mauvais emploi de ma mémoire.

Je renouvelai connaissance avec une dame illustre par son savoir et son amour pour les belles-lettres, mistriss Montague *. C'était une érudite, ce que les Anglais nomment un « blue stocking. ** » Exclusivement anglaise, comme presque tous les individus de cette nation, passionnée pour la patrie jusqu'au fanatisme, elle n'estimait que Shakespeare, et les productions du sol britannique : elle voulait bien nous honorer de quelque estime, mais elle était si secondaire, que je l'en tenais

* Elisabeth Montague, qu'il ne faut pas confondre avec Lady Montague. Elle épousa, en 1742, Edouard Montague, petit-fils du premier comte de Sandwich et membre de plusieurs parlemens successifs. Cette dame, distinguée par son érudition et par son esprit, resta veuve avec une fortune considérable. Elle en fit le plus noble usage pendant le cours de sa longue carrière qu'elle termina en 1800, à l'âge de quatre-vingts ans. Elle s'était fait remarquer de bonne heure comme auteur, par ses *Dialogues des Morts*, et ensuite par un *Essai sur le génie et les écrits de Shakespeare*. Selon le témoignage des contemporains, son imagination était vive et brillante, et sa conversation instructive, piquante et pleine de charmes. Quatre volumes de sa correspondance ont été publiés depuis sa mort, par son neveu Mathieu Montague

** On s'est livré à beaucoup de conjectures pour trouver l'origine de cette singulière dénomination. Nous allons rapporter ce qu'il y a de plus avéré à ce sujet. Mistriss Montague ayant formé une société littéraire qui pendant plusieurs années attira l'attention du public ; cette société fut désignée, dès son origine, sous le nom de *Club des bas bleus*, et voici à quelle occasion : un jour, à l'une des premières réunions, une personne qui en faisait partie s'étant excusée d'y paraître parce qu'elle était en déshabillé du matin, Mistriss Montague répondit qu'on y faisait si peu d'attention au costume, qu'un gentilhomme en *bas bleus* ne serait même pas trouvé mis ridiculement.

quitte. Au reste, d'une politesse exquise pour tous les étrangers auxquels elle faisait les honneurs d'une grande et bonne maison, et mettant de la recherche avec les Français qui étaient encore les seuls qui eussent trouvé grâce à ses yeux. Elle avait brisé des lances contre M. de Voltaire, qui avait bien voulu se prêter à ce badinage, en faveur de son héros Shakespeare. Dans cette discussion animée, elle s'était élevée à tout ce que l'esprit de parti, même dans les arts, a d'exagération, et l'enthousiasme de crédulité. Lui, n'avait répondu qu'avec un ton de modération qu'on ne peut pas le féliciter d'avoir toujours eu, mais qu'il savait allier à une politesse supérieure avec les femmes, ou avec les hommes qu'il voulait traiter comme elles. Ce vieux gladiateur jouant avec une brebis, qui n'était pas jeune non plus, l'avait instruite et réfutée, sans la convaincre. Elle daignait avoir du faible pour Corneille; mais sa maladie était désespérée : l'infortunée n'aimait pas Racine! et pour se constituer plus coupable, elle assurait le comprendre. Cette excellente femme n'avait vu dans l'*Achille* qu'un petit-maître français, et dans *Athalie* que la fable d'un enfant.... Elle est morte en pensant ainsi!!

Vous qui, nés dans son pays, ou dans d'autres lieux que la France, aurez le malheur de partager cette barbare opinion, croyez-m'en, vous

n'avez pas entendu la musique de ce grand poète : vous n'êtes pas dans le secret de son talent! J'ai peur qu'il faille être né Français, pour connaître tout ce grand homme; il triomphera de tous ces arrêts partiels que la majorité de tous les peuples infirmera : rival de Virgile et vainqueur d'Euripide, il sera éternellement l'amour de tous les gens d'esprit de tous les pays qui auront senti son génie : il sera le désespoir de ses faibles imitateurs. Mais pour cela, madame, il faut posséder la langue française comme vous ne la saviez pas, ne pas se plaire exclusivement aux fosses, aux buchers, aux échafauds, aux cimetières, aux gnomes et aux sorciers; il faut avoir été initié de bonne heure dans toutes les finesses de son langage, les délicatesses de ses accens, et dans ces peintures si fidèles des tempêtes du cœur; il faut aimer les Grecs, s'être assis dans leurs théâtres, pour goûter sa fable si pure, pour être ravi par son art si naturel, par ce mécanisme vraiment athénien de la tragédie perfectionnée. Laissons, laissons cette littérature *shakespearienne* à ceux à qui elle suffit. Contentons-nous d'avoir ressuscité la Grèce jalouse de nos théâtres, d'avoir mis plus de philosophie et de pathétique dans nos drames, qu'il n'y en eut dans ceux des anciens, et de les avoir vaincus dans leur propre science. J'avoue avec vous, madame, que Shakespeare est

un grand homme, et un grand peintre : mais il n'a pas achevé un seul tableau, mais il n'a pas élevé un monument qui, en attestant son génie, n'atteste encore plus le mauvais goût de son siècle et particulièrement le sien. La rudesse de son âge a tellement passé dans toutes ses compositions, qu'il est permis de douter qu'il eût eu un excellent goût dans un autre siècle : vous le savez, il faut acheter une belle scène par deux actes d'ennui, et une vérité par vingt invraisemblances : votre nation même, madame, est partagée sur son mérite : une grande partie de ses compatriotes n'en fait pas autant de cas que nous, une autre partie ne l'entend pas, et M. Hume, l'un de vos écrivains les plus distingués a dit à l'Europe qu'il paraissait plus gigantesque, parce qu'il était plus *contrefait*. Nous raisonnons davantage nos plaisirs : quelques draperies jetées sur un modèle difforme ne nous réconcilient pas avec une statue colossale, mais sans grâce et sans proportions. On nous a un peu témérairement accusés d'être légers, nous, qu'il faut être si correct et si raisonnable pour charmer : il est vrai que nous exigeons l'élégance.

Comme la littérature d'une nation est l'expression de ses mœurs, c'était aussi sur les mœurs anglaises que se portaient mes observations et ma critique.

Je ne crois pas avoir rien dit encore des maisons de jeu de Londres, de ces repaires ténébreux, antichambres de l'enfer : ils sont si nombreux, qu'il y a un piége dans chaque rue pour l'inexpérience et l'avidité. Ils mériteraient seuls un chapitre à part, si j'avais le loisir et la volonté de plonger dans ces antres de désolation : il faudrait un pinceau de fer et du sang. Un trait suffira : ils sont plus nuisibles, plus dangereux que ne le furent jamais ceux de Paris. L'ivresse, vice dominant de la nation anglaise, fait des fripons plus hardis et des victimes plus dociles. D'ailleurs, en France (les maisons de jeu du plus bas étage exceptées), il y avait presque toujours des femmes dans ces rassemblemens; et quoiqu'elles ne fussent pas de la meilleure compagnie, les mœurs de leur sexe tempéraient toujours l'acharnement des joueurs les plus féroces. Au reste, j'ai vu à Londres une telle fureur de jeu saisir les premiers rangs de la nation, que c'est dans le plus grand monde et parmi les femmes les plus distinguées que se sont faites les plus fortes pertes : plusieurs d'entre elles, en quelques nuits, y ont dérangé toute la vie de leur famille. Mais ce n'est pas même des maisons de cette classe dont j'ai voulu parler, quoiqu'il soit triste d'être exposé par l'occasion et la mode à se ruiner pour vivre en bonne compagnie; je n'ai prétendu faire allusion qu'à ces

cavernes subalternes, où le premier venu peut entrer sans préliminaires, et se faire dévaliser sans cérémonie.

Si j'étais roi, deux fléaux disparaîtraient de mes états : le jeu et la mendicité.... On pourrait soutenir en bonne logique et en bonne conscience, que le jeu est plus odieux que le vol; celui-ci est qualifié et puni, l'autre est honoré : il ne vit que des larmes des vaincus, et la société lui décerne les honneurs du triomphe.

Mes souvenirs me conduiraient bien à faire le portrait d'un personnage très-marquant, si je le voulais. Peut-être le tracerais-je ressemblant, malgré la mobilité de sa physionomie morale, et en dépit de l'inconstance de ses formes. Mais il est des convenances auxquelles rien ne doit rendre infidèle; elles me permettent seulement de dire qu'il y a des hommes que la nature a traités avec une magnificence si libérale que ses faveurs déjouent les fautes de l'inconséquence, et que ses présens survivent à tout un système d'inconduite. C'est à peu près ce que me faisait observer un vieux courtisan * que j'ai connu trop peu et trop tard. Avec toute la manière et le bon goût d'un grand seigneur des meilleurs temps, il se plaignait qu'en

* Le marquis de Saint-Hélens, chevalier de l'ordre de la Jarretière.

Angleterre les gens de son état eussent abandonné l'ancienne tenue pour un genre petit et *maigre* que la légèreté des modes avait introduit. « Monsieur, continuait-il en d'autres termes, » nous nous sommes habillés, jadis, de votre » garde-robe, mais les modes que vous nous pas» siez de Calais à Douvres étaient non-seulement » gracieuses, elles étaient nobles. J'ai passé ma » jeunesse à les suivre à peu près, car j'ai toujours » eu aversion de courir rapidement aux extrêmes. » Il m'en resta dans l'âge mûr une certaine *tra-* » *dition française*, qui, passant dans mes mouve» mens, mon attitude, et même dans le discours, » contribua sensiblement à assouplir *la roideur* » *insulaire.* Il y a un heureux *mélange de ce que* » *les deux nations ont de bon*, *qui doit* être fondu » et adopté, parce qu'il y a de plus honnêtes gens » chez les deux peuples.... *C'est à cette étude que* » *je dois le peu que je vaux* *. Je vois aujourd'hui » la plupart de nos jeunes gens métamorphosés » en palefreniers : la politesse, pour laquelle nous » n'avons jamais infiniment brillé, diminue ; et » notre nation n'a plus pour elle qu'un *caractère* » *original*, mais varié, qui distingue plus qu'ail» leurs un homme d'un autre. Cela n'est pas assez. » Un jeune homme, à présent, se trouve assez

* J'ai souligné ce dont je me rappelle mot pour mot.

» anglais, quand il parle avec enthousiasme de » sa patrie, sans savoir au juste ce qu'elle a fait de » grand. Il se croit un Romain, parce que le » peuple boxe dans nos carrefours, et se délecte » à des combats de coqs, parce que c'est un » emblème de la guerre. Notre invincible marine » entre dans toutes ses conversations ; il reste » botté les trois quarts du jour, et s'enivre pour » faire quelque chose. Il se ferait volontiers vomir » comme on le faisait à Rome, avant d'aller dîner ; » ôter son chapeau lui paraîtrait incivil, et le » meilleur ton lui semble de traiter les femmes » avec le plus mauvais, quand il se donne la peine » rare d'entrer dans un salon, *où il jure devant* » *des duchesses, et se couche sur un sopha au lieu* » *de s'y asseoir.*

» *Vous autres avez fait encore un plus mauvais* » *marché;* vous avez voulu nous imiter, c'est-à- » dire, faire ce qu'il y a de plus opposé à vous- » mêmes. Ce qui peut être sans dangers ici, les » aura tous dans votre pays. *J'ai voyagé en France,* » *il faut à votre nation du decorum, et que chaque* » *état y ait son quant à soi.* Une inexplicable ma- » nie vous a fait renoncer à *cette dignité polie qui* » *caractérisait la noblesse française* : vous avez » comblé des intervalles qui doivent rester vides. » Je cherche *vos grands noms*, je demande *s'ils* » *figurent encore sur un grand théâtre*, on m'in-

» forme que plusieurs de ceux qui les portent
» *sont derrière la toile, ou dans les coulisses, in-*
» *capables de jouer aucuns rôles* : je demande s'il
» y a encore *des Montausier, des du Guesclin* *,
» *des Sully, des Turenne* **, *des Couci, des Fé-*
» *nélon*, etc., etc. On me dit oui. Que font-ils ?
» Rien. Monsieur, ces gens-là auraient dû conti-
» nuer leurs ancêtres. Je vais plus loin, le Roi,
» votre maître, aurait dû en quelque sorte *les*
» *forcer à les imiter*. Je leur aurais donné de
» grandes charges, eussent-ils dû en être acca-
» blés, je les aurais contraints à tenir la place de
» leurs aïeux, au moins dans un salon, et à re-
» présenter leurs pères, sans faire rougir leurs
» enfans.

» — Fort bien, mylord, m'écriai-je, c'est très-
» beau !... Le grand Chatham n'eût pas mieux
» parlé ! Vous avez toute la verve de la chevale-
» rie, mais c'est la dernière étincelle d'un feu qui

* Le marquis du Guesclin, le dernier de son nom, puisqu'on ne peut pas compter la duchesse de Gesvre, était déjà mort quand le marquis de Saint-Hélens faisoit cette question ; mais sept ou huit ans plus tôt elle eût été fondée et la réponse aussi.
(*Note de l'Auteur.*)

** Il n'y a point de descendance de M. de Turenne en ligne directe, mais des gens de sa maison (Latour-d'Auvergne) ont porté son nom jusqu'à la révolution. Il y a vraisemblablement quelqu'un encore chargé de ce fardeau.
(*Note de l'Auteur.*)

» s'éteint et que vous tentez vainement de rallu-
» *mer* : le temps d'une philosophie analytique est
» arrivé. Plus que jamais, les grandes familles ont
» besoin aujourd'hui de se remettre en crédit par
» de grandes actions : il faut quelquefois repasser
» de l'or fin sur les lettres des noms illustres,
» si l'on ne veut pas qu'ils deviennent illisibles, et
» je crains bien que pour commander le respect
» il n'y ait plus de mot assez sonore, s'il n'a pas
» une épithète. Il n'y a point d'ordre du Roi qui
» rende des grands hommes à une maison qui n'en
» produit plus, comme il n'est point de jardinier
» qui fasse croître une plante, si le germe n'en
» est pas semé. Les noms antiques ressemblent
» aux vieux châteaux; quand la base en est mi-
» née, on en rajeunit vainement la façade. Il faut
» à l'Europe une autre éducation pour diriger ses
» nouvelles notions, et pour remplacer ses an-
» ciens préjugés, préjugés, qui, donnant de la
» considération aux uns, étaient un frein pour
» les autres, et nous ont également sauvés de la
» licence et de l'esclavage. Mais la vérité ne se
» trouve que dans des termes moyens ; car si l'on
» vient à fouler aux pieds les institutions des âges,
» on apprendra chèrement que ce qu'on nomme
» des préjugés sont les conditions indispensables
» des sociétés, et les parties vitales du corps po-
» litique. Mais aussi, une noblesse dormante, qui

» n'aurait d'autres obligations que d'exhiber ses » titres dans un repos superbe *, doit s'attendre » qu'elle est frappée au cœur et qu'elle va périr, » ainsi qu'un peuple chez lequel il n'y a plus de » puissance d'opinion **, doit être la proie de la » puissance arbitraire, et la propriété d'un des- » pote. Il faut donc appuyer ce raisonnement sur » une base *composée*, ne pas exiger que les grandes » maisons aient toujours des grands hommes, » mais insister que lorsqu'elles en produisent, ils » soient environnés de plus de vénération, de- » mander au peuple de respecter la noblesse ***, et » à la noblesse de se respecter à cause de lui. » En un mot, mylord, de longues guerres ou de

* Il n'y avait point de révolution en France, il n'y en eût point eu, surtout une dirigée contre la noblesse, s'il n'y avait pas eu une si longue paix. (*Note de l'Auteur.*)

** Il y en a une en France aujourd'hui qui assure une prééminence aux premiers grades d'un militaire victorieux, Avec le temps ce sera la noblesse, comme les grades donnent déjà la considération. (*Note de l'Auteur.*)

*** Ce raisonnement qui était bon pour le temps où je parlais, l'est encore pour celui-ci, car il y aura toujours une noblesse ou une classe qui en tiendra la place, et des distinctions (surtout militaires) qui conduiront à la même fin. D'ailleurs (et je l'ai écrit le *premier* à l'époque du décret qui abolissait la noblesse héréditaire) : *La noblesse n'est qu'un souvenir ; les noms historiques de la monarchie survivront à toutes les précautions injurieuses qu'on prend contre eux. Rendre un décret pour supprimer la noblesse n'est que faire banqueroute aux secrétaires du Roi.* Si le maréchal Berthier laisse des enfans, pourra-t-on empêcher ses descendans de se vanter d'être issus d'un des compa-

» nouvelles mœurs, sans quoi le dix-huitième » siècle est l'hégire de notre destruction. »

En sortant de cet entretien semi-féodal et moitié philosophique, je rencontrai le marquis D***, officier de gendarmerie, si férocement massacré depuis, dans une terre de M. de Cl**. Sa toilette était dans un désordre effrayant, indice de la plus sale misère. L'œil creux, la figure hâve, déjà livide de la mort hideuse qu'il a subie. Assez heureux pour lui rendre un service que je crois que sa faim ne me donna pas le temps de lui offrir, il m'assura que sa reconnaissance ferait ma fortune! Pressé de le faire expliquer, je trouvai sa raison égarée : je pus à peine rire quand il me déclara à l'oreille qu'il avait trouvé la pierre philosophale, et *l'art de ne plus mourir*. « Ne m'offensez pas par » un doute, reprit-il avec un accent tragique, ou » vous n'êtes pas digne de connaître le plus illustre » sectaire, le chevalier de Saint-Yld**, qui n'est » autre que le successeur du grand Cosma (Cophta), » qui lui légua il y a plus de mille ans dans Memphis ses secrets et son art, avant de se réunir à » Jésus-Christ. Il veut une foi aveugle, et je ne pourrais, avec la meilleure volonté, vous rapprocher

gnons de victoire de Napoléon-le-Grand, élevé par lui aux premiers honneurs de la milice? D'un autre côté, peut-on empêcher qu'on ne trouve le nom de Montmorency à toutes les pages de l'Histoire de France? (*Note de l'Auteur.*)

» *du maître* et vous faire participer à ses inappré-
» ciables bienfaits, si vous ne lui apportez pas un
» cœur docile.... » Je me pinçais pour m'assurer que j'étais éveillé. Nous étions dans *Pall mall*, je le priai d'entrer dans un café (*Cocontree*), pour qu'il ne prêchât pas sur le trottoir, *populi stante coronâ*, et qu'il me développât plus amplement son système et sa folie. Il continua : « Celui qui
» transmue les métaux en or, et l'or en diamans,
» le vainqueur de la mort, vous prouvera, sans
» réplique, qu'il était à la prise de Constantinople
» par Mahomet II : vous verrez sa femme, la prin-
» cesse Irène, que des imbécilles vous diront avoir
» eu la tête coupée par ce sultan qui l'avait violée.
» Voilà comme on écrit, et, qui pis est, comme on lit
» l'Histoire! Voulez-vous quelque chose de plus
» fort : mon maître, qui sera le vôtre, était à Pa-
» lerme, aux Vêpres Siciliennes, et n'ayant pu pro-
» noncer *Ciceri*, y reçut dix coups de poignard,
» dont cinq au cœur. Il fit le mort, et s'embarqua.
» Vous verrez sa généalogie ; il descend d'Egia-
» lée, frère d'Osiris, et par les femmes, d'Isis, en
» ligne directe. L'éclat des plus grandes maisons
» souveraines est bien pâle, vous le voyez, à côté
» de cela ; mais ce qui vous touchera davantage,
» sensible comme vous l'êtes, c'est que lui, lui
» seul, fut le véritable Masque de Fer. Vous pen-
» sez bien, mon cher, que je ne vous confie de

» telles particularités que dans la ferme assurance
» *que* vous serez des nôtres.... Que dis-je? je vois à
» l'attention que vous me prêtez, que vous en êtes
» déjà, et que vous m'écoutez du cœur. Sachez donc,
» mon heureux ami, qu'une philantropie bénigne
» est la qualité native de l'immortel chevalier.
» Vers l'année mil six cent quarante, il se rendit
» en France pour y faire des révélations d'une telle
» importance qu'elles eussent prévenu la révolu-
» tion, si on les avait utilisées, cette révolution qui
» m'a laissé sans chemises; il fut traité, comme vous
» l'avez su, pour avoir dit la vérité à ce fourbe
» de Mazarin, et, après enfin, à l'orgueilleux Lou-
» vois, dont il fut la victime. Il a encore le goût
» du linge très-fin, et la manie de tracer des hié-
» *roglyphes sur une* assiette d'argent, avec la
» pointe d'un couteau. Enfin il joua de nouveau
» le rôle qu'il avait fait avec tant de succès en Si-
» cile; celui de mort. On l'ensevelit dans cette
» Bastille que des badauds ont renversée; il se fit
» enterrer sous les yeux et par les soins de Ca-
» gliostro, qui était dans ce temps-là son valet-de-
» chambre, de Cagliostro, qui, depuis,.... mais
» alors il était.... fidèle, et fit déterrer son maître,
» qui fut se reposer quelques années à Pékin, où
» l'attendait la princesse Irène : Il y fut fait pre-
» mier ministre. Ce ne sont pas là, me dit-il, en se-
» couant la tête, des aventures ordinaires.—Non,

» répondis-je, mais un homme qui ne meurt pas » l'est encore moins. Pardonnez-moi, répartit-il, » c'est plus commun que vous ne pensez, nous » sommes cinquante-six dans l'univers, vous serez » le cinquante-septième, le nombre sera porté » jusqu'à soixante : *la force dispensatrice* du » maître s'arrête là. Jésus-Christ, avec qui il vous » fera faire connaissance, et qu'il voit au moins » toutes les semaines, a seul, après cela, le pou- » voir *immortalisant* : mais on nous a prévenus » qu'il faudra des considérations très-particulières » pour qu'il en use. Il ne tiendra qu'à vous de » communiquer avec telle personne de votre fa- » mille, morte depuis cinquante ans, ou de revoir » l'ami ou la maîtresse que vous pleurez. Il vous » fera si riche, qu'après les premiers jours, vous » n'aurez plus de plaisir à l'être. Vous me voyez » un peu négligé, et l'avance que vous avez bien » voulu me faire, témoigne que mes finances » sont momentanément dérangées; mais il faut » savoir que le chevalier est enfermé depuis huit » jours dans la chambre obscure : il travaille au » grand œuvre pour deux souverains du Nord, » qui rasseoiront Louis XVI sur son trône un » peu vermoulu, comme disait M. de Mirabeau, » à une séance du soir, où l'on prit la liberté de » se moquer de lui. Demain, secouant la pous- » sière d'or, reparaît mon maître, plus intéres-

» sant que l'opâle, et plus brillant que le saphir
» qui naît sous sa main. »

Le marquis D** se tut. J'étais pétrifié : il était de bonne foi !!!

« J'avais cru jusqu'ici, lui dis-je, que Dieu, ou
» son Fils, ne se manifestaient pas si amicalement
» à leurs élus, et qu'après les avoir vus une fois
» on restait éternellement dans leur gloire ; j'avais
» pensé que la pierre philosophale ne se trouvait
» que dans les sillons d'un champ bien labouré.
» J'avoue que je n'étais pas trop préparé à l'idée
» de l'immortalité dès ce monde, et que j'ai même
» souvent réfléchi à l'ennui qu'elle pourrait cau-
» ser à la longue, surtout si l'on était assez riche
» pour n'avoir plus à désirer que la mort. Au
» reste, je vous fais mon compliment sur votre
» intimité avec un personnage qui vous rendra
» ce dont vous me semblez privé : la santé et
» l'argent. Je dis la santé, car je ne suppose pas
» que votre ami voulût vous faire vivre impéris-
» sable et mal portant, ce qui serait plus triste
» que de ne pas vivre du tout. Je sais bien que
» la vie ressemble à une maîtresse dont on se
» plaint tous les jours en couchant avec elle toutes
» les nuits ; mais encore faut-il qu'elle ne soit pas
» un fardeau, pour être un bienfait.

» — Tenez, s'écria-t-il en m'interrompant,
» vous avez un air moqueur, un jargon persifleur

» dont je me méfie. Abrégeons. Je battrai votre » incrédulité en ruines : où puis-je vous rejoindre » après demain vers six heures du soir? Voulez- » vous me l'indiquer?

Je ne risquais que de m'ennuyer; cela pouvait aussi être curieux : j'acceptai.

L'adepte fut exact au rendez-vous. Ce n'était plus le même homme. Ses yeux éteints, s'étaient ranimés. Sa parure était presque soignée : il avait apparemment bu de quelque vin généreux. Presque ivre, il en était moins fou, et son enthousiasme était moins sombre. Il vint me prendre en carrosse.

« Où me menez-vous?

» — Au temple des temples; à Chelséa, où le » vicaire de l'Eternel tient ce soir une séance » presque en votre honneur, et à celui de trois » croyans. Vous êtes encore un infidèle, vous » serez bientôt converti. »

Comment ne pas rire? comment prévoir le dénouement de cette parade? comment modérer la surprise qu'excite un homme, qu'on a toujours vu raisonnable, soudainement métamorphosé dans un crédule imbécille? Mais la misère prépare à tous les genres de faiblesse, et en explique tous les résultats; et même, sans elle, il n'est point de ravages qu'une idée fixe ne puisse faire dans notre cerveau. Pascal, le grand Pascal, voyait

toujours un précipice à sa gauche. Il est clair qu'il l'avait vu une fois : sa peur l'a rêvé le reste de sa vie. Pourquoi le marquis D** n'aurait-il pas vu un fleuve d'or rouler à ses pieds? Son patron était un fripon.... Mais tant d'honnêtes gens en ont été! La philosophie hermétique a-t-elle fait autant de mal qu'une autre philosophie contre laquelle je ne veux pas trop crier, parce qu'on lui a fait trop de reproches, et qu'il y a des journalistes très-redoutables, et des gens de lettres fort distingués, qui veulent qu'on la laisse aujourd'hui tranquille, et qu'on n'en fasse pas le bouc émissaire? Qu'il suffise de répéter qu'alchimistes, magiciens, et gens qui ne le sont pas un brin, tous mis ensemble, il y a beaucoup.... mais beaucoup de fripons dans ce monde, et point de vertu complète. Caton s'enivrait; Brutus était usurier; et Marc-Aurèle, dans sa jeunesse, avait trouvé du plaisir à voler.

Au milieu de toutes ces réflexions, qui n'empêchaient pas la voiture d'avancer, nous mîmes pied à terre à la porte d'une maison écartée, et fûmes reçus dans un vestibule tendu de noir qu'éclairait une lampe d'argent. Les degrés qui conduisaient au salon portaient cette couleur lugubre; c'était aussi la livrée des domestiques de la Maison. Je vis trente personnes de tous les pays qui se parlaient bas dans toutes les langues.

Le maître de céans, le grand homme par excellence, n'avait pas encore paru. D'** me prévint qu'il était dans son cabinet intérieur, aux prises *avec l'inspiration*, mais qu'il allait préalablement satisfaire au devoir de me présenter à la princesse, née précisément le 15 du mois de février de l'an mil quatre cent trente-six, à onze heures du soir. Tous les diamans de Golconde et des environs de Masulipatan luisaient sur sa tête, sur ses bras, sur son sein, et pareillement sur sa robe. Comme il existe une pâte qui imite si fidèlement les diamans, qu'il faut être un lapidaire pour ne pas s'y tromper, je n'entreprendrai point de fixer le degré de confiance dû aux parures de la princesse. Sa toilette avait réussi à ravir : cette folle était jolie. Je fus présenté aussi à lord B**, plus fou qu'elle. Il était immortel, et *subdélégué*. Elle parla avec une grace toute charmante. Mais comme on juge plus une femme, même en la voyant, avec son imagination qu'avec ses yeux, sa beauté me fût suspecte comme tout le reste : ses charmes me semblèrent une autre imposture. Enfin deux battans s'ouvrirent avec fracas; un homme d'une haute stature parut. Son visage basané avait de l'agrément. Son regard était perçant, sa démarche étudiée : il jeta sur le cercle un coup d'œil plus rusé que caressant. Il est inutile de dire que mon introducteur, avec un

respect risible, me présenta à lui. Je me laissai faire. Il me serra la main avec une affection d'autant plus barbare, que j'ai toujours aimé les bagues. Sa première demande me confondit : *Voulez-vous m'aimer?* me dit ce cher enchanteur. Comme je ne répondais point, D** se hâta de le faire pour moi; il assura que ma ferveur l'avait édifié; et que mon silence, ma surprise, et ma religion étaient synonymes. Je fus donc embrassé, contre l'usage du pays où nous étions; aussi en témoignai-je quelque impatience, dont je laissai l'interprétation *ad libitum*. Notre homme, m'ayant conduit à un canapé où il me fit placer auprès de lui, procéda à m'interroger méthodiquement. Mon âge, mon pays, le jour de ma naissance, la qualité de mon amour et de mes ardeurs pour le beau sexe, furent la matière d'une minutieuse investigation. Je répondis de travers, et presque tous les renseignemens furent en sens inverse de la vérité.

Tout à coup vingt bougies allumées dans l'appartement s'éteignirent comme par un souffle magique, et je vis paraître un fantôme de grandeur surnaturelle, vêtu de blanc et d'un capuchon rouge d'où tombait du sang dont la robe était tachée. Une lueur phosphorique serpentait dans ses cheveux et éclairait assez la chambre pour ajouter à l'horreur, sans en rien dérober.

Ce spectre articula quelques mots baroques, qui firent frémir le maître d'une façon très-naturelle. Le tronçon d'une colonne jaspée soutenait au milieu de l'appartement un fourneau de trois ou quatre pieds de diamètre. Le métal qu'il renfermait bouillonnait avec bruit; une fumée d'un vert diaphane montait en cylindre au plafond. Quelques uns de ces messieurs poussèrent des cris de joie, qu'il n'aurait tenu qu'à moi de prendre pour des cris de rage. Le subdélégué leur imposa silence, le recueillement succéda. Mon voisin était abîmé dans une méditation extatique; il en fut tiré par un coup de tonnerre terrible et prolongé que suivit une profonde obscurité. Une douce lueur, celle de quelques étoiles au plafond, la dissipa. Jésus-Christ portant sa croix nous apparut. Quelque chose de mélancolique mais de vraiment divin respirait dans ses yeux. Ses cheveux, d'une couleur jaune, portaient une couronne d'épines. Cette croix d'une dimension prodigieuse, et qui m'avait semblé de bois, comme celle où s'accomplit son sacrifice expiatoire, il la jeta à ses pieds : elle s'y brisa comme du verre, avec un bruit aigu. Après avoir erré dans la chambre, il me toucha au front. Se tournant ensuite vers l'assemblée, il dit, en hébreu, en français et en anglais, « qu'il » laissait la paix et son esprit parmi nous, et qu'il » nous exhortait à une union fraternelle, et à nous

» croire toujours sous ses yeux. » Une poudre d'or pétillant dans ses mains nous inonda de torrens de lumière, et répandit l'odeur la plus suave. Le chevalier, qui s'était levé, se précipita enfin à ses genoux; il en releva des morceaux de la croix, les baisa respectueusement avant de les enfermer dans une boîte d'or. Jésus-Christ lui tendant la main avec bonté, marcha avec lui vers la partie la plus isolée de l'appartement. Là, ils eurent à voix basse une assez longue conférence. Bientôt un nouveau coup de tonnerre se fit entendre, et nous retombâmes dans les ténèbres.

Quand le bon Dieu fut parti, une telle clarté nous fut rendue, que la pièce où nous étions parut absolument embrâsée. L'incendie du palais d'Armide ne jeta point autant de feux. Ils diminuèrent insensiblement, mais ce qu'il en restait éclaira la descente du milieu du plafond, d'un Monsieur, mort depuis quinze ou vingt ans, et père de quelqu'un de la compagnie, qui avait demandé à le revoir. C'était la caricature du commandeur dans *le Festin de Pierre.* Il appela son fils à voix haute, et l'invita en italien à s'approcher sans crainte. Celui-ci quitte sa place, veut embrasser l'auteur de ses jours, et s'évanouit. Le chevalier sonne: nouvelles ténèbres. Deux valets de chambre entrent enfin avec des bougies, et tous les secours sont prodigués au marquis Massimi, de Milan,

tombé en syncope. J'ai ignoré jusqu'à ce jour s'il était bafoué ou mystificateur, mais sa frayeur me parut celle d'un honnête homme.

Le maître du lieu m'ayant fait l'honneur de m'embrasser encore sans me consulter, me mit deux doigts sur le front, à la place où Jésus-Christ m'avait touché. Je fus félicité du sang-froid que j'avais conservé à cette auguste cérémonie. Je reçus l'assurance qu'à la première assemblée, dont celle-ci n'était qu'une imparfaite image, l'on me révélerait des secrets dont le vulgaire était bien loin de se douter, que je serais affilié à *la grande loge occulte*, et *déclaré* immortel. Passant devant une glace, je vis sur mon front une tache dorée : mon premier mouvement fut de l'essuyer, mais au lieu de m'emporter en vain l'épiderme, je pris patience.

Un très-beau souper fut servi. Les convives l'attaquèrent en affamés, et dissertèrent, en amateurs distingués, sur la cuisine et la gastronomie : je vis que les immortels mangeaient comme les autres ; pouvais-je en être surpris ? N'avons-nous pas entendu tous parler des banquets de l'Olympe ? et ne dit-on pas, proverbialement, un dîner des dieux ? Je fus placé auprès de la princesse, qui soutint la conversation avec esprit. On parla d'abord de choses indifférentes. Pas un mot de ce qui s'était passé, pas une allusion. Mais enfin,

quelqu'un s'étant applaudi du bonheur d'avoir réconcilié la veille deux personnes de sa connaissance, qui voulaient s'arracher la vie, le fameux chevalier nous informa que deux de ses amis lui avaient une fois donné bien du mal, et qu'il confessait même ne les avoir jamais parfaitement rapprochés. C'était, dit-il négligemment, François Ier et Charles-Quint. J'avais la confiance particulière de tous les deux. Je fis vingt voyages pour leur faire entendre la voix de la raison : ce fut bien contre mon avis que se donna la bataille de Pavie... Personne ne riait : moi, je ne pus supprimer entièrement le rire qui m'échappa. « Voilà qui est » mal, me dit la princesse Irène, plus mal encore » que de ne pas laisser votre front tranquille : » cela s'en ira. »

Après souper, nous passâmes dans une assez grande galerie qui, tapissée de fleurs et d'arbustes où des armes et des trophées étaient suspendus, imitait en miniature une forêt enchantée. On y évoqua l'ombre de François Ier : c'était la punition de mon sourire, et la dernière fraude du charlatanisme contre l'incrédulité. Le monarque français obéit : il comparut à la voix qui le sommait. Il montait un cheval gris pommelé, superbement enharnaché. L'amiral Bonivet, et quelque pauvre diable d'écuyer, aussi inconnu après sa mort que durant sa vie, l'accompagnaient.

Le costume du temps, l'attitude de cette époque militaire, les armes, tout était convenable, et, si je puis le dire, chronologique. Je dois même avouer que ce personnage ressemblait aux meilleurs portraits que j'aie vus de ce royal chevalier. Il avait la barbe longue, comme il l'introduisit; et, qui plus est, elle cachait mal la blessure qui avait défiguré le bas de son visage. Des larmes s'échappaient de ses yeux : elles coulaient sur les malheurs de sa Maison. Il mit pied à terre; son écuyer lui présenta deux épées en sautoir : il en offrit une à D'**, l'autre à moi : « Puissiez-» vous, cria-t-il d'une voix formidable, en faire » un noble et utile usage! »

Je confesse que cette scène fit un inexprimable effet sur mon imagination, que le vin d'Aï et les yeux de la princesse avaient déjà travaillée; je ne puis encore assez louer l'art et le pathétique répandus dans cette farce sérieuse : je crois y avoir assisté hier. Les deux épées surtout n'étaient-elles pas un emblème trop frappant de l'avenir, et de la cause qu'alors nous défendions? Elles étaient d'une composition si fragile, qu'elles se cassèrent dans nos mains.

François Ier s'éloigna aux fanfares d'une musique guerrière; et la princesse Irène chanta immédiatement un air de bravoure qu'elle exécuta en s'accompagnant en maître.

« C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux »,

me dit le marquis D'**. Nous nous retirâmes.

« Eh bien, monsieur! » quand nous fûmes en voiture.

« — Eh bien, monsieur! c'est fort singulier;
» plus extraordinaire que tout ce que j'ai vu : mais
» votre maître, comme vous le nommez, n'est ni
» sorcier, ni immortel.

» — Vous croirez peut-être à sa puissance
» quand vous la partagerez; comblé de richesses
» et d'années, vous m'en direz des nouvelles dans
» mille ans d'ici! »

Nous étions arrivés à ma porte; nous convînmes de nous revoir bientôt.

Mon sommeil fut très-agité : je n'avais pas la folie de trouver rien de surnaturel dans cette soirée; cependant il était impossible de ne pas être surpris, après avoir été tant ému. L'excessive dépense que la *machinerie* de toutes ces fables nécessitait, des tréteaux élevés sur une base si large, étaient le sujet renaissant de mes réflexions. Le lendemain je vis avec joie que je n'étais plus marqué au front, pas davantage que beaucoup d'honnêtes gens qui auraient de bonnes raisons pour avoir cette partie du visage moins unie et plus saillante. Comme j'y songeais, le

secrétaire d'un prince étranger se fit annoncer : ce titre me sembla bizarre ; mais on revint m'assurer qu'il n'en voulait point décliner d'autre : il entra. Je reconnus à l'instant un débris du souper de la veille. Il m'apportait une quittance de trente guinées pour mon installation.

« Vous entendez bien, me dit-il avec un rica-
» nement forcé, qu'un homme qui fait de l'or
» n'a pas besoin de celui des autres : mais ceci
» est une chose *talismanique* : c'est ce que nous
» appelons le *pucelage du creuset* ; c'est la quo-
» tité appartenant à *l'esprit secondaire* qui fait
» *germer* ; c'est la *semence primordiale* de la *ré-*
» *colte universelle.* Enfin, *c'est une forme philo-*
» *sophale* ; car, puisqu'il faut vous le dire, d'au-
» jourd'hui en quinze jours, votre excellence sera
» plus riche qu'elle ne voudra. »

Mes idées s'éclaircissaient, le mot de l'énigme m'était donné : je préparais ma réponse ; je trouvai plus simple de le prier poliment de repasser : il fut consigné sur-le-champ à ma porte.

« Vous avez raison, M. de Saint-Yldro, pensai-je,
» vous faites de l'or ; mais vous seriez bientôt ré-
» duit au cuivre, si vos dupes défendaient leur
» argent comme moi ! »

J'ai appris depuis qu'un pair d'Angleterre, et un Napolitain fort riche, qui l'avait suivi depuis Rome, se ruinaient à l'envi, et l'aidaient, sans

le savoir, à en ruiner d'autres. Venait ensuite le chapitre des appas de la princesse qui, quand l'occasion et le secret la décidaient, se mettait elle-même en circulation.

Quant à D' **, sa foi et sa ferveur étaient telles, qu'il n'y avait plus de remède à sa démence : d'ailleurs, quels risques courait un homme à qui il ne restait qu'un habit noir et un estomac! J'eus à écouter ses argumens pour le plus illustre des hommes, et ses plaintes de l'inconvenance de mon procédé. Il avait déjà toutes les arguties de son école, et je vis son cas désespéré. Je me bornai à l'assurance que de si magnifiques découvertes répugnaient à ma raison, en déconcertant la faiblesse de mes organes, et je le fis convenir qu'il fallait que je ne pusse pas la surmonter, pour abandonner une carrière si brillante. Il ne me comprit plus, quand je lui confiai que des trésors si immenses m'épouvantaient moins encore que la vie éternelle : je la lui souhaitai. L'infortuné eût mieux fait de courir après elle, que d'aller en France chercher la mort la plus affreuse *.

Lord F**, fils du comte de D**, qui avait été en mesure de connaître l'alchimiste Saint-Yldro,

* Il fut massacré lentement à coups de baïonnette, dans un four où il s'était caché.

me donna des renseignemens qui me conduisirent aux premières traces de cet aventurier.

Il était né dans une île de l'Archipel, et fils d'un Grec qui s'était enrichi dans le commerce des diamans : le fils avait fait des fredaines, et s'était enfui à Smyrne avec une poignée de perles et de diamans, blancs, rouges, verts et jaunes. Il y avait connu un habile professeur qui l'avait dévalisé et l'avait payé par des leçons. Après avoir couru le monde, il vint faire ses exercices en Italie, alors le théâtre naturel du charlatanisme. Il se lia, à Florence, avec une courtisane née pour le seconder : il en fit la princesse Irène. Quand il eut fait une abondante moisson dans ce pays-là, et dévoré les biens de l'Eglise dans la personne de deux cardinaux qui le dénoncèrent à l'inquisition, il vint à Londres, et ne resta pas longtemps chez un peuple sage. Je sais positivement que son immortalité était allé mourir (momentanément sans doute) à Carthagène. Sa veuve s'est retirée, pendant son absence, à Cadix : elle y cache ses diamans dans une utile obscurité, et cultive sous un autre nom la musique et l'amour : sa voix est son artifice, et ses yeux son sortilége.

Mon entrevue avec François I[er] me porta malheur. Quelques semaines après avoir eu l'honneur de lui faire ma cour, je fus atteint (je le

dis avec confusion) de la maladie dont il mourut. Si j'avais donné de bonne grâce mes trente louis au secrétaire du grand faiseur, et rendu des soins à Mme Irène, j'aurais quitté l'Angleterre sans un si honteux souvenir. Mais ceux qui blâment les passions, les attachemens, ne savent pas ce qu'ils condamnent, et ce qu'ils recommandent. Il n'y a rien de si perfide que le désœuvrement; et tout est embûche sous les pas du jeune homme qui court après les plaisirs qui ont un faux air de l'amour. Je fus contraint d'avouer à un homme de l'art que je m'étais mépris. Il n'était guère plus avancé dans sa science que celui de ses confrères qui prit soin de François Ier, et faisait de son mieux pour m'envoyer à sa cour dans l'autre monde. Heureusement que je fus obligé de partir pour Bruxelles. Le disciple d'Esculape reçut mon argent, et me donna la santé dans une petite boîte qui devait avoir fait miracle avant mon arrivée en Brabant. Mon attente fut bien déçue, et je me trouvai d'autant plus mal que j'avais fait tout ce qu'il m'avait prescrit. Cependant il n'entrait pas dans ses ordonnances de me laisser voler sur la commune de Dartfort, à dix ou douze milles de Londres. Attaqué par trois hommes à cheval, et voilés d'un crêpe, je fus très-impérieusement requis de donner mon argent, ou de me laisser casser la tête. C'était d'autant plus facile, même

malgré eux, que, réveillé par la voiture qui s'arrêtait, je me trouvai le bout d'un pistolet dans le visage : il est vrai que la même attention m'était prodiguée de l'autre côté. Ces trois voyageurs, étant fort pressés, voulurent bien m'en tenir quitte pour quarante guinées, ma montre, et celle de mon laquais. Enchanté de tant de succès, je débarquai à Boulogne. Je me dirigeai immédiatement sur Bruxelles. Un Anglais de mes amis me suggéra le choix d'un habile homme qui me régénéra; il effaça les traces de ma faute, et me donna l'absolution de mon péché, après une retraite de deux mois : la pénitence qu'il m'en fit faire fut sévère et méritée. J'eus le loisir de m'assurer de la justesse de l'adage : *Latet anguis in herba*, que je pouvais traduire par, *Le serpent se cache sous les fleurs* : j'eus pendant soixante jours l'idée de la mort puisée aux sources de la vie, et ce gage authentique d'un décret du Ciel, portant défense à l'humanité de boire le nectar dans une coupe qui ne contient pas la moitié d'absynthe.

CHAPITRE XXIV.

Ce Génois, dont la folle audace
Découvrit un monde nouveau,
Des vastes mers franchit l'espace
Pour nous apporter un fléau.

Mon voyage aux eaux d'Aix-la-Chapelle. — Mes relations avec Mme de A.... — L'abbé la C**. — Ma querelle avec lui. — Notre duel. — Le baron de Batz. — Le comte d'Egmond. — Ma visite au comte de Maillebois à Maestricht. — Je travaille à une *Histoire de la révolution*. — Les émigrés à Aix-la-Chapelle. — M. de Meilhan. — La belle femme d'un imprimeur. — Le comte d'Est... — Sa description. — Retour à Bruxelles. — La troupe d'acteurs de Bruxelles. — L'anglais et sa pupille de V.... — Déclaration d'amour dans la rue. — Histoire de la pupille et de son tuteur, M. de B....n. — Ma vie est en danger avec un cheval fougueux. — Un accident me procure la possession de Mlle de V.... — Elle se laisse enlever par moi. — Séjour à Midelbourg. — Scène avec le grand pensionnaire de Zélande. — Nous quittons Midelbourg. — M. de B....n nous fait poursuivre juridiquement. — Je retourne à Bruxelles. — Le comte de Mercy me prend sous sa protection. — Arrangemens avec M. de B....n. — Amour épisodique. — Fin tragi-comique de cet amour. — M. de B....n me cède ses droits. — Je me sépare de lui. — Je voyage avec mon Hélène à Paris. — Je soupçonne sa fidélité. — Faux amis. —

Situation de Louis XVI. — Situation de la France. — Mort de Mirabeau. — Mirabeau et Cromwel. — Morceau additionnel sur Mirabeau et le comte de la Marck.

C'EST-IL bien vrai? un lettré chinois * m'a assuré qu'un de leurs empereurs en était mort, il y a neuf siècles. Sémiramis fut accusée, dans son temps, de l'avoir donnée à ses deux maris, et à son fils!!... Beaucoup d'autres exemples pourraient absoudre Colomb de cette exécrable importation, signalée à l'horreur d'une grande partie de l'Europe, par la qualification de *mal français*, quoique nous ne l'ayons reçu que de la troisième main : il est vrai que nous en avons infecté le nord de l'Europe. Il est plus vrai encore que nous ne sommes pas aimés, et que le prétexte de nous dire une injure est toujours spécieux. Au reste, si les gouvernemens voulaient s'honorer par une police vigilante, ce hideux fléau serait bientôt exterminé.... Mais je ne m'étendrai pas sur une matière qui ne rentre aucunement dans le dessin de cet ouvrage; je veux bien y consigner de temps en temps la partie historique de l'amour heureux : la partie descriptive de ses ravages n'est pas mon genre.

Le bienfait de la jeunesse m'avait rendu ceux d'Hygie : je fus à Aix-la-Chapelle pour les confir-

* Je ne plaisante point.

mer. Ce sont des eaux salutaires, qui ont une qualité distinctive de toutes les autres : celle de ne faire jamais beaucoup de mal dans aucun cas, et toujours beaucoup de bien pour peu qu'elles ne soient pas contraires, et élles le sont rarement, et encore à un degré insignifiant. Je ne puis trop les recommander; le lieu n'est pas attirant, mais utile : c'est une beauté solide, dont la toilette est négligée, tandis qu'il y a tant d'autres bains où l'on va, soit par désœuvrement, soit parce que le médecin trompé les a prescrits, et d'où l'on revient pour payer quelquefois toute sa vie la méprise d'un instant.

Dans cette ville, où furent couronnnés tant d'empereurs, et déchue aujourd'hui de son ancien lustre, je trouvai fort bonne compagnie. Je voulus réparer, à mes propres yeux, l'espèce de honte qu'un mauvais choix m'avait faite, et surtout les conséquences qui en avaient été les suites. Je résolus, je ne dis pas de m'attacher à Mme d'A***, femme d'un officier-général étranger, mais de m'occuper d'elle, pendant que je n'avais à m'occuper de rien. Ce n'était pas une beauté parfaite, ce n'était plus une jeune personne, mais ce qui lui restait de charmes faisait présumer qu'elle en avait eu davantage, et pouvait encore plaire. Il en était de même de son esprit, qui, sans être cultivé, ni étendu, était d'une tournure assez

piquante. C'est elle qui a dit un mot, que j'ai entendu injustement attribuer à d'autres. Un personnage dont la figure et les manières ne lui revenaient pas, la poursuivait à la Salle d'Assemblée (la Redoute), particulièrement à une partie de wisk, où il avait pris l'habitude de s'asseoir derrière elle. « Monsieur, lui dit-elle un jour » qu'elle perdait, je ne suis pas assez riche pour » vous avoir toujours si près de moi. »

Je trouvai trop de facilité * à lui faire partager les dangers de ma convalescence qui, heureusement, n'avait rien de contagieux. Elle s'arrangeait même pour mettre trop d'importance à ce rapprochement d'une saison, pour peu qu'elle m'eût vu disposé à y attacher du prix; mais elle fut bientôt tout aussi raisonnable que moi.... Elle eut même en peu de temps une supériorité marquée. Elle me donna pour adjoint un homme d'église, peu auparavant officier et courtisan. Je dis qu'elle me l'adjoignit, parce qu'à quelques autres preuves, se réunit celle de la mauvaise humeur qu'il prit tout d'un coup, après avoir été avec moi dans les meilleurs termes. Il en résulta une scène violente dans laquelle je ne recherche pas, à une si longue distance, lequel de nous deux eut

* Un doux nenni, avec un doux sourire,
Est tant honnête.

tort. Tout ce dont je me rappelle parfaitement, c'est qu'il y mit un emportement excessif, sur lequel je renchéris, en présence du baron de Batz * et du comte D'***. Si M. de La C** eût eté

* Pierre-Louis, baron de Batz, né en 1755, grand sénéchal du pays et duché d'Albret, député de la noblesse de Nérac aux États-Généraux de 1789, siégea au côté droit, s'occupa plus particulièrement des finances, fut même appelé à en délibérer dans les comités, mais n'en attacha pas moins son nom aux protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les innovations faites par l'Assemblée nationale. Après la Session, il sortit de France et y rentra bientôt pour servir en secret la cause des Bourbons. Une note de Louis XVI, trouvée dans les papiers saisis aux Tuileries dans l'armoire de fer indique la nature des services qu'il rendait alors à ce prince ; on y lit ces mots de sa main, à la date du 1er juillet 1791 : « Retour et parfaite conduite de M. de Batz, à qui je » redois 512,000 francs. » Il sortit de nouveau de France, après la journée du 10 août, revint à Paris au mois de janvier 1793, conçut le projet de délivrer le Roi, projet qui eut un commencement d'exécution ; puis travailla aussi à sauver la Reine et ne fut pas plus heureux. Il avait cru ne pouvoir réussir dans ses entreprises qu'en s'insinuant dans l'intimité de plusieurs membres influens de la Convention et de la commune de Paris ; plusieurs fois il feignit même de s'associer à leurs principes et à leur langage. Ses desseins ayant été pénétrés en partie, les Comités de sûreté générale et de salut public réunis le signalèrent, dans un rapport plein d'incohérence et d'exagération, comme le chef de la conjuration dite de Batz ou de l'étranger, et même comme tenant dans ses mains tous les leviers destinés à renverser la république Le fait est que toutes les personnes arrêtées comme ses complices portèrent leur tête sur l'échafaud, et que lui seul, bien qu'il ne sortit point de Paris tout le temps du régime de la terreur, parvint à se soustraire à la mort. Compromis dans de nouvelles intrigues politiques, par suite des événemens du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il fut enfermé alors dans la prison du Plessis, et dénoncé le 9 juin 1796 au Conseil des Cinq-Cents par Tallien, *comme un des plus vils suppôts de la royauté et un des agens de la terreur* ; mais, parvenu dans cette entrefaite à s'évader de sa pri-

un curé de campagne, j'aurais pris un tout autre parti, mais avec un homme de son nom, et qui avait été à la veille d'être colonel de dragons, il fallait concilier de doubles bienséances.

Le comte d'Egmond, lieutenant-général, chevalier de la Toison d'Or, était alors à Aix-la-Chapelle. C'était un homme d'une loyauté citée, qui, après avoir eu toute sa vie l'énergie de mille belles qualités, avait fini par une de ces faiblesses communes aux héros et à ceux qui ne le sont pas : un attachement peu judicieux, suivi d'un mariage plus inconvenant encore.

If thou not rememberest the slightest folly
That love made thee fall into,
Thou hast not lov'd.

son, il se réfugia de nouveau en pays étranger. Sous le gouvernement consulaire il rentra en France et fut signalé derechef à la police comme agent de la Maison de Bourbon; mais il eut encore l'adresse de se soustraire à toutes les surveillances, ce qui donna lieu de croire qu'ayant eu quelques entrevues avec le ministre de la police, Fouché, sa sécurité lui avait été garantie. Après la restauration, il fut nommé successivement maréchal-de-camp, chevalier de Saint-Louis et commandant du département du Cantal ; il est mort d'apoplexie dans sa terre de Chadieu, près Clermont en Auvergne, le 1er janvier 1822, avec la réputation d'un homme singulièrement actif, ingénieux, souple, fécond en ressources, mais dont l'activité ne s'est point élevée au-dessus d'intrigues subalternes et occultes. Il est à craindre que l'Histoire ne le range parmi les mille agens secrets enfantés par la révolution, et dont les opérations, pour être appréciées, auraient besoin d'être mises au grand jour dans des Mémoires sincères, sous peine de paraître louches et ambiguës, aux deux partis opposés.

Quelle étoile n'a pas pâli devant l'ascendant de quelque femme? Il avait épousé une Irlandaise, qui avait été d'abord chez lui sur le pied d'une demoiselle de compagnie de feu madame sa femme : elle se prétendait noble comme le Roi : le public s'obstinait à en juger autrement. J'ai même vu une chanson du plus mauvais goût, qui lui donnait l'origine la plus commune. Quand le torrent de la calomnie se déborde sur quelqu'un qui inspirait déjà l'envie, il n'y a point de digue pour l'arrêter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'était pas un parti convenable pour un homme de son ordre; mais comme elle l'a suivi dans son exil, que ses soins les plus tendres en adoucirent l'amertume, que jusqu'au jour où elle est morte, elle a fait sa consolation et son bonheur, qu'avec peu d'esprit, mais un caractère égal, attentif et facile, elle l'avait tellement habitué au charme de cette union, qu'il n'a pas pu lui survivre, il en faut conclure que vers le déclin de la vie, il avait fait, par l'événement, un fort bon mariage, et qu'il avait été un meilleur juge de ce qu'il fallait à son cœur que deux amis de sa vie entière, notamment le duc d'Harcourt, qui s'éloignèrent de lui sans retour, fort ridiculement à mon avis, parce qu'il s'était marié à sa fantaisie. Le devoir de l'amitié est, sans doute, d'offrir un bon conseil à son ami qui fait une sottise : les preuves en

sont de la pardonner, et surtout de l'excuser dans le monde, quand elle est faite. D'ailleurs qu'est donc l'orgueil quand il s'agit d'une affection qui va teindre le reste de la vie de sa couleur? D'ombre à ombre je ne te cède pas, disait un mort à un autre. Cela ne peut-il pas se dire dès cette vie? Les hommes sont-ils plus que des ombres? Pourquoi ne choisirait-on pas librement l'ombre avec laquelle on veut cheminer jusqu'à la borne où elles s'évanouissent toutes? Le comte d'Egmond, malgré tout cela, était généralement estimé. Je m'adressai à lui. Après l'avoir bien mis en mesure de prononcer entre moi et l'abbé, je lui demandai son opinion. « Les choses, me dit-il, » ont été poussées si loin, que *je vous conseille* » de vous battre avec M. de la C**; mais, en » même temps, vous devez réfléchir que de le » tuer serait fort blâmable, et d'en être tué sou- » verainement ridicule. Voyez à concilier tout » cela. » Le conseil était effectivement un peu compliqué; mais je m'appliquai, et je réussis, à simplifier la question.

J'engageai le baron de Batz à *nous* servir de témoin. M. de la C**, qu'il avait prévenu, arriva sur le terrain où je l'attendais, avec le maintien qu'il avait eu dans les temps les plus militaires de sa vie. Après nous avoir fait placer à dix pas l'un de l'autre, Batz prononça que nous tirerions en-

semble à un signal convenu. Je reçus le feu de mon adversaire, qui me reprocha de ne pas lui avoir rendu le mien. « Il ne tient qu'à vous de » recommencer, lui dis-je, mais je ne tire pas » *quand j'ai tort.* » Il voulait insister, me demandant avec beaucoup de fermeté de ne prendre nullement acte de son état. Aussi n'en ai-je pas dit un mot, répondis-je. Le baron s'empara de lui, lui fit prendre mon bras, et nous nous en revînmes. Je fus dîner chez M. d'Egmond, qui m'approuva. « C'est fort bien, monsieur, lui » dis-je, vous me donnez les éloges qu'il faut » donner à la fortune : si elle m'avait laissé tuer, » je n'étais qu'un sot. »

Mme d'A** se mit à m'aimer à la folie, après le jeu *inégal* qu'elle m'avait fait jouer. Pour moi, je vis clairement que je ne sentirais jamais rien de sérieux pour elle, puisque je ne m'y attachais pas davantage après l'espèce de danger qu'elle m'avait fait courir. Mon projet était, depuis longtemps, d'aller à Maestricht faire une visite à M. de Maillebois : il m'avait marqué qu'il comptait être employé, et que je pouvais compter de servir auprès de lui avec honneur et agrément. C'était un noble prétexte pour jeter ma très-légère chaîne, qui n'était attachée que par un fil. Le marquis de D** m'ayant proposé de m'accompagner, nous partîmes pour la Hollande, où

nous arrivâmes sains et dispos, malgré quelques infortunes communes à tous les voyageurs, sur de mauvaises routes, avec de mauvais postillons, de mauvais chevaux, et une mauvaise voiture.

Je me proposais surtout, dans cette course, de lire au comte de Maillebois une *Histoire de la Révolution*, que j'écrivais alors, depuis son origine, et que je comptais suivre dans la succession des faits et des temps. L'histoire contemporaine est si difficile à écrire, qu'avec cette méthode si claire et si séduisante en apparence, je n'aurais pu rédiger qu'un journal maigre, sans preuves, sans liaison dans les faits dont les ressorts sont voilés aux yeux qui en sont trop près, eussé-je eu la plume de Tacite. Les grandes scènes de la vie ont un point d'optique comme les décorations des théâtres; et *la lunette* de l'observateur ne peut aussi être fixée que sur un point, pour les découvrir: trop raccourcie, tout se confond; trop étendue, rien n'est distinct. J'ai jeté moi-même au feu mon manuscrit. Sévérité paternelle fort à sa place, puisque la fureur de l'esprit de parti, qui gâterait les meilleures choses, y dominait si singulièrement, que tout y fut loué de bonne foi et avec excès, par tous ceux à qui je le lus alors, qui, dans d'autres temps, m'auraient peut-être chicané sur un hémistiche ou sur une chanson.

Je revins de Maestricht avec la tristesse d'avoir

vu un homme d'un véritable mérite tombé, vers sa *fin*, dans les filets d'une vieille intrigante * *qui le laissait* sans excuse aux yeux de ceux qui la regardaient.

Oublierais-je combien il était curieux d'entendre alors tous les rêves de *l'émigration?* il ne s'agissait de rien moins chaque semaine, que d'entrer en France la semaine suivante, de pardonner à une certaine classe, d'en punir une autre, de donner au Roi un ministère assez vigoureux pour le sauver, *le reste du règne*, de sa propre faiblesse, d'organiser l'armée sur des bases d'une tout autre profondeur, de mulcter Paris en changeant le siége du gouvernement, de le transporter à Lyon, *ou ailleurs*, etc. etc. Innocens châteaux en Espagne! vous consoliez des hommes qui avaient tout perdu, et qui ne devaient plus retrouver, la plupart, qu'une tombe sur un sol étranger! Le dérangement des têtes était tel que je fus blâmé sans ménagement, pour avoir osé dire que Mme de Maintenon (dont on parlait je ne sais plus comment) avait été la tache du règne de Louis XIV, de ce roi que personne, plus que moi, n'est prêt à nommer grand. On m'écoute avec tous les signes de l'indignation, et M. de Babo-

* Mme de Cassini, dont il a déjà été question, et qui nous paraît traitée ici fort sévèrement, et peut-être à cause de l'âge qu'elle avait alors, par l'auteur de ces Mémoires.

danges, sortant du salon en même temps, s'écria dès le haut des degrés : « Vous avez commis une » faute impardonnable. Je ne puis concevoir que » pensant avec *sagesse*, comme nous le savons » tous, vous ayez attaqué *une mémoire* qui *tient* » de si près à celle d'un de nos plus grands rois. » Toutes ces thèses-là sont *sacrées*, jeune homme ; » et il n'est pas permis dans ces temps, à un » Français fidèle, de les discuter.

» Mme de Maintenon sacrée, lui dis-je ; et le » père Le Tellier ?

» Aussi, me répondit-il.

» Eh bien, repris-je, je vous le passe ; mais ne » vous avisez pas de parler mal de Mme de Pom- » padour et du duc de la Vrillière... Je vous dé- » noncerai surtout, si je vous entends jamais » vous expliquer légèrement sur le compte de » feu Louis XI !!

» Voilà, cria-t-il en cachant son visage de ses » mains, des plaisanteries bien *indécentes* pour » quelqu'un d'aussi *pur* que vous ! »

Honnête gobe-mouche !

Certes, c'était bien de cela dont-il s'agissait pour refouler ce torrent que vous aviez laissé déborder. Mais, lecteur, je veux penser un moment pour mon compte.... restez assis, si vous ne voulez pas me suivre.... je veux céder au plaisir de me dire (surtout aujourd'hui qu'il y a

une ligue * pour louer en masse et sans examen tout ce qui porta les livrées de l'hypocrisie religieuse) combien c'était une vilaine femme que cette Mme de Maintenon! je puis d'autant moins réprimer ce désir, que je sors de lire des Lettres et Mémoires où tout ce qui peut l'honorer est entassé avec affectation, où tout ce qui servirait à la faire connaître, est retranché avec partialité, ou dissimulé sans pudeur. On n'ose pas y dire tout-à-fait, qu'elle n'eut jamais d'amans, mais on insinue qu'il est plus que vraisemblable qu'elle fut exempte de cette faiblesse, et qu'il serait impossible d'en nommer un avec certitude.

« Mangez un veau, monsieur, et soyez juste! » disait le duc de Montausier à M. le Dauphin qui s'excusait de manger de la viande un vendredi...

« *Ayez des hommes*, ma bonne amie, mais » ne les persécutez pas, ne les trompez pas, » ne les immolez pas à votre ambition, à » votre désœuvrement, à votre hypocrisie : » n'employez pas un vil manége pour sortir, au

* Dans les *Annales de la vertu*, de *Mme de Genlis*, femme aussi remarquable aujourd'hui par sa religion et sa piété, qu'elle le fut jadis par ses grâces un peu profanes; on trouve dans ses abrégés chronologiques, tel roi, qui fut un héros et qui gagna des batailles, cité seulement pour avoir bâti une chapelle ou fondé un couvent de filles. Mme de Genlis y voyait mieux que cela autrefois. Ses lunettes ne valent pas ses yeux,... mais elle croît que cela fascine les nôtres. (*Note de l'Auteur.*)

» nom du ciel, de la place où il vous a fait naître, » soyez *juste* avec *eux*, et avec vous-même. » Voilà ce que je vous dis, moi; et ce que vous répéteront tous les honnêtes gens de tous les pays, et la plus distante postérité.

Ninon, revenez nous dire ce que vous en savez? venez confondre le panégyriste..... vous avez vu plus clair que lui dans cette affaire.., *elle* fut votre amie... vous fûtes sa confidente.... vous lui prêtiez votre maison *sans préjudice du courant*... Toute dissimulée qu'elle était, ce fut une femme.... Elle aura parlé avec vous... la première fois, au moins. Le cœur le plus serré n'est jamais en amour, ou dans l'acte qui lui ressemble, entièrement sur ses gardes. Villarceaux, Miosans, Vardes, Richelieu, reparaissez parmi nous, et dites-nous cette vérité qu'il est *si indifférent* de connaître. Roi qu'elle abusa, dont elle avait séduit les ministres avec lesquels elle s'entendait pour vous égarer, vous ne dissimuleriez pas vous-même, si vous triomphiez du sépulcre, qu'elle seule obscurcit la fin de votre règne immortel. Victimes de son intolérance (quoiqu'elle fût née dans votre communion), revenez donner le démenti aux écrivains qui l'adulent. Généraux, grands du royaume, obligés de vous prostituer devant cette vieille sibylle *, princes et princesses

* La respectable Mme de Genlis dit dans un de ses romans ou

de la maison royale, forcés à vous dégrader, ou par une familiarité, ou par des hommages également indignes de vous, venez réclamer contre la flatterie et l'imposture. Avoir eu, ou n'avoir point eu d'amans, est assez peu intéressant : il est simple qu'on s'offre comme une vestale à un monarque qu'on avilit par la seule *bassesse* qui puisse lui être reprochée dans tout son règne : cela s'explique. Mais qui justifiera l'historien qui trompe les vivans par respect humain pour les morts, par cabale, par spéculation, ou par esprit de parti, et qui vient faire honneur au vice heureux de tous les attributs de la vertu ; qui vient nous entretenir de la bonté de cœur, de la sensibilité, de toutes les qualités de l'âme d'une sultane Validé, lâche avec Mme de Montespan, hypocrite consommée avec le roi, tyrannique dans son intérieur, persécutrice des protestans, vaine comme une parvenue, dans sa fausse humilité, mêlant sa médiocrité aux plus grandes affaires de l'État, protectrice d'un Chamillard, se trompant

dans une de ses histoires (ce qui est tout-à-fait égal) que Mme de Maintenon mourut (voilà qui est incontestable), laissant une mémoire digne des plus grands éloges *à beaucoup d'égards*, avec la réputation *d'une piété véritable*, *d'un esprit fin*.. C'était une piété dans le goût de celle de Mme de Genlis, quant à ses commencemens. Pour un esprit *fin*, celui de Mme de Maintenon le fut davantage, car elle embarrassa ses contemporains, et ceux de Mme de Genlis ont jugé du premier coup ses vertus. (*Note de l'Auteur.*)

dix ans sans la détromper *, sacrifiant lâchement Racine après l'avoir mis en avant, se mêlant avec fiel de toutes les querelles mystiques, portant dans son sein l'insensibilité d'une pierre, en dépit de quelques aumônes spécieuses et exagérées, ayant enfin l'insolence de s'ennuyer à la hauteur où elle avait eu l'insolence de monter?

Veut-on maintenant un échantillon de sa *sensibilité?* Veut-on voir celle qui, rassasiée de grandeurs au sein du luxe et des richesses, celle qui, regorgeant de tout ce qui finit par inspirer l'insouciance de la vie, plus peut-être que l'extrême misère, répondait à peine à la lettre la plus tendre, la plus touchante, et la plus noble, de la duchesse de Mantoue (née princesse de Lorraine et française) qu'elle avait connue dès sa plus tendre jeunesse; de la duchesse de Mantoue, qui, malheureuse à l'excès, sans être coupable, n'eut d'autre tort que celui d'implorer cette vieille fée qu'elle n'était pas née pour sup-

* CY GIT LE FAMEUX CHAMILLARD,
DE SON ROI LE PROTONOTAIRE,
QUI FUT UN HÉROS AU BILLARD,
UN ZÉRO DANS LE MINISTÈRE.

Tel fut l'homme, ainsi que les Villeroy, les Tallard, les Marsin, que Mme de Maintenon protégea constamment, tandis qu'elle éloignait des conseils et du commandement des armées les Vendôme, les Catinat, etc., sous prétexte qu'avec si peu de religion ils ne pouvaient que porter malheur à nos armes.

(*Note de l'Auteur.*)

plier? Veut-on lire ce que la *sensible* Mme de Maintenon écrivait au duc de Noailles? « Mme de » Mantoue est à Vincennes : elle verra, je crois, » le Roi dans ma chambre, quand *son exil* sera » fini. On dit qu'elle est embellie et *fort sage;* » du reste elle est princesse, lorraine, et inutile, » on commence à la décrier. » Jusqu'ici cela passe encore!

Lisons une autre lettre à ce même duc de Noailles, qui valait mieux que sa tante. « Mme la » duchesse de Mantoue, est dangereusement » malade, *elle ne ferait point mal de mourir;* elle » est *embarrassée* et *embarrassante. Avec tout* » *cela* a-t-on des *raisons de vivre?* »

De qui parles-tu là, antique mégère, tache de la vie privée et publique de Louis-le-Grand! c'est d'une *princesse vertueuse et sage* (tu en conviens toi-même), belle comme un ange, morte dans sa vingt-cinquième année!... Tu lui conseilles la tombe!!... et toi, fardeau, visir en cornettes, élevée de la poussière sur un trône que *tu as ébranlé*, dont tu déshonores le souverain dans tous les âges, quelles sont tes raisons pour vivre?

Je n'en vois d'autre pour ta naissance et pour ta longue vie, que l'inexplicable fatalité qui régit le monde, qui donne, de temps à autre, à l'univers, de singuliers spectacles : je ne concilie ton

existence et ton élévation qu'avec la supposition d'un de ces mauvais génies qui dégradent les plus grands rois à une époque préarrêtée, et murissent *la chute* des plus grands Empires *pour un certain avenir.*

J'ai écrit tout ce paragraphe, d'indignation : je jette la plume, mais je ne l'effacerai pas; dussé-je me brouiller avec tous les Rabodanges * du monde. « Voilà, m'aurait dit un petit abbé S***, auteur d'un bon ouvrage qu'on dit qu'il n'a pas fait, mais qui était alors à Aix-la-Chapelle; voilà, m'aurait-il dit, s'il avait lu ce morceau, « une de » ces diatribes qui ôtent des prôneurs à un ou- » vrage. J'ai assisté à plusieurs de vos lectures **, » monsieur; vous avez un style brillant et nerveux, » vous peignez à grands traits ***, mais permettez- » moi de vous dire, que vous plaisez à peu de » gens, parce que *vous devisez pour tous les partis.*

» — J'écris pour la vérité, ou, du moins, pour » ce que je prends pour elle, l'abbé.

» — Notion erronée, monsieur : dans un ou- » vrage de ce genre, comme dans une assemblée » délibérante, il faut prendre un parti, s'y jeter » tout entier, fût-il mauvais, et ne jamais dévier » de la ligne adoptée.

* Maréchal-de-camp, brave officier, homme de qualité, et, qui plus est, homme d'honneur.

** *Histoire complète de la Révolution*, brûlée *complètement*.

*** Je n'étais pas obligé de l'en croire, ni mes lecteurs non plus.

» — Il y a bien peu de droiture et d'élévation » dans un tel plan.

» — C'est pour cela qu'il en réussit mieux. »

C'est ainsi que tout constatait que la révolution était faite *pour* des gens qui ne la méritaient pas, *contre* des hommes qui la méritaient bien.

Venait un autre original, un M. Senac de Meilhan, ancien intendant de Valenciennes * : « J'ai eu de longues conversations avec le Roi, » me disait celui-là; j'étais presque parvenu à lui » faire goûter mes idées. L'Etat allait être sauvé, » c'était tout ce qu'on pouvait demander à un » homme de génie : on me préféra un homme » d'esprit, M. de Calonne, et la monarchie s'é- » croula. Quand nous rentrerons, il faudra en » revenir à moi. »

Ce bonhomme s'était mis au lit long-temps avant de mourir, et n'en sortait plus; ce fut là son meilleur ouvrage, quoiqu'il en eût fait beaucoup d'autres. Un orgueil aussi sérieux, un amour-propre aussi tranquille, n'ont point été surpassés : leur trouver un objet de comparaison exacte, serait une tâche difficile.

Rivarol qui fut un géant, comparé à celui-ci, est le seul orgueilleux qu'on eût pu lui opposer.... Non que je conseille, malgré les idées communes,

* Dont il a déjà été question dans le tome 1er de ces *Mémoires*.

la modestie aux gens d'un grand talent;.... justice leur sera faite après leur mort; mais neuf sur dix y seront attrapés durant leur vie. Cette modestie si recommandée ressemble à ces monnaies d'un ancien coin, qu'on conserve comme les médailles, mais qui, lorsqu'on s'en sert pour payer, perdent beaucoup sur la place.

Je ne passerai point sous silence un trait de ce M. de Meilhan; un moraliste y trouvera une preuve de plus de cette éternelle vérité: que les passions de la faiblesse et de la nullité sont plus dangereuses que celles de la puissance et de la force, et que l'hypocrisie a plus d'inconvéniens que le vice qui n'a ni précautions ni pudeur.

Un imprimeur de la ville avait une très-jolie femme. Nous l'appelions Mme de la C**, parce qu'elle lui ressemblait. Elle était galante aussi; mais je ne crois pas qu'elle se soit remariée, son premier mari vivant. Cela dépend du goût, et du degré de vigueur qu'on a dans le caractère; et quand c'est pour épouser son amant, c'est un acte d'édification. Plusieurs de nous avaient été heureux (je parle de la femme de l'imprimeur), et n'avaient eu aucune raison de se plaindre. Une femme honnête a bien de la peine à rencontrer un amant discret : celle qui s'abandonne à plusieurs, espère-t-elle un secret dont sa conduite semble dispenser, quoique rien ne dût en af-

franchir un homme d'honneur? Mais enfin, nous eûmes le tort de nous communiquer une bonne fortune, qui ne cessait d'en être une que parce qu'elle avait été trop divisée. M. de Meilhan entendit nos indiscrétions, et voulut en profiter. C'était un amant assez ridicule; tout le monde n'est pas obligé de plaire pour faire l'amour. Voyez sa toilette! elle est déjà plus recherchée; il passe, repasse sous les fenêtres; il regarde avec affectation, pour être regardé. Il montre sa bague, il va jeter un tendre baiser; mais plutôt, c'est un auteur, il écrira. Son billet est absurde, comme son amour; mais la petite bourgeoise remarquera qu'il sent la poudre à la *Maréchale*, et que le papier a des vignettes couleur de rose : la légende est, *Amoureux et discret*; la devise du cachet, *L seule**. Tout cela n'est-il pas bien neuf et bien touchant? Eh bien! ce qui eût échoué au faubourg Saint-Germain, réussit dans un comptoir; que dis-je? dans la petite pièce qui le suit, et qu'il ne tiendrait qu'à *la belle dame*** d'appeler son salon.

Quelques jours après, très-mystérieusement, il me prend, à part avec le vicomte de C** : « Messieurs, je sais que vous allez quelquefois

* C'est vrai, à la lettre.

** Expression du plus mauvais goût, généralement adoptée par tous les subalternes de mauvais ton.

» chez *la fausse Mme La C***. Je vous préviens que » vous y courez le plus grand danger : j'ai man- » qué d'y être assassiné par son mari, qu'elle avait » fait cacher sous son lit. Je ne m'en suis tiré » qu'en abandonnant ma bourse et ma montre : » c'est une caverne, gardez-vous d'y retourner. » Ce récit fait avec tous les symptômes de l'effroi, l'air de l'intérêt et de la candeur, nous donna beaucoup à penser; et le vicomte m'assura très-positivement qu'il n'y remettrait plus le pied. J'étais d'abord de son avis. Mais après avoir repassé dans mon esprit toutes les preuves de l'innocence, et, pour ainsi dire, les traits de caractère de cette femme douce et facile, ses terreurs naïves d'être surprise par son mari, son abandon et sa bonne foi dans les instans qui expliquaient son moral par son physique, j'en conclus, sans effort, que M. l'intendant était un calomniateur éhonté et maladroit, et que cette femme n'était ni un monstre, ni la complice d'un assassin.

Je fus chez elle dès le lendemain. Je me souviens que je pris un petit pistolet de poche, que je ne crois pas même avoir chargé; plutôt comme suite d'une tradition routinière, que la précaution de la peur. Tout s'étant passé comme à l'ordinaire, j'en vins à l'histoire hideuse de M. de Meilhan. Elle en rit d'abord comme un enfant; mais quand nous fûmes à la partie intéressante

de ma narration, elle s'indigna de l'atrocité de son accusateur. Elle m'avoua l'avoir reçu deux fois, en tout bien et tout honneur; qu'il l'avait persécutée pour des horreurs qui l'avaient fait frémir. Il s'était jeté à ses genoux, lui avait offert tout ce qu'il possédait au monde pour prix de sa complaisance de le châtier; il avait surtout imploré comme le *nec plus ultra* du bonheur.... *un coup de couteau!!!* Humains! déplorables humains! Elle l'avait assuré qu'il la navrait de terreur, et que, si lui ou son couteau reparaissaient chez elle, elle braverait toutes les conséquences et ferait *une déposition à la police.* Furieux, et tremblant d'être démasqué, il crut, par le plus mauvais de ses romans, effrayer des hommes aussi faibles que lui, et leur dérober un secret qui n'aurait vraisemblablement pas été trahi, sans les précautions qu'il prit pour le cacher. Plusieurs personnes l'en plaisantèrent, plus ou moins indirectement: je confesse que je ne trouvai point à cela le mot pour rire, et que je le pris en aversion.

De quoi n'est pas capable le cœur de l'homme corrompu par les inventions sociales? Tu te pavanes! sois humble, qui que tu sois! Les bêtes de la création que tu as soumises à ton usage n'ont pas de plus détestables penchans que toi! L'intendant se consola par une *définition du luxe,* que lui

seul, disait-il, avait trouvée; et par une traduction de Tacite, que personne ne pouvait traduire que lui. Il avait même pris l'engagement d'être plus concis. Ce que j'en ai lu n'était pas supportable, à quelques contre-sens près, qui en faisaient chercher et bientôt trouver d'autres. J'avais long-temps opposé mes poumons aux siens; mais depuis la sale découverte que j'avais faite, je m'éloignai de lui : il y a une sorte de mépris qui défend même de railler celui qui en est l'objet. Je le laissai donc aux prises avec un personnage de comédie, dans un autre genre, le digne pendant du marquis de Tuffières; mais celui-là était un homme d'une loyauté reconnue et d'un honneur chevaleresque : c'était un glorieux, dans l'acception la plus rigoureuse de ce terme; mais cet orgueil divertissant l'avait préservé de la moindre tache, et avait été un point d'appui dans sa vie, à la hauteur des notions un peu exaltées qu'il s'était faites de la dignité d'un grand seigneur. C'était le comte d'Escars.

Une coiffure d'un goût soigné et *mousseux* ornait un visage effilé, et superbement goguenard; un habit étriqué et court, veste brodée; breloques antiques sur une culotte d'une couleur tendre; chaussé dès l'aurore avec la petite boucle d'or sur le coude-pied; petite bourse, vulgairement nommée *crapaud*, liée au sommet de la

nuque; canne à prétention, chapeau sous le bras à la brigadière; col de batiste plissé où se jouait un petit diamant qui rappelait de loin l'*œil-de-bœuf;* le cordon bleu bouffant sous la main qui s'agitait dans la veste; la démarche cadencée d'un homme qui marche pour le public, toute l'encolure d'un courtisan maigri qui a perdu son dernier procès; parlant avec le tremblotement d'une hésitation confidentielle; gesticulateur noble; s'arrêtant dix fois dans cinquante pas, pour vous insinuer du pouce et de l'index le sens de chaque phrase: indépendamment de tout cela, le plus galant homme du monde; parlant très-pertinemment de tout; sachant la bonne chère et la chimie d'un dîner comme sa généalogie et son Horace, et gourmand comme devait l'être celui qui occupait une place telle que la sienne dans la Maison du roi de France.

Veut-on l'entendre?

« L'alliance que nous avons eue, il y a quatre » cents ans avec la Maison royale, ne fait tort ni » à eux, ni à nous..... On a été d'une injustice * » parfaite avec MM. de Noailles : la rapidité » de leur faveur moderne a excité le déchaîne-

* Ce qui est très-vrai. MM. de Noailles sont des gens de qualité de nom et d'armes : qu'un Noailles ait été ou n'ait pas été officier dans la maison de Bouillon, alors princes souverains de Sedan, ceci ne préjuge rien sur le fond de la chose.



» ment de l'envie : on vous en a fait des gens
» d'hier, pendant qu'ils sont d'autant mieux gens
» de qualité qu'ils nous appartiennent. Ils sont
» *parfaits* en Limousin, et viennent, sans diffi-
» culté, après nous........ » Et puis une citation d'Horace, et puis une autre de Tacite : sachant beaucoup mieux le latin que le pédantesque Meilhan. Son brave frère le savait aussi bien que lui.

Ce dernier était entré, depuis la révolution, officier-général au service d'une puissance qui a succombé sous les légions victorieuses du conquérant du monde. Jamais un homme ne fut plus obligeant, plus prêt à rendre service que lui : singulièrement instruit, excellent juge aussi d'un bon dîner et d'un bon livre, brave officier, et ayant aimé si passionnément autrefois son métier, qu'il l'avait fait haïr à ceux qui avaient servi sous ses ordres. Il a eu le bon esprit de rentrer dans son pays (d'où le meilleur parti serait de ne jamais sortir), avant la chute de celui qu'il avait adopté par la force des circonstances, et dans lequel il n'avait pas toujours été traité avec la distinction qu'il n'a jamais cessé d'y mériter. Mais dans quel pays de l'Europe a-t-on mis de la recherche et de la coquetterie avec les Français qui s'étaient expatriés ?

J'avais passé trois mois à Aix-la-Chapelle ; c'était

assez; je retournai à Bruxelles : c'est une ville qui, sans offrir des agrémens du premier ordre, a cependant bien d'autres ressources. J'y connaissais, d'ailleurs, beaucoup de monde. Je m'y liai, particulièrement, avec des Anglais; ce qui ne manque guère d'arriver à un Français quand il en rencontre sur le continent, malgré l'animosité innée des deux nations qui s'estiment sans s'aimer. La liaison qu'on forme a toutes les apparences d'une amitié durable, tandis que tous deux savent qu'elle ne résistera pas au passage de la mer. Que si quelquefois il en arrive autrement, c'est alors un sentiment d'autant plus solide qu'il a fallu dompter plus de préventions pour l'établir. J'ai même fait une remarque, c'est que les hommes distingués des deux nations sont plus prêts à se rendre justice que les admirateurs passionnés de l'une ou de l'autre, qui ont tellement adopté l'un des deux peuples, qu'ils louent *tout* avec enthousiasme chez l'un, comme ils dénigrent *tout* avec fureur chez l'autre. Leurs préjugés sont à une plus grande profondeur, leur partialité plus exclusive, que ceux d'un Français, ou d'un Anglais éclairé. Cela s'explique aisément. L'étranger qui a pris ce degré d'engouement pour la France ou pour l'Angleterre (les Anglais sont évidemment sur le déclin aujourd'hui, et la balance est toute en notre faveur; mais j'ai en-

core vu l'Europe divisée*) est un homme qui se regarde pour ainsi dire sans patrie, et qui n'estime pas la sienne; qui s'est attaché avec fureur à celle que ses opinions lui ont élue; qui n'aime tant l'un de ces pays, que parce qu'il exècre l'autre; et qu'avec peu d'esprit et de libéralité, vraisemblablement, tout habitué aux usages et aux mœurs d'une des deux nations, il a un cercle d'idées trop étroit pour se ployer à d'autres coutumes, un sens trop borné pour triompher des préjugés inculqués peut-être dès son enfance, une âme quelquefois *impressionnée* par une première amitié ou par un premier amour, dans Paris ou dans Londres; et qu'enfin un sentiment une fois reçu sans examen, une idée fixe surtout, ressemblent à un long mensonge qu'on finit par prendre pour la vérité. Non qu'il ne soit très-simple qu'un mandarin ou un boyard ait une préférence pour l'Angleterre ou pour la France: je ne fais allusion qu'à ces prôneurs intolérans et maladroits qui feraient haïr l'Élysée, s'ils entreprenaient d'en faire l'éloge.

Je revis chez le chevalier de R**, le seigneur Lima, de Bruxelles, une comtesse de G***, insignifiamment belle. Il faisait pour elle quelques folies d'argent, avec la sagesse d'un homme qui

* Qu'on se rappelle que ceci a été écrit en 1805.

sait compter : il s'en croyait aimé, et était effectivement adoré comme les gens de soixante ans le sont *d'ordinaire*. Elle avait d'abord le besoin de le *tromper*, et je me fis promptement son complice : n'étant pas femme à le braver, elle me quitta au premier soupçon qu'il en eut, avec un flegme si flamand, qu'il eût été impossible de dire lequel de nous deux elle avait le plus méprisé.

Cette bluette n'était que l'exorde d'un amour en formes, dont les conséquences faillirent d'être tragiques. L'obligeance de l'homme en qui résidait temporairement toute l'autorité, ne fut rien moins que nécessaire pour me tirer d'une très-embarrassante situation. Cette passion, qui prit sur moi trop d'empire, me fit courir les terres et les mers, me fut préjudiciable sous plusieurs rapports, absorba uniquement toutes mes pensées, devint, pour quelque temps, mon intérêt unique, et me remit, plus désoccupé où elle m'avait pris. Le tort m'en appartint tout entier, et jamais on n'eut plus de peine à se donner pour faire une faute. Il faut avouer pourtant que celle avec qui je m'égarai, justifiait par sa grâce, par tous les charmes de sa personne, toutes les folies où je l'amenai, et dans lesquelles je fus entraîné par elle.

Il y avait à Bruxelles une Comédie française très-passable.

C'était d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

Tout ce qui venait assidument dans la loge du duc d'Aremberg (et le prince Louis d'Aremberg en avait donné l'entrée à presque tout ce qu'il connaissait), avait été frappé comme moi de la beauté vraiment céleste d'une jeune personne, qu'un Anglais accompagnait tous les soirs au théâtre. Elle semblait âgée de dix-sept ou dix-huit ans, d'une tournure plus séduisante encore que sa beauté même. Qui était-elle? c'est ce que nous voulions tous découvrir. Mais je pensai que le meilleur moyen de la connaître était de l'enlever, une fois pour toutes, à son éternel Argus. Je m'appliquai donc à m'en faire remarquer, en la forçant de voir combien je m'occupais d'elle. Je voulais aussi qu'elle observât que toute ma réserve naissait de la seule crainte de compromettre son repos devant son père, son oncle, son tuteur, tout ce qu'on voudra que fût ce monsieur qui ressemblait à tout le monde. Quand je fus sûr d'avoir été compris, j'attendis avec impatience le jour où elle ne serait accompagnée que d'une femme d'un certain âge, qui, depuis quelque temps, remplaçait parfois le Mentor. Malheureusement il pleuvait comme si toutes les cataractes du ciel eussent été ouvertes. Je l'attendis néan-

moins dans la rue, et me jetant à ses genoux, au milieu de la boue, dans l'instant où elle allait monter en carrosse : « Vous me prendriez pour » fou, lui dis-je, en saisissant le bas de sa pelisse, » si vous n'aviez pas déjà lu dans mon cœur, et » connu le supplice auquel je me suis condamné » depuis que je m'attache à vos pas. N'aurez-» vous point pitié d'un amour que je ne saurais » surmonter, et qui *causera ma mort*, si vous ne » le partagez!! » (Tout ce pathos fait rire quand on est de sang-froid, mais il ne faut jamais marchander l'enthousiasme et les formes dramatiques avec les femmes, surtout avec les jeunes. Celles qui sont corrompues et vieilles ne s'y laisseraient pas attraper, mais aussi ne valent-elles pas ces *frais-là*, et l'on n'en prend pas la peine avez elles).

« Monsieur,... monsieur,... vous me perdez,.... » relevez-vous.

» — Et moi, madame, je suis perdu, si vous ne » me parlez pas.... Je ne demande qu'un mot, » qu'un instant, et je m'éloigne pour toujours de » votre présence, si je ne réussis point à vous » persuader.

» — Monsieur,.... laisssez-moi passer,... je vous » en conjure.

» — Où puis-je vous voir?

» — Nulle part.

» — Je vais suivre votre carrosse. »

Elle y monte, la voiture s'éloigne comme un trait. Je cours, et la suis. Le trajet n'était pas long, je la vois entrer : un présent au laquais, qui se fait prier d'abord, et qui, bientôt apprivoisé, m'apprend le nom, et mille autres détails qui me semblent du plus grand intérêt. Le point essentiel était de causer avec la femme-de-chambre; mon nouveau confident la décida à venir me trouver sous une porte où je lui fis toutes les protestations des vues les plus pures d'une part, et de la magnificence de ma gratitude de l'autre. Elle m'invita à me retirer sur-le-champ, surtout à ne plus me confier à *un laquais*, à revenir le lendemain au même lieu, à dix heures du soir, et à ne pas douter qu'elle ne tentât tout pour me servir, autant que son honnêteté et ses principes cadreraient avec mes désirs. Elle ajouta que j'étais assurément le *monsieur* dont sa maîtresse lui avait souvent parlé. Ce dernier mot lui valut un baiser et un louis, et je me retirai aussi heureux que si j'avais eu un rendez-vous avec sa maîtresse.

Je ne doute plus du succès, me disais-je, la femme-de-chambre me seconde; je reverrai demain celle qui vit auprès de tout ce que j'aime, dont la main pare ses charmes chaque jour, qui leur ôte chaque soir cette parure dont elle a si peu besoin..... Elle a parlé de moi!.... Nous nous

aimons! c'est évident.... Une sympathie réciproque nous poussait l'un vers l'autre. Je veux que cet attachement soit durable, qu'il soit le dernier,.... peut-être; qu'au moins il ne ressemble pas à tant de feux pâles dont j'ai brûlé, qui n'ont porté dans mon âme qu'une chaleur factice qui l'a flétrie sans la calmer! . . . .

Qu'on ne pense pas que j'exagère, j'ai fait vingt fois dans ma vie de ces résolutions-là, et la mauvaise habitude en triomphait. Plus écolier que personne en amour, je passais pour un cœur de bronze, qui ne trouvait de plaisir qu'à tromper, susceptible de jouir, mais indigne d'aimer. Comment s'en étonner; puisque j'affectais de déprécier en public les sentimens qui m'intéressaient le plus? Une mauvaise honte et de mauvais exemples m'inspiraient le langage d'un mauvais sujet, quand j'étais capable de toutes les faiblesses de la bonté, ouvert de toutes parts aux plus tendres émotions, et digne de goûter le bonheur de l'homme délicat qui n'aurait aimé qu'une seule femme. C'est ainsi qu'on passe sa vie à se donner l'air d'un méchant; et les vrais méchans sont là qui vous prennent au mot. Une réputation défavorable s'établit, le monde regarde tout ce qui la consolide; il détourne les yeux de ce qui pourrait la détruire. Trop tard on voudrait changer l'opinion, elle est écrite sur des tables d'airain où il

n'y a plus de place pour tracer les faits honorables ; la Renommée a parlé : il est faux qu'elle ait plus d'une voix, quand c'est le mal qu'elle a dit d'abord.

Si quelque chose pouvait rendre barbare pour les femmes, c'est de songer qu'elles ne méritent aucune indulgence, parce qu'en général, elles n'en ont aucune. Elles sont dans le grand monde les exécuteurs publics des salons, comme les femmes de la révolution ont été des ministres de vengeances atroces dans les rues. Leur méchanceté se met derrière leur faiblesse, et l'homme blessé va rarement les y chercher. Que s'il viole ce frêle retranchement, elles taxent de lâcheté celui qu'elles attaquaient elles-mêmes si lâchement, sans danger : des sots qu'elles immoleront demain, se réunissent à elles aujourd'hui, et vocifèrent de concert. Ils s'allient avec elles contre leur allié naturel, et persécutent, en attendant leur tour, celui, que, par un retour sur elles-mêmes, ils auraient dû préserver de ces traits, qui se seraient émoussés, si des mains d'hommes n'avaient pas tendu l'arc des illusions. Vieillir avec vous, ce serait le premier des biens sans doute, mais si cette rare consolation vous est déniée, vivez avec la nature et les morts..... Il y a des arbres et des livres partout!

Je fus exact au rendez-vous, et l'officieuse suivante aussi.

J'appris que sa maîtresse était une fille de condition (Mlle de Saint-F** de V**), née en Corse. Sa mère était Ecossaise, et l'avait recommandée, à l'heure de la mort, à un Anglais de ses parens, M. B...n, qui maintenant voyageait avec elle. Ce dépôt précieux était tombé dans des mains généreuses; il l'avait traitée comme sa fille jusqu'au moment où, éperdument épris d'elle, il avait voulu abuser de ses droits et de sa position. Il éprouva plus de résistance qu'il n'avait prévu; mais il y avait loin de résister à son tuteur, à la hardiesse de se déclarer pour un autre, à ses yeux. Voilà ce que me dit la confidente, et ce que j'avais confusément démêlé. Néanmoins une entrevue était l'objet de tous mes souhaits. Ma protectrice m'assura qu'elle avait fait craindre que je ne me portasse fortement aux dernières extrémités : la peur d'être compromise avait paru inquiéter vivement sa maîtresse. Je ne la quittai qu'après avoir obtenu l'assurance qu'elle me procurerait un entretien, le lendemain, par l'artifice ou la persuasion. Elle réussit au-delà de mes espérances, et m'introduisit dans l'intérieur du sanctuaire : là, j'essayai, par tous les moyens, de fléchir la divinité à qui je venais de me consacrer. J'entendis de sa bouche que son cœur était libre; qu'elle n'igno-

rait pas que s'engager dans une passion c'était renoncer au bonheur; qu'elle n'avait pu résister au plaisir de me prier elle-même d'abandonner pour toujours le projet que j'avais conçu de la rendre sensible; qu'elle me croyait trop d'honneur pour lui faire payer du repos de sa vie quelques douceurs passagères, que son tuteur saurait bientôt mêler de mille amertumes, etc. etc. C'était mon tour de pérorer quand le tuteur arriva. Je n'eus que le temps de me jeter dans un cabinet, froid comme la saison (au mois de janvier), derrière un paravent vermoulu, où je crus rester douze heures: quatre au moins s'y écoulèrent, M. B...n ayant prolongé un entretien de monosyllabes très-avant dans la nuit. Quand je reparus, elle était si effrayée, et moi, si glacé, que je ne me fis pas répéter de descendre sans bruit, et d'observer à la porte si je n'étais pas suivi. La femme de chambre qui m'éclairait, m'offrit très-honnêtement pour le lendemain un rendez-vous dans la rue.

Le lendemain, je ne fus pas tué, par un miracle. On ne peut être en un plus grand péril. On n'y peut échapper que par une protection signalée de la Providence suprême.... Il me semble que c'est hier : je logeais chez un étourdi qui n'était propre qu'à faire des sottises ou à en conseiller. Il me persécutait pour monter un cheval

qu'il avait acheté depuis peu. C'était, disait-il, une merveille, l'assemblage de toutes les perfections : beauté, douceur, sûreté, agrément, son cheval réunissait tout. Je ne crois pas qu'il eût formé le projet de me faire casser le cou; c'était simplement un maladroit timide, qui voulait savoir à quoi s'en tenir, sur son acquisition, aux risques et périls d'un autre. A peine suis-je sur la selle, que voilà cette vilaine bête sautant, se cabrant, se défendant, et commençant une lutte qui se termina par cent coups d'éperon. Le vicomte de C**, qui sortait avec moi, m'engageait à descendre, soutenant, avec assez de raison, qu'il n'y avait rien de si ennuyeux pour la promenade qu'un cheval rétif. Je rejetai bien loin sa proposition, et nous voilà embarqués. Arrivés sur les remparts nous rencontrons le comte de Gr***. Il saute un fossé, je le suis; non seulement mon fier coursier ne le franchit pas, mais il tombe tout au milieu, se relève, gambade, s'échappe à toute course. Mon pied reste engagé dans l'étrier, et je suis traîné, plus malencontreusement qu'Hector, trois fois à l'entour des remparts de Bruxelles,.... sans exagération, pendant dix minutes. Très-heureusement je finis par m'évanouir; mon pied se dégagea de lui-même, quand je ne fis plus d'efforts. Il y a tout plein de choses comme cela, dans ce monde, qu'on n'ob-

tient qu'après y avoir renoncé.... On me porta dans mon lit; je fus copieusement saigné, et dans une espèce d'imbécillité pour vingt-quatre heures. Mon lit me semblait traîné par six chevaux, je tournais dans une étroite enceinte sur les bords d'un précipice; et ce dont je me suis toujours ressouvenu avec surprise, c'est que j'étais constamment dans cette situation physique et machinale, malgré tout l'usage de ma raison que j'avais conservée, et qui, pendant près de huit jours, ne put triompher de cette agitation entraînante qui me faisait courir la poste sur le parapet d'un abîme : et pourtant aucune terreur de l'événement passé ne se mêlaït à cet état involontaire. Je me mettais sur mon séant, et regardais le parquet, qui ne ressemblait en rien à un précipice; et l'instant d'après mes yeux fermés retrouvaient, malgré moi, toute la superstition de cet épouvantable délire qui, sous aucun autre rapport, n'avait affecté ma raison. Mlle de Saint-F** de V**, que j'appellerai maintenant Mme de V**, sut, comme toute la ville, mon accident, et en fut touchée. Quand je commençai à me rétablir, la fidèle suivante, bien enveloppée, vint savoir des nouvelles de mon état, pour en donner à sa maîtresse. J'écrivis pour remercier, ma lettre fut reçue : je le fus moi-même bientôt après; et j'eus le bonheur de me convaincre qu'un amant revenu des portes

du tombeau plaît davantage, quand il avait un peu commencé par plaire. Rien de si tendre, de si *sensible*, et de si neuf, que ce qui fut dit et soupiré de part et d'autre, pendant une heure. Je profitai de cette émotion pour proposer de ne plus nous séparer. On hésitait. Comment faire avec un tuteur investi d'une autorité sans bornes, qui se mettrait en mesure de réclamer partout sa pupille? Je serais poursuivi pour rapt; je n'échapperais point à la vengeance d'un homme qui aurait pour lui le droit et la raison, et la rage d'un amour *désappoïnté* au fond du cœur. Je priai de ne point se mettre en peine de ce dernier article; et après bien des combats, des instances, des refus, des larmes (car il n'y a point d'amour sans cela*), on consentit à se laisser enlever. Je préparai tout; j'eus une voiture à minuit sous les fenêtres, elle y jeta quelques nippes de première nécessité; et l'aimable fugitive tremblait et se rassurait tour à tour à mes côtés, en volant vers un port de mer où nous allions nous embarquer pour la Hollande. Tout allait bien

* On a beaucoup reproché à Virgile d'avoir fait son héros *pleureur* :

Sic fatur lacrymans.
Lacrymis affatur obortis.

Je ne soutiendrai pas que les larmes soient le véhicule de l'Épopée, mais c'est décidément l'âme des drames de l'amour. Je ne sais pas ce qu'on peut refuser à une femme belle de ses larmes.

jusque là : mais quelle femme ne commet pas une étourderie ; ne suscite pas une mauvaise affaire par sa légèreté ; n'attire pas quelque chagrin par une inconséquence, à celui qui associe son sort au sien ? Ma belle emmenait avec elle une jeune personne de seize ans dont elle s'était fait l'inséparable amie : c'était la fille d'un négociant de la ville. Dans une évasion nocturne et précipitée, dans la joie que j'en ressentais, je ne fis que très-peu d'attention à cette petite, arrachée à sa famille, et aux conséquences très-naturelles que devait avoir sa disparition.

C'était se créer deux mauvaises affaires pour une, et compliquer en pure perte un cas déjà très-mauvais. Pour abréger, je dirai que nous trouvâmes un vaisseau, qui nous porta, sans accident, à Flessingues. C'est là, et seulement là, que la déesse que le poète Crudeli * a personnifiée dans ce charmant sonnet, fait pour une jeune beauté de Milan, prit congé de celle que l'amour avait mise sous ma garde. J'étais M. de La

* Del letto nuzzial questa è la sponda.
Più non lice seguirti...

J'en ai offert la traduction à ceux qui ne pourraient pas *lire* l'original. Elle est très-fidèle ; c'est son seul mérite ; je n'ai pu réussir à approcher davantage du modèle qui, comme on l'a observé, offrirait le sujet d'un excellent tableau :

Voici les bords, etc., etc.

Tournerie, voyageant en curieux avec madame sa femme, et une parente sous sa protection. Notre train consistait en une femme de chambre et un laquais, qui ne commirent point une indiscrétion dans tout le voyage. J'en souhaite autant à quiconque sera obligé de se mettre dans la dépendance de ses gens, et de leur confier son secret. Nous nous rendîmes à Middelbourg en Zélande; et j'eus bientôt l'heureuse perspective d'une addition dans ma famille; mais les voyages ont toujours été funestes à la propagation des races: un cahot emporta ma postérité, et cette superbe espérance ne se renouvela plus. Cette fleur légèrement touchée de la rosée du matin, n'entr'ouvrit plus son calice.

Nos jours passaient avec la rapidité des nuits heureuses. La ville de Middelbourg offre peu de ressources; mais à l'aurore d'une passion véhémente, on préfère (moi, du moins) se promener silencieusement avec ce qu'on aime, à des plaisirs plus vifs dans un cercle d'indifférens. Quelqu'un qui m'avait vu à Maestricht, chez le comte de Maillebois, répandit dans la ville de Middelbourg que j'y étais arrivé. Cette rumeur parvint au grand-pensionnaire de Zélande, qui, vêtu d'un habit vert galonné, et armé d'un couteau de chasse fort extraordinaire, vint me faire une visite d'après-midi, en compagnie de deux algua-

zils de fort mauvaise mine, qui l'escortèrent jusque dans mon antichambre. Il établit fort éloquemment, qu'il serait fort dangereux pour les gouvernemens de tolérer que des étrangers, de quelque qualité et condition qu'ils pussent être, vinssent se fixer chez eux sous un nom supposé; que plus celui qu'on portait était connu, plus on était obligé de s'en honorer, sous peine d'être soupçonné de desseins attentatoires à la sûreté de l'Etat; qu'il me priait aussi, par suite de son zèle pour la conservation de l'honnêteté publique et des mœurs, de lui exhiber mon contrat de mariage; de lui déclarer, en outre, dans un procès-verbal, à quelles fins j'avais changé de nom, et élu mon domicile dans la ville et cité de Middelbourg; quels étaient mes vues, desseins, projets et plans..... J'interrompis ce verbiage, en priant ce galant homme de ne pas s'échauffer dans son harnois; que je n'avais pas l'habitude de voyager avec mon contrat de mariage; que je le croyais fou de penser que, si même j'en étais nanti, je lui en donnerais communication; que je n'avais, en aucune manière, élu mon domicile dans sa ville, où je n'avais trouvé que d'excellent poisson; que pour un séjour aussi borné que celui que je me proposais de faire à *la Cloche d'argent*, où je faisais une dépense très-raisonnable, il m'avait semblé fort indifférent de m'appeler *Charles*

ou *Guillaume*; que j'avais craint les honneurs qu'il aurait voulu rendre à ma femme (il vit que je me moquais de lui), et que, pour terminer une visite que je trouvais déjà trop longue (il rida son front et rapprocha ses sourcils, d'une façon particulière et hideuse), je condescendrais à lui laisser parcourir quelques papiers qui répondraient suffisamment à tout. Ce disant, je mis sous son menton un passe-port de M. le comte de Mercy, gouverneur des Pays-Bas, et quelques lettres du comte de Maillebois, dont le nom devait être familier à des oreilles hollandaises. Pendant qu'il y jetait les yeux, je le priai très-laconiquement de ne pas se déranger plus long-temps, et de me rendre aux douceurs de la paix conjugale; je lui reprochai avec assez de sécheresse d'avoir excité une émotion toujours dangereuse dans le sein d'une épouse adorée que son air rébarbatif avait inquiétée. Je le prévins que le premier soleil me verrait partir des murs soumis à son autorité. Il était piqué, et me fit l'honneur de répliquer que cela me plaisait à dire; qu'il était de son devoir de s'opposer à mon départ jusqu'à ce qu'une lettre de M. de Maillebois, à lui directement adressée, l'eut informé, par un compte satisfaisant, des détails et particularités de mon voyage, et de mon séjour incognito en Zélande. Je lui témoignai combien j'étais charmé

de le trouver si raisonnable, puisque je serais dans l'obligation, comme j'en avais eu le projet, de rester huit ou dix jours de plus avec lui : je le priai de s'asseoir pendant que j'allais écrire à M. de Maillebois, voulant lui remettre à l'instant, et à lui-même, la lettre qui nécessiterait la réponse qui me rendrait ma liberté; car, ajoutai-je, je me regarde comme prisonnier de guerre dans la citadelle où vous commandez avec tant de distinction en temps de paix. Il remarqua avec beaucoup de sagacité que les Français étaient persifleurs, et très-plaisans; je lui protestai qu'il était plus plaisant que tout ce que j'avais vu : après un compliment qui lui parut si flatteur et si direct, il se retira avec force excuses, et révérences faites d'aussi mauvaise grâce qu'on en puisse voir. Mais comme il les répétait en arrière, avec tout le savoir-vivre possible, il perdit l'équilibre sur la première marche d'un escalier fort obscur, et roula fort long-temps avant de se retrouver debout, ce à quoi l'aidèrent les deux acolytes qu'il avait amenés. J'eus l'air de ne pas croire à son accident; et après un ou deux « J'ai » l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, prenez » bien garde », je rentrai en fermant la porte à double tour : il put l'entendre, et juger que ce n'était pas là qu'il trouverait les secours de la Faculté, s'il se rompait le cou.

J'aurais dû me douter que tout cela n'était pas naturel, et que ce magistrat était poussé par quelque instigateur caché. C'était la pure vérité; et notre tuteur avait envoyé après nous un de ces honnêtes gens toujours prêts à se charger, pour de l'argent, d'une mauvaise commission. Quoi qu'il en soit, le hasard me fit rencontrer, dans la soirée, le comte de R**, colonel d'un régiment allemand au service de leurs Hautes Puissances : il était en garnison assez près de Middelbourg. Je l'avais connu à Spa. Il accepta la proposition que je lui fis de venir souper avec ma femme, que je lui avouai bien vite ne l'être pas. Je lui racontai, fort en détail, l'équipée du pensionnaire : nous en rîmes. Il se chargeait de me faire expédier des passeports, dès le lendemain. Je m'y refusai. Je n'avais rien de mieux à faire que de rester là; ensuite, je ne voulais en sortir qu'avec tous les honneurs de la guerre. La réponse de M. de Maillebois ne se fit pas attendre. Le pensionnaire eut encore l'honnêteté de venir lui-même me la communiquer; il m'offrit de partir, ou de rester. Mon choix ne fut pas douteux, je pris congé de lui à l'instant même, et le prévins que mon départ était fixé au matin du jour suivant. Il était devenu d'une politesse si recherchée, qu'il me fit toute espèce d'instances pour dîner avec lui le lendemain; mais son invi-

tation ne comprenant pas Mme de la Tournerie, je crus devoir la refuser.

Quitter Middelbourg n'était pas tout; il fallait aller ailleurs. Un ravisseur et sa proie n'a pas la conscience beaucoup plus tranquille qu'un malfaiteur : que dis-je! n'en est-ce pas un? Je crus que Gand m'offrirait un sûr asile; j'y voulais déposer Mme de V**, et me rendre seul à Bruxelles pour juger le terrain, et confier mon secret à M. de Mercy, dont j'attendais de l'indulgence et un bon conseil. Nous montâmes donc en voiture, par le plus beau temps du monde, pour aller nous embarquer à Flessingues. Mais c'était un calme perfide; nous fûmes assaillis en mer, dans ce court passage, d'une si épouvantable tempête, que nous manquâmes de périr. Nous débarquâmes enfin au Sas-de-Gand, au milieu des éclairs et du tonnerre, sous un ciel conjuré contre nous, à ce que disaient mes deux compagnes intimidées et à demi mortes.

D'autres aventures nous attendaient là.

La justice du pays réclama *ces dames*, ravies à leur famille par un séducteur. Je me donnai bien de garde d'opposer la moindre résistance : *ces dames* n'étaient que deux voyageuses que j'avais accompagnées en Hollande : leur famille avait apparemment de bonnes raisons pour s'assurer d'elles. La loi prononcerait, d'après les

dépositions de Mme de V**, si elle était coupable.... Si d'autres l'étaient,.... il serait constaté si M. B...n avait *sur* elle le droit qu'il s'arrogeait;.... on considérerait surtout s'il n'avait exprimé que des sentimens analogues aux devoirs qu'il avait contractés, à l'heure solennelle de la mort de la mère de sa pupille. Telles furent les observations succinctes que j'insinuai à deux ou trois hiboux vêtus de noir qui verbalisaient. J'eus le loisir de parler tant que je voulus avec les deux beautés effarouchées. J'affirmai à Mme de V** que j'allais tout employer pour assoupir cette affaire; que tout mon être, toute mon âme restait auprès d'elle; que je n'allais vivre occupé que d'une pensée, et que M. B...n périrait de ma main, ou m'exterminerait, s'il ne renonçait pas à sa tyrannie, et à son procès.

Voilà donc comment raisonnent les passions! cet homme est un tyran, parce qu'il veut m'enlever celle que j'ai enlevée moi-même, contre toutes les lois humaines et divines, celle qu'il est de son devoir et de son honneur de protéger contre un corrupteur qui l'égare!

C'était bien aussi ce que cette voix, qu'on n'étouffe jamais, murmurait confusément dans mon sein : mais pour lui imposer silence, je me répondais (et j'avais une espèce de raison) que ce protecteur avait voulu être aussi coupable

que moi,.... l'être davantage, puisqu'il était lié par des obligations dont la sainteté ne pesait pas sur ma tête;.... que j'étais même le chevalier de la beauté persécutée, le vengeur de la confiance trahie, celui de cette femme infortunée, qui du haut du ciel regardait avec colère un perfide qui dédaignait les prières du malheur sur un lit de mort;.... que le procès qu'il m'intentait n'était que le prétexte de sa haine, et l'artifice de son amour;.... qu'il n'employait la justice et les lois, qu'à ramener à ses pieds sa victime désarmée;.... et qu'en un mot, puisqu'elle avait commis une faute, il était plus simple, et moins scandaleux, qu'elle la consommât avec moi qu'elle aimait, que de se livrer à de nouvelles persécutions pour devenir plus coupable avec B...n qu'elle n'aimait pas. La tendresse que j'avais pour elle fortifiait toutes ces réflexions; elle s'irritait encore par la résistance, et la crainte de la perdre me la rendait mille fois plus chère. Mon honneur offensé par une procédure publique enflammait mon imagination; et j'en venais à penser que l'accusation de rapt serait étouffée dans les louanges que méritait son libérateur.

Voilà les raisonnemens dont je palliais une démarche aussi criminelle qu'inconsidérée : je n'en étais pas au point de m'*illusionner* entièrement; mais c'est avoir fait un bon marché avec sa con-

science, quand on est coupable, que d'avoir obtenu des instans de doute, et quelques heures de répit.

Toutefois j'arrivai à Bruxelles, bien décidé à avoir raison. A peine étais-je descendu de voiture, qu'un homme de ma connaissance, que distinguait fort le comte de Mercy, entra chez moi. Il me conseilla de ne pas perdre une minute à mettre dans mon parti ce ministre; il se chargea de m'annoncer immédiatement chez lui. Il ne me cacha point qu'il y avait beaucoup de déchaînement contre moi dans la ville; que ce qu'on me reprochait le plus était l'enlèvement de la demoiselle P*** (cette petite bourgeoise à laquelle je ne pensais même plus), que cette affaire me causerait beaucoup d'embarras. Son avis fut que le procès concernant Mme de V** était une chose à régler avec des balles; il ajouta qu'autant il était persuadé que M. B...n se prêterait de bonne grâce à un dénouement de ce genre, autant il lui semblait difficile de faire entendre raison à un marchand bien épais et bien entêté qui calculait sa fille, et voulait remettre son honneur dans le magasin. Je lui protestai, dans toute la sincérité de mon cœur, qu'il retrouverait cet honneur à la place qu'il occupait en partant, et que je n'avais pas demandé à cette ennuyeuse petite créature de quel sexe elle était. Il me parut

enchanté de cette assurance : je crois, d'honneur, qu'il avait craint que j'en eusse enlevé deux. Rassuré sur cet article, je le vis prêt à me conseiller de plaider pour avoir été enlevé moi-même. Le fait est, qu'à l'instant du départ j'avais été violé sans réflexion par cette petite bégueule, qui s'était trouvée dans ma voiture, sans avoir eu la permission d'y monter. C'est cette particularité surtout que je courus expliquer au comte de Mercy *. Il me reçut avec une politesse sévère,

* Florimond, comte de Mercy-Argenteau, seigneur belge, chevalier de la toison d'or, était ambassadeur d'Autriche en France, au moment où éclata la révolution Lui et le comte de Lamarck formaient à eux seuls le fameux *Comité autrichien* qui se concertait avec Louis XVI et Marie Antoinette sur la marche à suivre par la cour au milieu des orages de la révolution. Dès 1789 il fut compromis par une lettre du comte d'Estaing dans le complot pour la translation du Roi à Metz. Il réclama pour faire cesser les bruits de l'envoi de plusieurs millions en Autriche par la cour de France. En septembre 1790, il quitta Paris et se rendit en Brabant pour se concerter avec les puissances maritimes, garantes de la possession de ses provinces ; mais il conserva à Paris des relations mystérieuses. Après l'invasion de la Belgique, par Dumouriez, il contribua puissament à déterminer la cour de Vienne à en entreprendre la conquête dans le début de la campagne de 1793. Il était alors à la tête du parti belge qui s'efforçait de maintenir ce pays sous le sceptre autrichien, et qui, à cet effet, demandait une guerre d'invasion contre la France. Mais en 1794 le parti autrichien l'ayant emporté dans les conseils de l'empereur, et les opérations ayant d'ailleurs été mal conduites, la Belgique fut abandonnée par le prince de Cobourg, et le comte de Mercy passa en Angleterre avec le titre d'ambassadeur ; mais à peine arrivé il y mourut le 25 août 1794, laissant la réputation d'un négociateur assez adroit, mais immoral et trop adonné aux intrigues.

se dérida peu à peu, et enfin, après avoir entendu ma justification, plutôt deux fois qu'une, me promit son appui. Il me fit comprendre qu'il fallait préalablement m'absenter, ou me loger dans une maison sûre, et ne pas sortir. Avant de profiter de ce conseil si sage, que je finis par suivre, je me transportai à l'instant chez M. B...n Il allait se mettre au lit. Je lui déclarai qu'il me ferait raison d'avoir prostitué mon nom dans je ne sais quelle plainte juridique; qu'il était vrai que sa pupille, qui ne voulait plus l'être, s'était absentée, mais nullement par mon fait; que je savais qu'elle avait cherché dans la fuite un refuge contre les entreprises qu'il avait tentées, et contre les violences *dont elle se plaignait;* que j'espérais que la réflexion le ramènerait à des sentimens de justice et de prudence, et que j'attendais *sous quelques jours* qu'il me fît connaître sa détermination par M. de S** qui m'accompagnait. Les dépositions de Mme V**, continuai-je, vous feront comprendre, monsieur, à quel degré il est de votre intérêt d'arrêter une procédure où d'accusateur vous vous trouverez accusé.... Il allait parler de suite (car il avait balbutié jusque là), je sortis en l'assurant que cette entrevue n'était pas la dernière. S** me jeta un coup d'œil significatif, et resta après moi.

L'ami qui m'avait averti à mon arrivée obtint

sans peine de la petite P**, qu'il trouva le moyen d'entretenir, qu'elle écrivît que c'était contre ma volonté, et pour ainsi dire à mon insu, qu'elle était partie; qu'elle n'avait pu se résoudre à quitter sa protectrice et son amie, fuyant l'oppression de M. B...n; que tous les égards dus à son sexe lui avaient été prodigués, et qu'elle ne pouvait revenir plus innocente et plus édifiée d'une promenade de quelques heures faite avec son papa et sa maman, etc. etc. On eut soin de faire parvenir à M. de Mercy ce témoignage authentique : il l'attendait pour me faire dire de reparaître. De son côté, Mme de V** fit des dépositions tout-à-fait en ma faveur, qui calmèrent merveilleusement toutes les agitations hostiles de M. B...n. Je m'assure que ce fut plus à la bonne conduite de cette dernière, qu'à des menaces, que je dus le désistement de l'honnête tuteur qui retira sa plainte. Je dînai bien publiquement chez le comte de Mercy, malgré quelques bonnes âmes qui trouvaient qu'il aurait fallu donner *un coup de caveçon* au vice triomphant; et la vieille princesse de St**, voulant m'embarrasser sans doute, me dit très-haut : « Vous voilà de retour; quel » conte! on nous avait dit que vous aviez enlevé » une jeune personne!

» — A présent, madame, que vous et moi » sommes *revenus*, on ne le dira plus. »

On rit scandaleusement : elle avait soixante et je ne sais quelles années ; il est vrai qu'elle portait *la plus* étrange perruque que j'aie vue, épais de rouge comme la roue d'un carrosse, et des diamans montés sous les rois de la première race.

Tout n'était pas fait, il fallait reposséder mon amante, et compléter la folie dont j'avais eu l'absolution. Les négociations furent entamées avec M. B...n, qui fit d'abord une belle résistance. Il se résuma par lui laisser son *libre arbitre*. L'ayant pris au mot sur ce discours qu'il me répétait sans cesse, il me conduisit chez elle. Il lui dit, en ma présence, qu'elle était la maîtresse absolue de son sort. Je triomphais. Mais je dois avouer que, lui ayant présenté un papier, et dit quelques mots dans l'embrasure d'une fenêtre, non seulement elle hésita, mais fondit en larmes. Je me retirais, quand elle m'arrêta avec impétuosité par mon habit qu'elle laissa échapper doucement d'un air confus. Ce papier était-il une promesse de mariage, une lettre de sa mère? je n'en sais rien ; je l'ignorerai toujours ; car dans la suite, et dans les instans les plus intimes, je n'ai rien obtenu de satisfaisant sur un secret qu'il était inutile d'exiger, puisqu'elle aurait pu substituer à la vérité tout ce qu'il lui aurait convenu d'inventer.

Cette scène m'avait refroidi ; j'étais même tou-

ché de l'affliction profonde de M. B...n, dont le ton était d'une extrême sensibilité, et d'une parfaite modération, qui lui avait en quelque sorte conquis mon cœur. Je n'aimais pas non plus l'état d'anxiété, et quasi d'incertitude, où je l'avais vue : mais ce mouvement si prompt, en présence d'un témoin si gênant, qui l'avait précipitée sur moi quand j'allais quitter la chambre; ce souvenir, dis-je, revenait m'attendrir et déranger ma sagesse. . . . .

J'ai été quitté plusieurs fois, par une femme, entre autres, que j'ai *adorée* : c'est postérieur à ce que j'ai écrit jusqu'ici. On eût dit que, dans une liaison assez longue, elle s'était appliquée à proportionner la bonté, la tendresse, tout ce qu'il y a d'attachant dans une union de ce genre, à la méchanceté, à la dureté de cœur, aux procédés les plus révoltans. Le jour où nous nous séparâmes, nous nous étions promis de ne nous quitter jamais. Elle n'avait jamais tant fait de frais pour m'ensorceler. Je tombai, en la perdant, dans un néant absolu : elle avait dépeuplé le monde. J'errais des jours entiers, ne me rappelant, ne voulant, ne pouvant peut-être, que me ressouvenir de ses bonnes qualités, et de tout ce qui devait me la faire pleurer jusqu'à mon dernier soupir. J'étais inconsolable; et je tremblais pour ma raison, en songeant qu'une telle dou-

leur, qui n'aurait point de terme, me menait directement à la folie. C'était le sort qui m'attendait, si le ciel ne m'eût envoyé une idée simple, qui paraîtra peut-être un enfantillage, mais que je tiens pour le plus bel effort de ma raison, puisqu'elle me l'a conservée. J'écrivis un Mémoire succinct et détaillé, une liste raisonnée de ses barbaries, de ses noirceurs, de ses froides perfidies, et de quelques mots atroces qui lui étaient échappés (c'était la plus jolie, la plus douce, la plus sensible, la plus aimable, la plus attachante personne de l'univers, quand elle le voulait, et je pourrais dire même quand elle ne le voulait pas). Cette liste, en forme d'acte d'accusation, je la lus toute la journée, je la portai sur moi sans cesse, je l'appris par cœur : quand d'autres souvenirs venaient lutter avec ceux-là dans mon imagination, je déployais mon papier, je le récitais à haute voix, je m'animais, et j'obtenais de la haïr.... Je le croyais, du moins; mais bientôt, reprenant son ascendant, elle me poursuivait victorieuse de l'autre côté de son empire, et si je n'avais pas pleuré, je serais mort. Enfin je crus être sûr de mon fait : quatre mois s'étaient écoulés, je mis mon *memorandum* dans mon secrétaire, et j'imaginai que je la détestais. Pendant trois autres mois je n'eus pas besoin de relire mon bienfaisant papier ... Je pensais à peine à

elle ; si j'y songeais, c'était avec indignation, et quelque chose de mieux que la haine. Lecteur! voilà sept mois de passés, en voilà trois qui constatent ma victoire;.... vous me croyez sauvé;.... je le crois aussi.... Il était huit heures du soir, on était en automne : la ville où je vivais était grande, un peu déserte alors. Au coin d'une rue spacieuse j'aperçois deux femmes, l'une vêtue de blanc avec un schall de casimir écarlate : mon attention est fixée, je crois retrouver dans l'atmosphère les odeurs qu'elle portait; elle dit à sa compagne, « Ah! c'est un tel! » (mon nom). Je passe fièrement. Sa voix, que je n'avais pas entendue depuis si long-temps, m'enfonçait déjà un stylet dans le cœur. A quatre pas, je me retourne.... Dieux tout-puissans! que devins-je? Non seulement elle s'était retournée, mais fixée à sa place, elle me regardait. Elle se mit à fuir; pour moi, je m'appuyai sur une borne, pour ne pas tomber sur les pierres, aussi froid qu'elles.... Je me traînai chez moi avec un mortel effort; j'y trouvai toutes mes blessures rouvertes!!! Il me fallut écrire, récrire, encore récrire, lire, relire et sans cesse relire la liste fatale, avant de regagner ce que j'avais perdu : je n'ai retrouvé complètement la paix qu'après avoir abandonné les lieux où vivait cette ennemie de mon repos; et m'être assuré qu'il n'y avait plus

de chance de la revoir que de l'autre côté du tombeau.

Lecteur! femmes, vous surtout femmes! si je vous disais *ce que* celle-là avait fait pour moi, *quelle* preuve d'amour elle m'avait donnée, vous ne comprendriez pas que j'aie pu me consoler. Si je vous mettais dans le secret des noirceurs réfléchies de plusieurs *infamies* que j'ai à lui reprocher, vous ne concevriez pas que j'aie été capable un instant de la regretter. Comment ai-je été conduit à écrire ce morceau, par anticipation? Je le sais à présent. C'est à la suite du compte que je rendais de mon désir de me réunir à Mme de V**, affaibli l'instant d'après par l'observation de son incertitude, et ranimé par la réminiscence d'un mouvement passionné qui lui ramenait mon cœur. Elle, M. B...n, et moi, en étions là.

Dans ces entrefaites même, j'aurais pu proposer une énigme qu'auraient devinée difficilement ceux qui ne connaissent pas bien le cœur humain. J'avais pris un goût assez vif pour une autre. J'allais avoir une nouvelle maîtresse; au moins n'aurait-il tenu qu'à moi de le croire, et de lui donner ce nom-là.

Un légiste de Bruxelles avait une très-jolie fille, qui n'avait pas toujours été cruelle. Enveloppée dans une *faye*, elle était venue plusieurs

fois manger des fraises et de la crême, comme Julie dans son châlet, avec moi, et d'autres Saint-Preux, dans un jardin hors de la ville. L'ayant rencontrée, un matin, près du château, je la priai d'entrer dans une de ses cours désertes. Je lui dis, sans préambule, que j'avais des chagrins; que j'avais bien mal fait de quitter *des plaisirs faciles*, pour des jours d'amertume et d'anxiété. Je vois, à présent, que cela n'était pas galant. Je ne sais pas si ma remarque la blessa; elle sourit assez singulièrement, et me donna, malgré cela, un rendez-vous pour le même soir, à onze heures. Je devais siffler l'air,

Où peut-on être mieux?

Elle avait promis de descendre, et de me faire entrer. Je fus ponctuel. Je sifflai, resifflai. Eussé-je mis en variations l'*opéra de Lucile*, personne ne serait venu; mais, d'impatience et d'instinct, m'approchant de la porte, je la trouvai entr'ouverte. La pousser, monter lestement l'escalier, marcher déjà dans l'antichambre sur la pointe du pied, ne fut qu'une même chose. Prêt à ouvrir la porte où *Rose respire*, je me sens saisi par le milieu du corps par des bras athlétiques, qui n'avaient rien de commun avec les étreintes de l'amour. Je me débats, je me trouve* inférieur

* On t'a pesé : tu as été trouvé léger.

et vaincu. Je suis poussé violemment vers l'escalier. Je ne ménage plus rien, je frappe à coups *redoublés*. Il me semble que j'ai le bras cassé. Je détache les coups de pied d'une bête féroce : on me jette par terre sans précaution; mes bras sont liés derrière le dos avec une corde; je mords, on me tire les cheveux à me rendre chauve. Un genou me brise les reins; mes mains, liées, sont pressées à volonté par un nœud coulant; on me fait enjamber l'escalier au péril de ma vie, et quand on m'a poussé plus qu'incivilement dans la rue, la porte se ferme. Je n'ai jamais été, j'espère que je ne serai plus, dans une telle rage : je ne savais quel parti prendre. Frapper à la porte était impossible et ridicule; rentrer chez moi, les mains attachées par derrière! Néanmoins valait-il encore mieux se confier à mon laquais qu'à un autre. J'arrivai sans avoir été vu, et fus obligé de me dégrader par un mensonge devant un domestique, assez simple et assez honnête homme pour m'en croire. Je lui fis une histoire bien invraisemblable de voleurs qui m'avaient attaqué; il ne revenait pas de son étonnement qu'ils ne m'eussent pas plus complètement dévalisé, et que je fusse revenu avec ma montre. Son observation était celle qu'un enfant aurait pu faire : peut-être pensa-t-il,

Mon maître est un menteur.

Oh! c'est, parfois, un noble métier que celui d'homme à bonnes fortunes!

Je pris définitivement le parti de faire expliquer Mme de V** : la manière et le ton dont elle m'assura qu'elle ne pouvait être heureuse qu'avec moi, dont elle le répéta à M. B...n, levèrent tous mes scrupules, et pouvaient suffire à la plus minutieuse délicatesse. Je dois la justice à celui-ci de reconnaître qu'il s'arma d'une fermeté que je ne lui croyais pas, et qu'il fut homme dans le sens le plus étendu : il affecta même de déployer dans cette dernière scène de la puissance d'un tuteur, et des regrets d'un amant caché, le faste de la générosité la plus exaltée. Il prit le ciel à témoin qu'il souhaitait que la responsabilité dont je me chargeais ne tournât jamais qu'au profit de mon bonheur; que je n'eusse point à me repentir d'avoir pris par choix une chaîne que la réflexion aurait dû me dissuader de porter si entièrement; il ne balança point à me dire, mais avec un accent sensible et désintéressé, qu'il doutait que je trouvasse une longue félicité dans le lien que je ne pouvais briser sans être coupable, et garder long-temps sans reconnaître amèrement qu'il me gênait : que la beauté de Mme de V** était tout ce que je voyais, c'est-à-dire infinie, son esprit aimable et gracieux, son caractère inconséquent et léger; que l'efferves-

cence de sa jeunesse et la mobilité de ses penchans n'offraient aucune garantie, ou plutôt *étaient* des indices destructeurs de toute confiance; et que s'il est resté de l'incertitude dans son esprit sur l'opinion qu'il s'était faite depuis long-temps sur elle, la témérité de cette première démarche la fixerait. Il ne voulait pas trop insister, continua-t-il, sur la foule des réflexions qui le pressaient; il craindrait de paraître trop intéressé à les faire, mais il désirait, ardemment et dans toute la candeur de son âme, que cette conversation restât présente à la mémoire de Mme de V**, pour que l'avenir fût consacré à la démentir; me regardant plus particulièrement alors, il prit le temps pour arbitre et pour juge, entre ses craintes et mes espérances. Elle pleurait; il la regardait d'un œil sec, avec la pâleur d'une douleur sombre et comprimée. « Il serait » encore temps de m'arrêter, me disais-je; je de» vrais bien la lui rendre : ils seraient trop mal» heureux maintenant,.... et moi aussi. »

Il nous engagea à passer la soirée chez lui, me donna tous les renseignemens sur la famille de sa pupille, et me demandant de la traiter constamment avec douceur, qu'elle en fût digne ou non, et de permettre qu'elle lui écrivît quelquefois. Il tira d'une cassette un portrait, et, croyant que j'étais ému, se hâta de dire qu'il avait été peint

pour sa mère peu de semaines avant sa mort, par Plymer,.... que si j'y tenais excessivement, il me l'offrait de bon cœur.

Je ne l'aurais pas accepté, si ma vie en avait dépendu. Je le remerciai d'un signe de tête très-prononcé : il m'était possible de répondre par un salut, parler ne me l'était pas. Après deux heures d'angoisses et d'un supplice qui le vengeait, nous le quittâmes; il nous promit de venir prendre congé de nous, le lendemain au point du jour. Il ne vint pas : je l'en remercie encore! Je partis pour Paris, où j'allais être tourmenté par cette autre Hélène; et je découvris, même dans ce trajet, que la femme qu'on dispute offre tout autrement de charme et d'intérêt que celle qui vous est cédée.

Ceux que *la folle de la maison, l'imagination*, possède et guide exclusivement, n'ont pas deux heures de suite les mêmes raisons de se réjouir; mais leurs peines sont durables, parce qu'*elle* les varie à l'infini, en présence même de la raison, qui n'a rien à objecter à cette *imagination ingouvernable* qui franchit les espaces, tandis que sa froide rivale examine où ses pas s'imprimeront.

J'allais rentrer dans ce Paris que j'avais craint de ne revoir jamais, que depuis près d'un an et demi j'avais quitté, et dont il me semblait que je

venais d'être exilé pour un siècle. Ah! si j'avais prévu que, jouet de la terre et de la mer, victime des *hommes* et des *choses*, un si long avenir devait se dérouler pour moi dans un bannissement dont toutes les bornes se reculent devant le désespoir et l'espérance, qu'aurais-je donc dit du destin?

La France, quand je la revis (1791), était couverte d'un crêpe encore plus sombre. Je pris un appartement à la Chaussée-d'Antin avec Mme de V** : je lui formai une société assez restreinte, et tâchai de lui inspirer le goût de la retraite; le premier gage de la fidélité des femmes étant dans l'absence des occasions d'en manquer. Je n'en éprouvais pas moins de cruels accès de jalousie, parce que les gens que j'appelais mes amis ne manquaient pas (ceux même qui auraient dû s'y reconnaître le moins de droits) d'essayer de séduire ma maîtresse. On peut s'attendre, huit fois sur dix, que notre meilleur ami sera précisément celui qui nous jouera le plus mauvais tour de ce genre, parce qu'il y trouve le plus de facilités, et qu'on s'en défie le moins. La majorité des femmes s'attache à faire réussir ce qui semble le moins probable : à ce goût se joint un attrait inné pour ce qui a le plus de ressemblance avec une perfidie. Adorable moitié du genre humain, ne vous récriez pas! celles de vous qui font exception à

cette règle me comprendront bien, celles qui la confirment m'entendent mieux encore. Je revis *les hommes de la révolution*, que j'avais connus: de mes réflexions et des conversations que j'eus avec ceux qui jouaient un premier rôle sur ce théâtre, je conclus que la guerre civile s'allumerait, ou que, si nous n'en avions pas les honneurs, nous nous débattrions long-temps entre une monarchie déchirée, et une république impossible, jusqu'à ce qu'*un homme*, dispersant les fous et les assassins, mît tout d'accord.

L'infortuné monarque, en venant se constituer prisonnier aux Tuileries, avait donné la dernière mesure de sa faiblesse, et signé lui-même son abdication et sa mort. Rien ne pouvait plus arrêter des législateurs métamorphosés en gladiateurs sur une arène sanglante, et qu'on ne pouvait fléchir qu'en leur résistant. En vain Louis XVI avait-il accepté cette constitution, épigramme de la royauté; en vain avait-il proféré ces paroles si touchantes, « Je préparerai de bonne heure » mon fils au nouvel ordre de choses que les cir- » constances ont amené, » etc. etc.; les outrages avaient succédé aux outrages, et l'inépuisable calice était sans fond comme l'éternité. Resté seul avec la Reine et Mme Elisabeth, victimes dévouées comme lui au dernier supplice, ce prince déplorable s'était vu successivement abandonné de

toute sa famille. Ses tantes, qu'un âge avancé aurait dû rendre plus prodigues de consolations, et moins avares de leur vie, s'étaient prudemment retirées en Italie. La rage et l'insulte veillaient aux portes de son palais désert, et son cœur eût senti la solitude, si ses chagrins avaient eu des intervalles. Toutes les humiliations l'avaient atteint, il s'était montré supérieur à tous les outrages, toutes les tyrannies le poursuivaient. Il ne lui fut pas permis d'aller chercher quelques jours de paix à Saint-Cloud; on vit le roi de France dans une lutte scandaleuse dans les cours de son palais, on le vit aux prises avec les Parisiens ameutés qui, corps à corps, lui prodiguaient l'opprobre; on le vit renoncer, avec des yeux gonflés de larmes, à s'en aller respirer l'air de la campagne à deux lieues de Paris. S'oubliant lui-même, il n'eut qu'une véritable terreur pour un serviteur dévoué*, qu'il arracha à des furieux, du geste, de la voix, et de la prière. M. de La Fayette fut de bonne foi, ce jour-là; il ne put obtenir que le Roi fût aussi libre en apparence, qu'il savait ne l'être pas en réalité. La royauté, cette divinité tutélaire du peuple français plus singulièrement que d'aucun autre, ressemblait à une statue mutilée qu'on laisse encore debout

* Le jeune Duras, premier gentilhomme de sa chambre.

pour attester sa dégradation. Le Roi ne semblait vivre encore que pour être le point de mire des lâches insultes faites à toutes les couronnes : c'était le représentant des souverains de l'Europe avilis en son nom, et honnis dans la personne du doyen des rois de la terre *. Le droit qui donne du prix à tous les autres, cette céleste prérogative de faire grâce, lui avait même été ravie ; le choix de ses serviteurs, de ses agens, la nomination de ses ministres, ne lui appartenaient plus, par le fait. On lui contestait jusqu'au droit de faire son salut pour l'autre monde : sa conscience était violée.

Mirabeau, qui était devenu l'homme de la cour aussitôt qu'on avait voulu qu'il ne fût plus l'homme du peuple, n'avait pas eu le temps de tenir les promesses qu'il avait faites, et d'entrer dans la tâche qu'il allait accomplir. Il semblait que dans cette révolution le génie du mal veillât toujours dans toute la plénitude de sa puissance, et que le succès des réparations et l'esprit du bien eussent devant eux une barrière de fer élevée de la terre au ciel !

Mirabeau (quoi qu'on en dise) était mort empoisonné. Il est certain que des excès auxquels il se livra, peu de jours avant sa maladie, lui don-

* On ne contestera pas à la France d'être la plus ancienne monarchie chrétienne.

nèrent un caractère plus dangereux; mais il était depuis long-temps familiarisé avec de tels excès : il en vivait. Sa constitution athlétique y eût encore résisté long-temps, si l'on n'avait pas cherché des moyens plus efficaces pour s'en défaire. Il fut ouvert, et l'on ne trouva aucune trace de poison, objecte-t-on. On dirait que tous en laissent. Je maintiens qu'il mourut empoisonné. Moins de deux jours après celui où il annonça à la tribune qu'il allait combattre les factieux et les démasquer, il se sentit atteint d'*une langueur* qu'il dit à une femme de ma connaissance *ne pouvoir définir*. J'ai d'ailleurs d'autres raisons; je les tais, parce que je ne fais point un libelle, et qu'il vaut mieux ne pas dire trop, quand on ne peut pas dire assez. Le Roi fit demander plusieurs fois de ses nouvelles; et je trouvai, moi-même, à sa porte un homme fort avancé dans la confiance de la Reine. La cour ne prit pas la peine de cacher la douleur que lui causait sa mort. Avec ce grand coupable, que moins d'un an allait absoudre, tomba la dernière espérance d'un monarque que tout conspirait à livrer à la plus effrayante des destinées. Mirabeau mourut avec la résignation et la fermeté du juste; taxé de manquer de courage, il en eût un simple, noble, et sans faste à ses dernières heures. On lui fit les plus magnifiques obsèques : le meilleur citoyen, après avoir le

mieux mérité de son pays, le plus homme de bien d'un vaste empire, n'aurait pu descendre au tombeau, honoré de plus éclatans regrets, entouré de plus de témoignages publics de la reconnaissance et de l'estime de ses concitoyens attendris.

En voyant cette pompe funèbre, je me disais que nul homme ne pouvait contribuer, par les seuls actes de sa puissance, à se faire estimer pendant sa vie et après sa mort; qu'il n'avait pas plus tenu à ce colosse de talent et d'immoralité de se faire rendre de tels honneurs, dans l'insensibilité du cercueil, qu'il n'avait été libre à lui de ne pas languir dans le donjon de Vincennes, et de ne pas errer long-temps en Europe, sans éclat et même sans considération : de même qu'après l'exhumation de son cadavre, après la dispersion de ses cendres, tout le monde aura pensé, comme moi, qu'une nation en délire ne peut pas davantage conférer de véritables honneurs, qu'elle ne peut infliger des châtimens d'opinion, et que les affections de la multitude sont dépeintes également dans le mot de Mirabeau lui-même, comme dans celui de Cromwell. Le premier s'était écrié qu'il n'y avait « pas loin » du Capitole à la roche Tarpéienne. » L'autre avait dit à son gendre Ireton : « Imbécille! tu » prends les applaudissemens de cette canaille

» pour quelque chose; ils nous applaudiraient
» bien davantage, si l'on allait nous pendre. »

Grande et immortelle leçon donnée par les *deux* plus grands factieux des temps modernes !!! leçon perdue !!!

ADDITION DE L'ÉDITEUR, AU CHAPITRE XXIV.

Ce que nous nous proposons d'ajouter aux réflexions du comte de Tilly, sur Mirabeau excède tellement l'étendue d'une note, et nous paraît néanmoins si important, que nous n'hésitons pas d'en former une addition au chapitre que l'auteur vient de terminer en ramenant le lecteur sur l'homme qui exerça la plus grande influence sur notre première assemblée nationale.

On a tant parlé de Mirabeau, on a tant disserté et divagué sur cet homme vraiment célèbre, sur sa participation à la révolution, sur ses engagemens secrets, soit avec le duc d'Orléans, soit avec la cour, qu'il devient aujourd'hui indispensable de préciser les faits, et de produire les pièces, car dès que le temps de l'histoire est venu, elle rejette les conjectures, les incertitudes et les vains commentaires.

Nous rapporterons d'abord la lettre prophétique de Mirabeau à M. Levrault *, de Strasbourg, écrite dix mois avant les premières journées de la révolution : elle est peu connue, bien qu'excessivement remarquable.

Lettre de Mirabeau l'aîné, à M. Levrault, à Strasbourg.

Paris le 16 août 1788.

« J'ai reçu hier seulement, et par conséquent » bien tard, votre lettre du 8 août. La note in- » cluse, quoique un peu longue, me donne une » idée nette de la chose, et je la regarde comme » très-faisable, bien entendu pourtant, qu'ac- » tuellement que le grand pas de convocation » est franchi, on subordonnera probablement les » demandes particulières au mode d'élection. » C'est même sous ce rapport qu'il me faudra » particulièrement des instructions. Il sera bon » de rendre plausible, si telle est la vérité, que » l'arrangement proposé comporte une représen- » tation plus équitable que tout autre mode d'é-

* François-Xavier Levrault, né en 1763, d'abord secrétaire de l'intendance d'Alsace, ensuite avocat-général du magistrat de Strasbourg, mort dans cette ville en 1821, conseiller de préfecture. Il y avait établi avec son frère une imprimerie-librairie qui existe encore.

» lection, dès que je saurai quelque chose de po-
» sitif sur ce qu'on se propose à ce dernier égard.

» Il n'est plus possible de douter que les États-Généraux auront lieu : qui paierait le 1er mai 1789, je vous le demande? Il est arrivé au gouvernement, ce que je lui ai tant prédit : si vous ne les voulez pas à pied, ils viendront à cheval; en essayant de les reculer, ils en ont hâté l'époque, jusqu'à la précipitation, et certes, on s'en apercevra. Que feront-ils? certainement beaucoup de sottises; mais qu'importe? les nations ont, comme les enfans, leurs tranchées, leurs maux de dents, leurs rugissemens; elles se forment de même.

» Les premiers États-Généraux seront tumultuaires, ils iront trop loin peut-être, les seconds assureront leur marche; les troisièmes acheveront la constitution. Ne nous défendons point du besoin d'en créer une tout entière; que tout soit juste aujourd'hui, tout sera légal demain. Surtout gardons nous de l'érudition, dédaignons ce qui s'est fait, cherchons ce qu'il faut faire, et n'entreprenons pas trop. Consentement à l'impôt et aux emprunts, liberté civile, assemblées périodiques : voilà les trois points capitaux qui doivent reposer sur une déclaration précise des droits nationaux; le reste viendra assez.

» Quand à mes vues particulières, je vous le » dirai nettement à vous, mais à vous seul : guerre » aux privilégiés et aux priviléges. Voilà ma » devise. Les priviléges sont utiles contre les rois ; » mais ils sont détestables contre les nations, et » jamais la nôtre n'aura d'esprit public, tant » qu'elle n'en sera pas délivrée. Voilà pourquoi » nous devons rester, et pourquoi je serai per- » sonnellement moi très-monarchique. Eh! de » bonne foi! que serait une république com- » posée de toutes les aristocraties, qui nous ron- » gent? le foyer de la plus active tyrannnie.

» Vous l'apprendrez assez par la guerre intes- » tine qui dévorera les Etats-Généraux, surtout si » le gouvernement s'obstine à ne pas les vouloir » nombreux. Huit cents personnes (et au-dessous » de ce nombre, il n'y a point de représentation » décente de la nation française) se mènent plus » aisément que trois cents; cinq ou six per- » sonnes détermineront toujours le troupeau, » quelque gros qu'il soit. S'il est petit, des rixes » particulières auront plus d'influence; si nom- » breux, ce sera le talent; et sans corrompre » (ceux que l'on peut corrompre ne valent jamais » d'être corrompus), le gouvernement peut et » doit s'assurer ces cinq ou six hommes.

» C'est une vue très-profonde et très-saine, » que la différence caractéristique de la révolution

» qui se prépare, et de celles qui l'ont précédée. Je
» suis à cet égard entièrement de votre opinion,
» et le développement de cette vérité, sera l'objet
» du discours préliminaire, que je prépare pour
» la traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, de
» Mme Macaulay. On y verra que ce serait reculer
» barbarement notre âge, que de recourir à des
» révolutions violentes; que l'instruction, grâces
» à l'imprimerie, suffit pour opérer toutes celles
» que se doit l'espèce humaine, et que de cette
» manière seule, les nations ne perdront rien
» de leurs acquisitions. Votre lettre est très-sage
» et même bien forte sous ce point de vue; elle
» prouve que vous méditez beaucoup; or, je ne
» connais qu'un point de distance véritable entre
» les hommes; l'aptitude à la méditation. Rien de
» grand ne se fait que par cette aptitude. »

Dix mois après, s'ouvrit le grand drame de la révolution, par un prologue plein d'orages, et qui allait décider du destin de la France. Ce fut alors que la voix puissante de Mirabeau fit reculer les baïonnettes devant les représentans de la nation. Dès ce moment, il devint l'objet de l'effroi des uns, et de l'espérance des autres. Que disaient hautement ses ennemis? « Mirabeau est
» l'âme d'un parti : il a mis sa redoutable élo-

» quence aux gages d'un prince ambitieux. De » riches domaines, des pensions, des trésors, » alimentent ses plaisirs, entretiennent son zèle, » et soudoient son patriotisme. » Les plus zélés partisans de Mirabeau n'osaient démentir ces graves imputations. Et pourtant quelles étaient alors les ressources de Mirabeau! de quoi vivait-il? Il avouait lui-même dans ce moment si solennel, à l'ami dont les généreux sentimens lui étaient le mieux connus, à M. le comte de La Marck*, *qu'il n'avait pas de quoi payer son laquais!* « Mirabeau, lui dit le comte, ne vous » adressez jamais qu'à moi, car dans la conduite » d'un homme tel que vous, tout doit porter un » grand caractère d'indépendance. » Dans un court espace de temps, Mirabeau dut jusqu'à sept cents louis à la généreuse sollicitude du comte de La Marck.

La confiance que lui montra Mirabeau, en lui faisant l'aveu de sa détresse, le rapprocha davantage de cet homme extraordinaire, que de grands désordres avaient presque perdu dans l'opinion publique, mais qui se réhabilitait, en quelque sorte, aux yeux de ses contemporains, par l'éclat de son génie puissant.

* Aujourd'hui le prince Auguste d'Aremberg, l'un des chefs de l'illustre famille d'Aremberg, dont un des membres, élevé à la pairie, vient d'obtenir des lettres de grande naturalisation.

Le spectacle d'un homme aux prises avec les regrets de sa vie passée, les besoins de sa situation présente, en proie aux intérêts qui faisaient palpiter son cœur, et aspirant à dominer l'avenir de tout l'empire d'une volonté forte et d'une intelligence imposante, frappa et toucha son noble ami.

Alors commencèrent, entre le comte de La Marck et Mirabeau, les plus graves entretiens sur l'état politique de la France. Le gouvernail était, selon Mirabeau, remis à des mains trop faibles pour le diriger au milieu des éclats de la tempête. « Ces » gens-là se perdent, disait-il; jamais ils ne résis» teront à l'assemblée.

» — Fort bien! vous criez à l'incendie, après » avoir attisé le feu! Pourquoi donc vous ranger » du côté de l'Opposition?

» — C'est leur faute; il me faut une force, » et je la prends où elle est. »

Mirabeau sentait la sienne, et se croyait seul en état de sauver la France, sans se dissimuler néanmoins tout ce qu'une malheureuse célébrité de sa vie antérieure pouvait opposer d'obstacle à l'élévation qu'il ambitionnait, et sans laquelle toute direction puissante devenait impossible. C'est alors qu'il déplorait avec amertume ses longs égaremens, et qu'avec un accent profond où perçaient les regrets d'un grand citoyen, plutôt que

les vues d'un factieux, il s'écriait en présence du comte de La Marck: *Ah! que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à l'État!*

Loin qu'il ait jamais pris la moindre part aux événemens des premiers jours d'octobre 1789, il passa les deux journées du 5 et du 6 presque tout entières avec le comte de La Marck. En lui parlant de ces épouvantables scènes, il était pâle d'horreur. Quand la cour quitta Versailles, « Le » Roi est mort, dit-il, s'il reste à Paris; on battra » son cadavre »; et comme le comte de La Marck reculait glacé d'effroi devant la sinistre énergie d'une expression semblable, « Oui, reprit-il plu- » sieurs fois, on battra leurs cadavres; ils l'au- » ront voulu! »

Que faut-il faire? lui dit-on. Mirabeau rédigea un Mémoire; il fut porté tout entier à MONSIEUR, frère de Louis XVI, qui le lut d'un bout à l'autre avec la plus sérieuse attention. Le prince l'approuva dans plusieurs parties, le combattit sur d'autres, mais se refusa de le communiquer lui-même au Roi.

Cependant les périls augmentaient, et il fallait pour les conjurer des résolutions plus fortes. On crut enfin Mirabeau seul en état de faire tête à l'orage. Dans les grandes discussions sur les pouvoirs de la couronne ne s'était-il pas toujours refusé à ce qu'on la dépouillât des seuls attributs

qui pouvaient un jour servir à reconstruire sa force? Ce fut le *comité autrichien* qui donna le conseil de s'appuyer sur la popularité et les talens de Mirabeau. Ce fameux comité dont on a tant parlé ne fut jamais composé que de deux personnes, le comte de Mercy-d'Argenteau, ambassadeur de la cour de Vienne, à Paris, et M. le comte de La Marck. Ses avis semblèrent fixer un moment les volontés les plus incertaines, et on eut enfin recours au seul homme qui pût relever la monarchie en donnant de larges bases aux libertés publiques. Cédant au désir de s'immortaliser par un grand service rendu à l'Etat, Mirabeau prit l'engagement formel de servir Louis XVI. Des relations par écrit s'établirent entre ce prince et Mirabeau; et voici la première lettre de cette haute correspondance, telle qu'elle a été vue, de l'écriture de Mirabeau, dans les mains du comte de La Marck.

Lettre secrète de Mirabeau au Roi *.

« Profondément touché des angoisses du Roi, » qui a le moins mérité ses malheurs personnels;

* Cette *Lettre au Roi* et le morceau qui l'accompagne ont été tirés en grande partie de l'ouvrage intitulé *Tableau de genre et d'histoire*, recueillis et publiés par F. Barrière. Paris, 1826. Un vol. in-8°. Chez les mêmes éditeurs.

» persuadé que s'il est dans sa situation un » prince à la parole de qui l'on puisse se fier, ce » prince est Louis XVI; je suis cependant tellement armé par les hommes et par les événemens contre l'attendrissement qui naît du » spectacle des vicissitudes humaines, que je répugnerais invinciblement à jouer un rôle dans » ce moment de partialités et de confusion, si je » n'étais convaincu que le rétablissement de l'autorité légitime du Roi est le premier besoin de » la France et l'unique moyen de la sauver.

» Mais je vois si clairement que nous sommes » dans l'anarchie, et que nous nous y enfonçons » tous les jours davantage; je suis si indigné de » l'idée que je n'aurais contribué qu'à une vaste » démolition, et la crainte de voir un autre chef » à l'Etat que le Roi m'est si insupportable, que » je me sens impérieusement rappelé aux affaires » dans un moment où, voué en quelque sorte au » silence du mépris, je croyais n'aspirer qu'à la » retraite.

» Dans cette occurrence, il est aisé de croire » que les dispositions actuelles d'un Roi bon et » malheureux, à qui ses conseillers et jusqu'à ses » infortunes ne cessent de rappeler qu'il a à se » plaindre de moi, et qui cependant a la courageuse et noble idée de s'y confier, sont un attrait auquel je n'essaierai pas de résister. Voici

» donc la profession de foi que le Roi a dé-
» sirée; il daignera lui-même en désigner le dé-
» positaire (car les règles de la prudence lui
» interdisent de la garder), et cet écrit restera à
» jamais mon arrêt ou mon témoin.

» Je m'engage à servir de toute mon influence
» les véritables intérêts du Roi, et, pour que
» cette assertion ne paraisse pas trop vague, je
» déclare que je crois une contre-révolution aussi
» dangereuse et *criminelle*, que je trouve chimé-
» rique, en France, l'espoir ou le projet d'un
» gouvernement quelconque sans un chef revêtu
» du pouvoir nécessaire pour appliquer toute
» la force publique à l'exécution de la loi.

» Dans ces principes, je donnerai mon opinion
» écrite sur les événemens, sur les moyens de les
» diriger, de les prévenir s'ils sont à craindre,
» d'y remédier s'ils sont arrivés; je ferai mon
» affaire capitale de mettre à sa place dans la
» constitution le pouvoir exécutif, dont la pléni-
» tude doit être sans restriction, et sans partage
» dans la main du Roi.

» Il me faut deux mois pour rassembler, ou
» même, si je puis parler ainsi, pour me faire
» mes moyens, préparer les esprits et conqué-
» rir à la raison les citoyens sages nécesaires au
» service du Roi. J'aurai dans chaque départe-
» ment une correspondance influente, et j'en

» donnerai les résultats. Ma marche sera insen» sible, mais chaque jour je ferai un pas. Un » empirique promet une guérison soudaine, et » tue; un vrai médecin observe, agit surtout par » le régime, dose, mesure, et guérit quelquefois.

» Je suis aussi profondément éloigné d'une » contre-révolution que des excès auxquels la » révolution, remise aux mains de gens mal-ha» biles et pervers, a conduit les peuples. Il ne » faudra jamais juger ma conduite partiellement » ni sur un fait ni sur un discours. Ce n'est pas » que je refuse d'en expliquer aucun; mais on » ne peut juger que sur l'ensemble, et influer » que par l'ensemble. Il est impossible de sauver » l'Etat jour à jour.

» Je promets au Roi loyauté, zèle, activité, » énergie, et un courage dont peut-être on est » loin d'avoir une idée; je lui promets tout enfin, » hors le succès, qui ne dépend jamais d'un » seul, et qu'une présomption très-téméraire et » très-coupable pourrait garantir dans la terrible » maladie qui mine l'Etat et menace son chef. » Ce serait un homme bien étrange que celui » qui serait indifférent ou infidèle à la gloire de » sauver l'un et l'autre, et je ne suis pas cet » homme-là.

LE COMTE DE MIRABEAU.

Ce 10 mai 1790.

On avait promis à Mirabeau une pension de 3000 francs par mois, et il s'était montré comblé de reconnaissance. On fit entendre au Roi qu'il convenait peut-être d'acquitter encore ses dettes. Louis XVI y consentit. On les croyait énormes, et sa première exclamation de surprise et de joie, lorsqu'on lui en parla, pouvait accréditer cette idée. Ce fut à grand'peine qu'il en rassembla l'état : elles ne s'élevaient pas à plus de 200,000 francs; mais tel était son désordre, qu'il devait encore jusqu'à son premier habit de noces.

On voulait solder directement ses créanciers : il se fâcha, dit qu'il n'était plus un enfant, reçut les fonds, prit un équipage, acheta des livres, eut une maison de campagne, et ne paya qu'une très-faible partie de ses dettes. Son luxe révèla bientôt le secret du traité qui l'unissait à la cour. Recevait-il 3000 francs par mois, il en dépensait six. Et quand cette pension s'accrut encore, ses prodigalités s'augmentèrent dans les mêmes proportions.

Pour mieux encourager son zèle et pour l'attacher à l'appât d'une magnifique récompense, Louis XVI écrivit et signa de sa main quatre bons de 250,000 fr., chacun. Le comte de La Marck les fit voir à Mirabeau. « Le Roi, lui dit-il, » m'autorise à vous les remettre, dès que je ju-

» gerai, moi, qu'ils vous seront acquis par vos » services.

» — Dites au Roi, reprit Mirabeau, qu'avant » trois mois j'aurai mérité le million! »

Six semaines après il n'était plus.

Quelques temps avant cette fin prématurée, dont les causes furent beaucoup plus simples et plus naturelles qu'on ne le crut généralement, Mirabeau et le comte de La Marck causaient ensemble sur les morts célèbres dont l'antiquité nous a transmis le récit. Mirabeau disserta long-temps avec beaucoup d'éloquence sur le poignard de Lucrèce, sur la ciguë de Socrate et l'épée de Caton. « Vous avez admirablement parlé, lui dit le comte » de La Marck; mais ces grands personnages » étaient soutenus par de grandes passions. Ils at» tachaient sur eux les regards de tout un peuple, » et pouvaient entendre d'avance les éloges de la » postérité. Je connais une mort dans laquelle il » entre peut-être encore plus de simplicité, de » force d'âme et de véritable grandeur.

» — Laquelle donc? reprit Mirabeau.

» — C'est la mort d'un pauvre soldat que la » mitraille vient de mutiler sur un champ de ba» taille, qu'on jette sur une charrette dont chacun » des cahots lui cause d'horribles souffrances; » qu'on abandonne dans un hôpital, où l'on ne » saurait trouver un chirurgien pour le panser,

» un lambeau de linge pour arrêter son sang, un » verre d'eau pour étancher sa soif; qui a vécu » *obscur*, qui meurt de même, loin de ses parens, » sans amis, sans consolations, sans secours...... » et qui meurt sans se plaindre!

» — Ah! s'écria Mirabeau, vous pourriez bien » avoir raison. »

Il avait exigé, comme on l'a vu dans sa lettre, que toutes celles dont se composait sa correspondance lui fussent exactement remises. La cour avait rempli scrupuleusement cette condition du traité. Toutes ses lettres existaient dans son portefeuille.

Quand les progrès du mal dont il mourut ne laissèrent plus aucun espoir, on trembla des suites que pourrait avoir la révélation d'un pareil mystère. Le comte de La Marck en lui parlant de ses papiers osa lui en proposer le sacrifice.

« Que me demandez-vous! s'écria Mirabeau. » Vous voulez donc que je meure tout entier! » Quelques succès de tribune ont à peine effacé » le souvenir de mes désordres; mais c'est-là, » dans ce portefeuille qu'est ma justification; là » qu'est ma gloire; là qu'on aurait appris à con» naître mes vues, mes plans, mon âme, mon » génie, tout ce qui m'aurait montré comme je » suis aux yeux de mes concitoyens; tout ce qui

» m'aurait grandi devant l'avenir : et vous en » exigez le sacrifice !... »

Le comte de La Marck qui savait à quel point son cœur était accessible aux sentimens généreux, lui représenta que, plus un pareil acte lui semblait pénible, plus il était digne de lui. « Voulez- » vous, lui dit-il, tromper la confiance du Roi, » qui n'avait mis qu'en vous l'espoir de son salut ? » Ne serez-vous pas touché du sort de la Reine, » de cette princesse dont vous honorez le carac- » tère, et dont une imprudence pourrait si cruel- » lement aggraver les malheurs ?

» — Vous le voulez? dit Mirabeau, soyez satis- » fait. J'y consens : emportez, détruisez ces pa- » piers. »

Et comme le comte de La Marck quittait la chambre, Mirabeau le rappela un moment et lui dit : « *monsieur le connaisseur en belles morts,* » *êtes-vous content ?* »

Ces papiers ne furent pas détruits : ils renfermaient des conseils dont la sagesse importait trop au raffermissement, éloigné ou prochain de l'autorité monarchique. Par l'ordre exprès du Roi, le comte de La Marck les conserva avec soin. Louis XVI savait à quel ami respectueux et fidèle il remettait ce précieux dépôt.

Pendant son séjour en Hollande, Mirabeau s'était attaché à une dame hollandaise, fille natu-

relle d'un membre de la famille noble de Hollande, Van Haren, connue avantageusement dans la *diplomatie* et dans les lettres. Il paraît que cette dame, douée d'une grande activité d'esprit, avait rendu des services essentiels à Mirabeau qu'elle suivit à Paris, où elle ne se fit connaître que sous le nom de Mme Nérah qui était l'anagrame du nom de son père. Ce fut la dernière liaison de Mirabeau, qui la regardait encore plus comme son amie, que comme sa maîtresse.

Il lui légua, à sa mort, vingt mille francs, legs que le comte de La Marck, son exécuteur testamentaire, acquitta religieusement. Elle forma depuis, avec M. le comte de S**, qui a marqué dans la diplomatie et dans les lettres, une liaison qui fut moins durable : elle est morte à Amsterdam, dans une retraite absolue.

CHAPITRE XXV.

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem :
Non avium, Citharæque cantus
Somnum reducent.
HORAT, *Od.* III, I, 17.

Tableau de Paris en 1791. — Départ du Roi. — Les hommes de la révolution. — Nouveaux soupçons contre Mme de V*** — Nous décidons de nous séparer. — Je l'accompagne à Calais. — Nous nous séparons. — Elle épouse dans la suite le prince de S..m. — Je suis heureux au jeu. — Progrès de la révolution. — Mes ennemis me poursuivent. — Fabre d'Eglantine et Condorcet. — Mon dernier amour en France. — Pressentimens de mon exil. — Mlle de Saint-Amaranthe. — Sa mère. Histoire de cette dernière et de son mari. — Elle est à la tête d'une maison de jeu. — Mon intrigue avec la fille et la mère, mais avec la dernière en apparence. — Mlle de Saint-Amaranthe me favorise. — Nous sommes trahis. — Nous résistons au courroux de la mère. — Elle cède. — Des épouseurs se présentent. — Je me retire. — Sartine devient l'époux malheureux de la malheureuse Amélie. — Je quitte la mère et la fille. — Je reparais à la cour. — Les dernières paroles que la Reine m'adresse. — Mon dernier jugement sur cette infortunée souveraine. — Le 21 juin. — Courage de la Reine. — Courage et générosité de la princesse Elisabeth. — Le mois

d'août 1792. — Vergniaud me donne le conseil de quitter Paris. — Je m'empresse d'aller chez M[lle] de Saint-Amaranthe pour la presser de fuir. Elle s'y refuse. — Mes adieux à ces deux victimes. — Je n'ai aimé personne au monde autant qu'Amélie.

N'avez-vous point vu un enfant qui joue sur le bord d'un abîme? il cueille l'humble fleur cachée sous l'herbe, et court, en folâtrant sur la rive qui s'écroulera sous ses pas. Il sait confusément qu'il y a du danger, loin de l'œil de sa mère dont la tendre voix le rappelle si souvent : il s'obstine à se jouer sur les bords du précipice, et goûte les derniers plaisirs d'un âge qui n'a rien prévu. Il y tombera;.... son instinct seul n'a pu l'en défendre, il a disparu sans retour.

C'était ainsi qu'on vivait à la journée, à l'heure, dans ce Paris où tant de gens devaient trouver une mort affreuse; où le sybarisme, le libertinage, et toutes les ivresses étourdissaient sur un avenir dont la perspective néanmoins épouvantait ceux qui n'étaient pas des enfans, ou ceux même à qui leur seul instinct conseillait de fuir une terre volcanique qui ne recélait plus que des éruptions, et la lave de la mort. Mais cette foule apathique persistait à vivre sur le volcan, et cueillait les fleurs pâlies qui croissaient encore à son sommet.

J'étais, comme tant d'autres, dans le cortége

de cette sombre folie. Amoureux, jaloux, livré au gros jeu, j'étais devenu, pour que la liste de mes bonnes qualités fût complète, un ardent sectateur de Bacchus; et je trouvais que ce qu'il y avait de mieux dans la vie était de l'oublier, puisque toutes les inquiétudes s'asseyaient avec nous à son banquet.

Vois-tu ce malheureux qu'un tyran de Sicile
Appelle à son festin; pâle et tout effrayé,
De cette menaçante et sinistre amitié
Il goûte avec effroi les délices perfides,
Porte en tremblant la coupe à ses lèvres livides,
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et croit voir sur son front le glaive suspendu?

Ces beaux vers de l'abbé Delille, l'image de toutes les jouissances des hommes, de leurs inquiétudes, de leur crainte, et même de leurs espérances, avaient encore une application plus sensible. Pour que tout fût en harmonie avec une existence si paisible, je retrouvais dans mon intérieur toutes les sollicitudes d'une violente passion, et toutes les angoisses de la jalousie. Je me créais chaque jour de nouveaux fantômes que Mme de V** ne faisait rien, j'en suis sûr à présent, pour réaliser : le temps s'écoulait en querelles qu'il était très-aisé de commencer avec elle, et de terminer par un raccommodement. L'in-

constance de son caractère rendait les unes aussi faciles que l'autre. Aussi long-temps que l'amour et le sentiment présidèrent à cette orageuse alternative, cela fut horrible et charmant; mais quand à force de tracasseries réciproques nous nous sentîmes, au moins, fatigués, notre avenir se composa d'un seul espoir : la liberté.

Des événemens d'un autre genre me rendirent insensible à mes chagrins personnels : je les oubliai. Le Roi prit le parti de quitter sa capitale à l'instant où l'on y pensait le moins, quoiqu'on eût dû chaque jour s'y attendre. Ce malheureux prince chercha la dernière chance de salut dans une mesure qui se présentait naturellement à un monarque captif, et dépouillé de tous les attributs de la puissance qui consiste essentiellement à encourager les bons qu'elle récompense, et à réprimer les méchans qu'elle effraie.

Tombée sous leurs coups depuis long-temps, la victime sentit qu'elle allait être immolée, et voulut détourner l'heure du sacrifice. Louis XVI laissa à l'Assemblée un compte rendu, qu'on trouva partial et exagéré dans ce temps; comme si on eût pu lui reprocher dans cette déclaration que l'avenir trouvera modérée, un autre grief que de s'être réduit à la nécessité de l'écrire! L'univers sait quelle fut l'issue de cette tentative qui riva ses fers. On sait que fidèle à *ce principe*

homicide, qui a fait couler des torrens de sang en Europe, il ne voulut pas qu'il y en eût une goutte versée pour sa querelle; qu'il préféra d'être ramené dans sa capitale* victime attelée au char des triomphateurs populaires, et dégradé pour jamais aux yeux d'un peuple qui ne respecte plus ce qu'on lui a fait une fois avilir.

Cet événement, et les suites qu'il devait avoir, m'avaient pénétré d'horreur, et d'une insurmontable tristesse : je n'attachais plus d'intérêt à ce qui me concernait moi-même. Décidé à m'affranchir de la situation qui me gênait, sans que je voulusse goûter les douceurs qu'elle aurait pu m'offrir encore, il se fit une révolution *dans mon ménage*, comme il s'en opérait une nouvelle à chaque instant dans tout ce qui m'environnait.

* Le jour du départ du Roi, je rencontrai aux Tuileries un député assez marquant dans son parti, et qui depuis a occupé d'assez grandes places qu'il a fort bien remplies. « Eh bien! Monsieur, » s'écria-t-il, vous triomphez, *mais attendons deux jours*. Au » reste, si vous avez les as jusqu'au bout, *et que nous ne soyons* » *pas tous pendus*, je m'en vais achever de vivre à la Nouvelle- » Angleterre. — Ne craignez rien, lui dis-je en riant, je veil- » lerai sur vous : nous autres, aristocrates, avons un fonds de gé- » nérosité inépuisable. » La fatale nouvelle de l'arrestation du Monarque étant arrivée, je le revis. Quelle différence dans ses traits et dans tout son maintien! « Allons, me dit-il, ne vous » laissez point abattre, je vous promets la vie. » Il riait, je n'en avais aucune envie. Nous ne nous sommes jamais revus. (*Note de l'Auteur*.)

J'avais un valet de chambre qui avait toute ma confiance. Je le surpris rendant un papier à Mme de V**, qu'elle serra avec embarras et précipitation. Quelqu'un entrant à l'instant même, elle eut le temps de le cacher, ou de le détruire. Elle eut le front de me soutenir ensuite qu'elle n'en avait point reçu : c'était vouloir me forcer de convenir que j'étais aveugle. Mon confident eut l'impertinence d'appuyer ce mensonge de son témoignage. Je le chassai, et c'était assez simple. Quant à Mme de V**, je l'assurai que j'oublierais la vérité, que je dédaignais même de l'approfondir, si elle voulait en convenir, mais qu'il faudrait nous séparer dans le jour même, si elle persistait dans une imposture qui l'avilissait en m'humiliant. « J'y consens, » fut sa réponse, qui me surprit plus qu'elle ne m'affligea.

« — Où voulez-vous aller?

» — En Angleterre, retrouver M. B...n.

» — Êtes-vous sûre qu'il soit là, à point nom- » mé, pour se charger de vous?

» — Se charger de moi!.... Ce sont mes af- » faires.

» — A la bonne heure; je vous conduirai jus- » qu'à Calais, je ne vous quitterai qu'après vous » avoir vue monter sur le vaisseau. »

Elle va rejoindre M. B...n! pensais-je; il l'aime toujours; et moi! si j'allais m'apercevoir trop tard

que je l'aime encore, qu'elle est nécessaire.... Soyons homme, et voyons si elle reviendra. Pendant deux jours qu'elle mit à se préparer à son départ, je remarquai qu'elle était en proie aux mêmes irrésolutions que moi : alternativement un air *dégagé*, ou plus que mélancolique. Nous quittâmes Paris; le trajet se fit avec un échange d'égards et de politesse tendre. Parvenus au terme du voyage, une heure avant le dernier adieu, « Voilà, me dit-elle, cette terrible lettre; » elle est de M. B...n : lisez-la, il ne m'y parle que » de ma famille, et m'en donne des nouvelles. » Voyez s'il y avait lieu à l'éclat scandaleux que » vous avez fait. Au moins, ne veux-je pas vous » quitter sans emporter votre estime.

» — Je ne veux pas la lire; tout ce qu'elle peut » contenir n'effacerait pas le tort de me l'avoir » soustraite si long-temps, celui de l'avoir reçue » avec mystère, d'avoir séduit un de mes gens » qui m'avait toujours fidèlement servi, et sur- » tout de vous être associée à lui par la bassesse » d'un mensonge. Cette tardive confession n'ag- » grave point cette faute, mais ne peut la ré- » parer. »

Ses yeux se remplirent de larmes, je me trouvais tout aussi faible. « Que deviendra ceci? lui » dis-je; nous aimons-nous encore?

» — Je le crains, répliqua-t-elle : quoi qu'il en

» soit, si vous m'en croyez, nous persisterons; » après ce qui s'est passé, nous n'avons plus de » bonheur à espérer ensemble.... Si cependant » vous le désirez, je retourne.

» — Adieu, repris-je avec effort, vous avez » mille fois raison : ayons la fermeté de nous » affliger pour quelque temps, afin de ne pas » nous affliger sans cesse : ce raccommodement » ne serait pas de ceux que de nouvelles douceurs » et des plaisirs plus vifs accompagnent. Il est » une borne que l'amour ne doit pas toucher » dans ses querelles : il en revient métamorphosé » dans un sentiment qui a tous les inconvéniens » de la haine.

» — Adieu donc.

» — Adieu; restons du moins de vrais amis.

» — Pour toujours.

» — Pour la vie. »

Nous fîmes sagement, nous en sommes convenus en nous retrouvant. Depuis bien des années je ne l'ai pas vue, et je le regrette. Les folies mutuelles que nous avons commises, sa beauté surprenante, son caractère aimable et si singulier, tout me retrace puissamment ces journées d'orage qui n'eurent pas un intervalle de calme parfait. J'ai su avec une sensible satisfaction ce qui lui était arrivé d'heureux : j'ignore si je dois donner ce nom à son mariage avec le prince de Salm.

Je regagnai Paris, allégé d'un fardeau, accablé sous un chagrin que je ne définissais pas : j'étais veuf d'une habitude. Un de mes amis me remit la tête, sans de grands efforts d'éloquence. Il m'accorda qu'elle était charmante, mais qu'avec son caractère et le mien il aurait toujours fallu finir par se séparer, et que le temps, qui n'eût fait qu'ajouter à cette nécessité, l'eût aussi rendue plus amère : car il arrive qu'après avoir vécu avec une femme par amour, et senti qu'on pouvait la quitter, on finit par n'y vivre que par habitude, qui rend impossible de s'en séparer. J'en étais sûr, mais c'était une consolation qu'un autre s'en fût assuré aussi.

Il est des momens et des époques où la moindre idée est une lumière, où le plus simple conseil rassérène, où la réflexion la plus naturelle d'un autre est un bienfait, à peu près comme le plus léger appui suffit pour préserver d'une chute. On a besoin de s'entendre répéter ce qui n'apprend rien, ce qu'on sait déjà si bien soi-même : cela ressemble beaucoup à ces mots qui ne signifient rien, et dont la conversation particulière ne peut pas se passer.

La fortune en me prodiguant des faveurs passagères fit naître mes regrets : je gagnai beaucoup au *trente-un*. Je sentis qu'avec cet argent-là, j'aurais pu rendre Mme de V** très-heureuse, et

qu'elle m'en aurait aimé davantage. La femme qui s'amuse est plus disposée à *s'attacher*, que l'esclave qui s'ennuie. Mais voilà que de nouvelles scènes de cet interminable drame passent sous nos yeux effrayés. La déchéance du Roi est demandée à grands cris; le farouche Danton organise au Champ-de-Mars les rassemblemens de ces bandes qui y grondent comme la foudre, et qu'on ne pourra disperser que par d'autres foudres. Le sang qui coule est l'arrêt de mort de cet infortuné Bailly, qui n'avait point appris au ciel l'histoire des révolutions de la terre, et qui avait sans doute lu, sans le retenir, dans les livres poudreux de son cabinet, que les populaces n'ont avec leurs anciens favoris qu'une habitude et qu'un don : l'ingratitude, et puis la mort. Ce sang fécondera le germe des insurrections dévorantes qui suivront : c'est l'éclair du tonnerre du *dix août*.

On allait déclarer la guerre avec autant d'imprudence que de futilité dans ses motifs : mais importait-il à de tels hommes quelles en seraient les conséquences? Les revers des armées n'étaient-ils pas le prétexte le plus spécieux pour tuer le monarque et la royauté?

J'étais depuis long-temps signalé au ressentiment des plus furieux coryphées du parti démagogique. J'avais eu une rixe avec ce misérable

Fabre d'Églantine *; je l'avais traité avec une supériorité toute *féodale*, dont il n'avait pas appelé, mais qui dans une âme faite comme la sienne, avait jeté une haine inextinguible. Une guerre de plume avec M. de Condorcet ** multipliait les dangers qui m'attendaient. Beaucoup d'honnêtes gens s'obstinent encore à conserver de l'estime à ce dernier, que je regarde, dans la sincérité de mon

* Philippe-François-Nazaire Fabre d'Églantine, naquit à Carcassonne en 1755, et livré à une dissipation excessive, n'eut qu'une éducation négligée, et se fit comédien de province. Mais rempli de talens agréables et poète d'ailleurs il remporta le prix de l'Églantine aux jeux floraux et ajouta son nom à celui de cette fleur. Il vint à Paris cultiver les lettres et y donna son *Philinte de Molière* et un grand nombre d'autres comédies, traitées sévèrement par La Harpe; mais où ne perce pas moins un vrai talent scénique. Fabre d'Églantine, ambitieux, inquiet et né sans fortune, embrassa la révolution, se lia d'amitié avec Danton et Lacroix, et se jeta dans les intrigues. Nommé député de Paris à la Convention nationale, il se montra exagéré; mais devint suspect après le 31 mai au parti qui dominait alors la Convention. On l'accusa de concussions et de friponneries, et il fut enveloppé dans la conspiration qui conduisit Danton à l'échafaud, et que le Comité de salut public nomma *la conspiration de l'étranger*. Fabre montra peu de courage dans ses derniers momens : il périt le même jour que Danton, le 5 avril 1794. Mercier, qui était son collègue, s'exprime ainsi à son sujet dans son *Nouveau Tableau de Paris* : « Je ne sais si ses mains furent souillées de dilapidations, mais je » sais qu'il fut promoteur d'assassinats... Pauvre avant le 2 sep- » tembre 1792, il eut ensuite hôtels, voitures, gens, filles; et son » ami Lacroix lui aida à se procurer ce train. »

** Marie-Jean-Antoine-Nicolas-Caritat, marquis de Condorcet, naquit en 1743, à Ribemont, près Saint-Quentin. Son oncle qui était évêque de Lisieux prit soin de son éducation; il fit des progrès rapides dans les mathématiques, vint se fixer à Paris, et avec la

âme, comme un des écrivains les plus dangereux que la révolution ait mis en scène. J'oserai dire enfin *que j'avais écrit* (et jusqu'à la fin) avec une hardiesse qui n'a pas eu beaucoup d'imitateurs, et qui, peut-être alors, était une condition du succès aussi indispensable que le talent. Je me couchais peu, et c'est dans ce temps, surtout, que j'ai désappris à dormir. La science contraire me sem-

protection du duc de La Rochefoucauld, perça dans le monde et dans les sciences, et obtint du gouvernement des encouragemens et des pensions. Reçu d'abord à l'Académie des Sciences, et plus tard à l'Académie Française, il se livra à une grande variété de travaux. Dans le nombre de ses éloges des principaux savans et académiciens de son temps se trouve en quelque sorte l'Histoire des grandes découvertes du dix-huitième siècle. Il fournit aussi de nombreux articles à l'Encyclopédie, et fut lié avec la plupart des philosophes de son temps et des auteurs de ce grand ouvrage. Il fut alors un des plus zélés admirateurs de Voltaire. Chaud partisan de l'indépendance de l'Amérique, il défendit la liberté des nègres, développa les abus du despotisme, et sema dans tous ses ouvrages le germe de ses principes républicains. On regrette que M. de Tilly ne se soit pas expliqué sur la cause particulière de son aversion et de ses querelles avec Condorcet. Nommé député à la Convention nationale, il s'attacha aux girondins et donna un projet de constitution qui n'eut aucun succès. Proscrit après le 31 mai 1793, et forcé de se cacher, il erra quelque temps et finit par se donner la mort, le 28 mars 1794, en faisant usage du poison qu'il portait sur lui pour se dérober au supplice. Sa philosophie, dont la base était le scepticisme avait pour objet le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine, et il y rapportait tout. Le style est la partie faible de ses ouvrages. Il cachait une énergie peu commune sous un extérieur froid, ce qui fit dire à d'Alembert que *c'était un volcan couvert de neige*. Les deux volumes publiés en 1824 sous le titre de *Mémoires de Condorcet, extraits de sa correspondance et de celle de ses amis*, sont attribués à M. le comte Gaëtan de La Rochefoucauld.

blerait plus précieuse que toutes les autres, aujourd'hui, que j'aimerais tant à oublier dans un utile sommeil l'inutilité de ma vie, et les nombreuses peines dont elle est parsemée. Je jouais le jour et une partie des nuits, l'autre était employée à composer ces morceaux qui n'ont servi à rien, que les vents ont emportés, et que vraisemblablement mes seuls ennemis n'ont point oubliés.

C'est encore une arme dans leur main.

En proie à une inquiétude vague et dévorante, redoutant tout, excepté la mort, j'étais partout, dans les clubs, dans les théâtres, dans les promenades, et je n'étais nulle part. Paris n'avait jamais ressemblé autant à une ville de désordres, à un repaire, où toutes les passions sensuelles s'assouvissaient : on y vivait au sein des excès. Il semblait qu'on prévît que la durée de tant de jouissances était bornée par le tombeau, ou par le malheur d'événemens incalculables qui s'amoncelaient sur des têtes dévouées : on se précipitait sur ces voluptés d'une seconde pour les dévorer.

C'est ici la place du tableau de mes derniers amours en France, des derniers feux de ma jeunesse, en présence de ce soleil qui ne se lève plus pour moi sur cette terre privilégiée, qu'il paraît que je suis un des seuls condamnés à ne plus revoir. Marqué, par une inconcevable fatalité,

pour être exclu des mesures de clémence d'un grand homme, dont j'ai, l'un des premiers, célébré l'avènement à la puissance, quand on pouvait encore redouter qu'elle ne fût pas assez cimentée; rejeté d'une patrie dont je l'ai salué comme le rédempteur; d'une patrie, dont j'ai souvent été cité avec amertume par les étrangers, comme un enthousiaste idolâtre; il ne me reste que la résignation à opposer à la tyrannie du Destin : il a écrit sur ses feuilles d'airain, qu'après avoir erré sur des terres étrangères, touché quelquefois des rives inhospitalières, ma cendre oubliée ne dormirait pas avec celle de mes aïeux! Puissent ceux qui m'ont fermé les portes de la France (et j'ai la consolation de savoir que *ce n'est pas* le vainqueur de l'Europe), y trouver tout ce qu'ils m'ont ôté, ignorer cette fièvre ardente, cette faim de l'air natal, ce besoin qui consume, d'arroser de larmes le seuil de la patrie, et de se prosterner aux frontières devant Dieu!

Et vous, jeune et touchante beauté, qui eûtes le dernier hommage d'un cœur qui fut à vous, dans cette belle France où vous succombâtes sous la hache, dans des jours désastreux; j'essayai tout (vous le diriez, si vous parliez encore) pour vous sauver. Le récit de la tendresse qui m'anima pour vous, celui des véritables et derniers plaisirs de ma jeunesse envolée, terminera

cette liste trop longue de mes erreurs, fermera ce cercle de folies criminelles aux yeux de la morale et de la raison.... En moins d'un an, je ne serai donc plus Français!.... Je le resterai par le cœur. Voilà un caractère indélébile : on ne l'efface qu'avec la vie.

Qui n'a pas connu Mlle de Saint-Amaranthe et sa mère, deux fois fameuse par ses désordres et par sa famille *? Cette mère, fille de qualité (Mlle de Saint-Simon d'Arpajon), avait été mariée au sieur de Saint-Amaranthe, fils d'un rece-

* Jeanne-Françoise-Louise de Damier de Saint-Amaranthe, née à Saintes, habitait tour à tour Paris et Cercy, département de Seine-et-Oise quand on l'arrêta, en 1794 avec sa fille et son fils, comme complices de la *faction de l'étranger*. Un scélérat, nommé Annaud, qu'elle feignit de ne pas connaître lorqu'elle fut emprisonnée, se vengea de ce dédain en la faisant comprendre avec ses deux enfans sur la liste des prétendus complices de l'assassinat de Collot-d'Herbois, membre du Comité de salut public. Tous les détenus furent attendris des transports de ces deux enfans, lorsqu'ils apprirent qu'ils étaient portés sur la même liste de mort que leur mère. « Ah! maman, lui disaient-ils, en la pres» sant dans leurs bras, nous allons mourir avec toi! » Ils furent tous les trois condamnés à mort comme conspirateurs et complices de l'assassinat de Collot-d'Herbois; on les conduisit au supplice en chemises rouges. Fouquier-Tinville, qui les avait fait condamner, en sa qualité d'accusateur public du tribunal révolutionnaire, témoin de leur départ pour l'échafaud, fut indigné de la fermeté de la mère et de la fille. « Voyez, dit-il, comme elles » sont effrontées; il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, » pour m'assurer si elles conserveront ce caractère; dussé-je me » passer de dîner. » Soixante victimes furent immolées le même jour.

veur-général de finances. Il était de sa personne, capitaine de cavalerie, et fort riche; ce qui ne lui aurait pas suffi, peut-être, pour obtenir la main de Mlle de Saint-Simon, si elle n'avait pas fait de très-bonne heure je ne sais trop quelle fredaine, dont madame sa mère lui avait donné l'exemple dans la ville de Besançon, où elles vivaient. On voit que c'était une succession de modèles.

M. de Saint-Amaranthe était un fou, qui avait, ainsi que je l'ai dit, une fortune considérable, qui l'était trop peu pour ses goûts. Il amena sa femme à Paris, et fut ruiné en peu de temps par ses amis, qu'il ne prenait pas dans la meilleure compagnie, et par ses maîtresses, qu'il prenait à l'Opéra. Elles vinrent à bout de lui très-lestement, et l'envoyèrent mourir, *cocher de fiacre*, à Madrid, où Fénélon m'a dit l'avoir trouvé à la porte d'une église. Il le reconnut, lui donna la préférence, se laissa mener par lui (ce qui était hardi), et lui fit de plus l'aumône. Sa femme, plus jolie que belle, et plus désirable que jolie, avait eu des amans distingués, nommément feu M. le prince de Conti, qui s'était conduit fort noblement avec elle : j'en connais beaucoup d'autres qu'il serait aussi superflu que déplacé de nommer ici. Il en avait résulté qu'elle avait vécu tour à tour dans l'opulence et dans la plus étroite gêne, dans toutes les fluctuations enfin d'une vie

d'intrigues. La meilleure compagnie, et à côté de cela une société fort mêlée, avait vécu constamment chez elle. En général, je lui ai reconnu un talent plus difficile qu'on ne croit, celui de forcer l'amitié à survivre à l'amour. Je m'en suis d'autant plus étonné, qu'avec peu de solidité dans le caractère, peu d'élévation dans le cœur, elle ne semblait avoir rien de bien attachant à jeter dans un commerce moral et désintéressé. Mais pour rendre un jugement tout-à-fait correct sur ce sujet, il faudrait avoir été son amant, et je n'ai jamais eu cet honneur-là. J'avais été toujours, de loin à loin, chez elle, où m'avait mené, dès ma première jeunesse, le vicomte de Pons. Celui-ci, après avoir passé avec elle la plus grande partie de sa vie (autant que les habitudes de la cour et les devoirs du monde le lui avaient permis), trouva la mort à la même heure qu'elle, sous le glaive inventé par le docteur Guillotin, cet honnête médecin, qui, pensant que son art n'avait pas tué assez de monde, donna du laconisme à la destruction ; et attacha son nom même à la plus homicide des découvertes.

Au reste, bien des gens sont morts plus à plaindre que le vicomte de Pons. Il est assez joli de sortir de la vie, justement avec les personnes qu'on aime.

Mme de Saint-Amaranthe avait une fille citée

depuis, dans Paris, comme un ange de beauté, et qui, célèbre par ses appas, rendit sa mort fameuse par son courage, dans un temps où il était difficile de se faire remarquer : tout le monde s'étant arrangé pour mourir comme les gladiateurs à Rome, en attitude..., j'ai presque dit avec grâce. Je l'avais admirée enfant, et ne l'avais plus revue pendant quelques années. Au retour de mes derniers voyages, ces dames tenaient la maison de jeu la plus brillante et la plus fréquentée. Le plus habile cuisinier, des fonds énormes dans une banque de *trente-un*, la réunion de tout ce qu'on connaissait en hommes, à une époque, surtout, où il y avait moins de maisons d'un certain ordre, et moins de points d'appui dans un certain monde, un ton presque aussi décent que si l'on n'eût pas joué, les charmes des deux maîtresses de la maison (car la mère, éclipsée par sa fille, ne laissait pas que d'avoir encore son prix), d'autres femmes, dont je ne pourrais précisément assigner la classe et désigner les vertus, mais dont le plus grand nombre étaient jolies; tout, dis-je, concourait à faire de cette maison une galerie charmante, où l'on entrait plusieurs fois dans un jour. Pour moi, je vis Mlle de Saint-Amaranthe, et ne remarquai véritablement qu'elle. Je fus pourtant obligé de faire attention aussi à ce que me disait le vicomte

de Pons, qui, après m'avoir avoué dans l'enfance de la jeune personne, qu'elle était sa fille, me soutenait qu'elle ne l'était pas, depuis qu'elle avait dix-huit ans. J'espère pour lui que s'étant fait les illusions de la paternité, il en était venu à en reconnaître très-précisément le néant; car ses vues étaient sérieuses : il en voulait faire sa maîtresse. Je l'en plaisantai; mais, le trouvant très-sérieusement dépaternisé, je n'en parlai plus : je me contentai d'en causer très à fond avec la petite. Après lui avoir recommandé le secret, je lui dépeignis pathétiquement l'énormité d'un inceste. Je la trouvai disposée à en concevoir la plus profonde horreur, et j'obtins la promesse qu'elle allait s'appliquer tout de bon à considérer quels sentimens je méritais d'elle, pour mon zèle et pour mes avis. Le vicomte me suivait de l'œil, était très-jaune et très-défiant. Il cachait mal son humeur, dont je n'avais pas l'air de m'apercevoir; mais exerçant une influence illimitée sur l'esprit de la mère qui en avait plus que lui, il me peignait comme l'homme le plus dangereux de son salon : celle-ci aurait passé un amant à sa fille, mais n'aurait pas voulu que ce fût moi. La voilà interrogée, tourmentée, prévenue contre mes *machinations infernales* : mes affaires, et c'était naturel, en avancèrent. Autant la bile du vicomte m'aurait réjoui, autant la colère de la belle

maman m'effraya : il n'était pas encore temps d'en rire. Je parlai donc à cet ange, tout juste autant que la politesse l'exigeait; mais nous nous passions des billets : je la prévins que j'allais faire l'amour, jusqu'à un certain point, à sa maman. Cette idée la divertit immodérément. J'avais un double but, de lui montrer combien il eût été facile de réussir avec celle qui n'était si sévère que pour sa fille, et de piquer la jalousie de celle-ci, pour amener le dénouement. La femme la mieux avertie que c'est un jeu, ne voit qu'avec défiance celui qu'elle aime, à une sorte de *répétition* avec sa rivale. Effectivement, mes soins, qui réussissaient à m'effrayer, et qui valurent au vicomte de Pons le reproche d'avoir la vue courte, commencèrent par divertir Mlle de Saint-Amaranthe, et lui causèrent bientôt une humeur marquée. Tous les jours je lui remettais une lettre. Rien n'aiguise un amour contrarié comme ce petit manége. Les miennes étaient écrites avec du sang, résultat d'une légère piqûre : elle y répondit avec du rouge délayé dans de l'eau. Je m'aperçus de la tricherie, et boudai : on ne m'écrivit plus qu'avec de l'encre, et je repris toute ma bonne humeur. N'habituons que le moins possible un sexe artificieux et malin à se moquer de nous, dans les bagatelles : l'objet d'une mauvaise plaisanterie l'est bientôt d'un mépris raisonné.

Elle m'enjoignit à son tour, très-décidément, de laisser en repos le cœur de madame sa mère, et me déclara que cette petite guerre et ses simulacres l'ennuyaient. Je dis alors à celle-ci que j'avais mal à la poitrine, et que j'allais me mettre au lait. Mais y dînant souvent, et d'un appétit qu'on eût pu citer, elle vit que je me moquais d'elle, et se fâcha : ce fut alors que la beauté que j'encensais en silence comprit (comme je l'avais prévu) qu'il fallait se décider, et donner un peu plus tôt ce qu'elle avait résolu d'accorder plus tard, puisqu'il était possible que sa mère plaçât dans notre chemin de nouveaux obstacles.

B*** qui a été fort connu pour ses ridicules regrets de ne pas être un homme de qualité, inconvéniens dont cent mille écus de rente auraient dû le consoler, même dans ce temps-là, avait un appartement dans la maison, pour s'y habiller, ou même pour y passer une nuit accidentellement. Il m'en prêta la clef. Après un opéra qui me parut éternel, et où j'avais accompagné Mmes de Saint-Amaranthe dans leur loge, dont je sortis avant la fin, Amélie, fidèle à sa promesse, vint en rentrant me trouver dans l'obscurité où je l'attendois : elle arriva le cœur battant, quand je commençais à désespérer d'elle :

Odoratos nexa capillos,
. . . . . . vestis tenuissima, cultus amantis.

Le signal convenu, trois coups furent légèrement frappés à la porte : j'ouvris, et reçus Flore dans mes bras : c'était la déesse des jardins, véritablement plus fraîche que le bouquet qu'elle portait sur son sein. De trop rapides instans s'étant écoulés, elle redescendit au salon, je l'y suivis plus tard, en vainqueur modeste qui veut dérouter le soupçon, et laisser à la pudeur le temps de reprendre un maintien. Mme de Saint-Amaranthe, émue d'une sympathie maternelle qui la magnétisait sans doute à son insu, ne m'avait jamais témoigné de si tendres attentions. Elle me demanda, d'une voix caressante, d'où j'arrivais si tard?

« D'une visite indispensable, lui dis-je, où je
» n'ai eu de dédommagement que de penser in-
» cessamment à vous.

» — C'est bien poli, dit-elle, mais il n'y a rien
» d'indispensable dans ce monde que de s'en-
» nuyer : quant à des visites, on n'en fait plus.

» — La mienne, répondis-je, est du petit nom-
» bre de celles qu'on a faites depuis la création
» du monde, et qu'on fera jusqu'à sa fin.

» Je n'en veux pas savoir davantage, mi-
» nauda-t-elle, en détournant la tête.

» — Vous êtes la personne du monde à qui j'ai
» le plus de plaisir à obéir. »

Elle fut toute la soirée d'une humeur char-

mante : c'était une poule un peu fâchée, transformée en colombe. Quelques uns de ses atômes m'environnaient encore : j'étais le fils de son instinct malgré les antipathies de sa raison.

Pour son aimable fille, la céleste Amélie, elle était comme une rose qu'on a agitée sur sa tige, et dont la nuance de pourpre est plus vive, après que le zéphir a mollement entr'ouvert ses feuilles.

Rien n'est voilé pour long-temps. Elle avait un frère, assassiné depuis à l'âge de seize ans par Fouquier-Tinville; que ne remarque pas cet âge? il soupçonna nos rendez-vous. Il fit le guet à la porte, il la vit sortir de la chambre de B**, ne quitta point son poste, qu'il ne m'eût vu descendre aussi, et révéla, dès le même soir, tout à sa mère.

On peut supposer que l'explication que j'eus avec elle fut orageuse : elle ne m'épargna point les épithètes de monstre, de *corrupteur;* la dernière m'affectait peu, j'étais sûr de ne pas la mériter, instruit qu'un autre protégé, par Mme de Saint-Amaranthe elle-même, s'était chargé de ce soin-là. Il me fut signifié d'avoir à ne pas remettre le pied dans la maison, et que sa fille irait expier son crime dans un couvent. J'admirais l'éloquence de sa fureur, et la moralité de ses emportemens. C'était la vertu qui n'a point d'intérêt à broncher, prêchant le vice pris

sur le fait. Quand elle eut *débagoulé* sa colère, je répliquai bien doucement, que je doutais qu'elle eût le droit de mettre au couvent sa fille, pour avoir choisi un amant de son goût, après le tort d'en avoir accepté un qui n'en avait pas été : que sur tout le reste, je prendrais les ordres de Mlle de Saint-Amaranthe, et jamais les siens. Après ce peu de mots, je me retirai au bruit des injures, des portes fermées avec fracas, et des porcelaines brisées dans sa furie.

J'informai Amélie de ce qu'elle aurait bien appris sans moi; je lui marquai que l'instant de nous séparer était arrivé, si le caractère et quelque énergie ne venaient pas à son secours : je lui rappelai qu'elle m'avait souvent promis d'en faire preuve si nous étions découverts. Elle surpassa mon attente : sa femme de chambre vint chez moi, dès l'après-midi, m'assurer que sa maîtresse, après une entrevue très-animée avec sa mère, m'attendait à sept heures du soir. Je ne me fis pas attendre, elle me raconta tous les emportemens, toutes les prières même qu'elle avait eu à braver; que sa réponse invariable avait été, qu'elle avait acquis par le passé le droit de disposer du présent, qu'elle était résolue à tout, même à sortir de la maison, plutôt que de se laisser tyranniser; qu'aidée par moi, qu'elle avait instruit *de tout* ce qui la touchait depuis

son entrée dans le monde, elle ne manquerait pas des moyens de recouvrer sa liberté; que le luxe, les superfluités dans lesquels elle nageait, ne contribuaient que très-peu à son bonheur, qu'il ne lui fallait que l'aisance avec celui qu'elle préférait, que je serais en mesure de subvenir à ses besoins; et que d'ailleurs, dix mille louis déposés chez M. Tr**, notaire, étaient sa propriété, et plus qu'il ne fallait pour le genre d'existence qui serait le plus de son goût.

Tant et de si bons argumens soutenus par des larmes, effrayèrent tellement Mme de Saint-Amaranthe; l'idée surtout que j'avais son secret, la consterna si profondément, qu'elle convint avec sa fille, de se dépouiller ce jour-là même de son autorité, de ne la regarder que comme une sœur qui n'avait plus que des conseils à espérer d'elle; ses souhaits allaient se borner à ne la voir jamais se repentir d'avoir secoué de si bonne heure, le joug de sa prudence. Le premier avis qu'elle lui donna fut de m'engager à venir sur-le-champ apprendre mon bonheur de la bouche même d'Amélie; quand j'en sortis, elle m'invita à commencer par sa maman ma visite du lendemain.

J'y consentis sans peine.

Je trouvai un mouton, le mouton le plus traitable. Il ne tint qu'à moi de croire que j'étais

son fils : elle me pria d'en avoir les sentimens ; elle ajouta qu'elle était persuadée que je ne compromettrais jamais sa fille, comme je devais l'être, qu'elle userait de toute son influence pour éterniser une liaison dont la constance et le temps seraient la justification et l'excuse. J'étais le premier amour d'Amélie, elle se flattait que j'allais lui consacrer les dernières affections d'un cœur qui ne s'était point assez fixé. Elle voulut s'expliquer sur le sujet le plus délicat : elle me nomma le séducteur (je le connaissais), qui avait acheté au poids de l'or, les faveurs de la beauté et de l'innocence sacrifiées. Amélie n'avait jamais été contrainte, elle avait dû épouser celui qui avait abusé de sa candeur : elle pouvait me protester, avec sincérité, qu'elle s'était si peu mêlée de tout ce *tripotage*, qu'elle avait même dédaigné de s'instruire des raisons qui avaient empêché ce mariage, ainsi que des motifs de l'aversion qu'elle avait conçue pour celui qu'elle avait d'abord choisi, etc. etc.... Je la laissai parler tant qu'elle voulut, ayant l'air d'acquiescer par quelques signes rares, d'un air assez incrédule cependant pour la tenir dans ma dépendance, et pour ne plus retomber dans la sienne. La haine dans le cœur elle me prodigua les sermens d'une immortelle amitié; je lui jurai qu'elle était ce que j'aimais le mieux au monde après sa fille : je la

trompais, mais je ne la haïssais pas. J'essayai de lui persuader que c'était spécialement mon estime qu'elle avait conquise; comme c'était ce qu'il y avait de moins vrai, j'appuyai, à mon tour, cette assertion par tous les sermens dont un mensonge peut s'étayer.

Je la trouvai peu crédule.

Quand je sortis de son cabinet, nous étions précisément au même point que lorsque j'y étais entré. Mais quelle différence dans les formes et dans tout ce qui tient à l'extérieur? Réconciliation, égards, harmonie, délicates attentions, voilà tout ce qu'on pouvait discerner. J'y dînai, je surpris ses yeux me lançant la mort : elle me serra la main en sortant de table, pour me remercier de n'avoir pas regardé une seule fois Amélie. Il était impossible, observa-t-elle, de déguiser si naturellement la possession. De mon côté, je la remerciai : l'éloge était flatteur; c'était celui d'un maître. J'aurais pu néanmoins objecter que, pour une femme si exercée, elle se trompait; car La Bruyère, je crois, a remarqué avec raison, que se regarder toujours, ou ne se regarder jamais, faisait soupçonner la même chose.

Nous nous aimions depuis trois mois, croyant que ce n'était que depuis un jour, ou quelquefois que nous n'avions fait autre chose toute notre vie. Mais trois mois de bonheur sont un

long terme dans la plus longue carrière. Combien d'hommes sont morts sans avoir été trois mois heureux! Un essaim d'*épouseurs* se présenta. L'un avait un nom assez beau, une figure qui ne l'était guère; l'autre était le fils d'un ancien ministre du Roi, et c'était tout; un troisième enfin, dont le père avait été beaucoup trop ministre aussi, Sartines, se mettait sur les rangs déjà, quoiqu'il n'ait fait que plus tard ce funeste mariage qui l'a mené avec elle à l'échafaud : destinée qu'il aurait bien subie tout seul, puisqu'il était aussi commun alors d'être décapité, que de s'enrhumer.

Pour moi qui ne voulais point épouser, mais conserver ce que tous les maris du monde peuvent tout au plus obtenir, je devins morose, inabordable, et d'une jalousie concentrée qui me rendit couleur de souris. L'orage à la fin éclata, les querelles succédèrent aux querelles. J'avais gagné, je l'ai déjà dit, une somme très-considérable; j'en répandis la plus grande partie dans cette maison même, écueil où ma tranquillité et mon bonheur allaient se briser. On n'est point aimable quand on est jaloux devant tant de spectateurs. Les femmes ont un tact unique pour saisir un ridicule, et s'en dégoûter : elles ont aversion du malheur qu'elles ont causé.

L'idée de se marier après avoir un peu fait ce qu'il fallait pour ne le pouvoir plus, devint une

idée fixe dans la tête de M[lle] de Saint-Amaranthe : sa mère l'encouragea, et je ne puis l'en blâmer. L'espoir de quelque considération se glissa dans son cœur; elle crut qu'avec un mari de plus elle pourrait encore y prétendre, puisqu'elle avait de la fortune. C'était connaître un siècle dont la devise pourrait être : *Laissons là les parchemins,.... nous parlerons un autre jour de vos vertus; montrez-moi de l'or.*

Quoi qu'il en soit, la sensible Amélie, bien catéchisée, me pria de l'écouter avec l'attention qu'Auguste obtint de Cinna : elle me fit part de la résolution qu'elle avait formée de se marier; elle était trop sûre de mon cœur pour imaginer que je voulusse y mettre obstacle. Elle me conjurait de ne pas revenir de quelque temps chez elle, et de répondre comme un homme d'honneur aux questions que la malignité pourrait m'adresser sur son compte : elle était pour moi, dans le fond de son cœur, ce qu'elle avait toujours été depuis l'instant qui nous avait unis; *je la retrouverais*, la mort seule pouvait détruire les sentimens qu'elle m'avait voués. Elle se résuma, comme beaucoup d'autres avant elle, par redemander un portrait qui n'était pas assez ressemblant, et des lettres trop peu spirituelles, pour que j'y tinsse beaucoup.

Je reçus ce congé mielleux avec assez de stoï-

cisme ; j'y étais préparé, et me sentis plus qu'à la hauteur de la circonstance. Je la remerciai d'avoir assez bien présumé de moi pour être sûre qu'aucun sacrifice ne me coûtait quand il s'agissait du destin de toute sa vie ; je lui dis sans détour que je m'interdisais sa maison *à jamais ;* que mes indiscrétions ne flétriraient point la couronne de l'hymen, mais que son portrait lui ressemblait trop peu, comme elle l'avait très-judicieusement jugé, pour qu'il fût digne de lui être rendu, et pourtant trop, pour qu'il ne me fût pas pénible de le voir passer dans d'autres mains. Elle m'offrit de le briser : je répondis que j'étais assez superstitieux pour répugner à ces destructions en peinture, présages souvent sinistres et vérifiés de destructions plus réelles. Quant à ses lettres, j'avais promis à ma première maîtresse, et à l'un de mes grands parens, à l'article de la mort, de n'en jamais rendre ; qu'à ce système d'ordre général en cette partie se joignait, pour elle en particulier, un intérêt plus tendre, un sentiment indéfinissable qui me rendait impossible de me dessaisir de témoignages à la fois si flatteurs et si instructifs, qui, me retraçant sa fidélité, me feraient illusion sur son inconstance.

Je lui baisai la main avec le respect de l'indifférence ; elle me reconduisit comme une visite.

Je ne dissimulerai pas que je fus long-temps et sincèrement affligé : j'eus soin qu'elle ne le sût pas.

N'ayant plus que des devoirs à remplir, je devins courtisan plus assidu, dans ces jours de mort de la puissance, quand il n'y avait plus rien à gagner à l'être. La Reine, sans être entièrement revenue de ses *préventions* contre moi (ce qu'elle n'a jamais obtenu d'elle-même, dans aucun temps ni avec qui que ce soit), me montrait néanmoins infiniment de bonté, toutes les fois que j'allais aux Tuileries, soit à l'heure du jeu, soit aux autres instans de lui faire sa cour. Elle me fit l'honneur de me dire un jour, que je n'avais rien écrit depuis ses malheurs qu'elle n'eût lu; elle me fit comprendre qu'elle se plaisait à me voir si fidèle, quoiqu'elle eût été si sévère, mais qu'elle craignait souvent que cette hardiesse ne me nuisît sans les servir. Je répondis que des poignards étaient difficiles, en effet, à réfuter avec une plume, mais qu'aussi long-temps que je pourrais me servir de la mienne, j'écrirais sous la dictée de ma conscience. Le merveilleux de cela est qu'elle ne m'a plus reparlé qu'une seule fois (le 21 juin). Mon zèle et ma fermeté l'inquiétèrent apparemment plus qu'ils ne la rassurèrent : il est vrai qu'elle parlait sans cesse à ceux qui étaient en guerre ouverte contre le trône. *Faites-vous*

craindre, c'est le gage de tous les succès. Mais c'était bien peu connaître le cœur humain que de vouloir apprivoiser par de la condescendance des hommes qui n'observaient que sa haine, ses préventions, et sa peur; qui, fidèles à leur plan de destruction, ne voyaient de bon dans leurs communications avec la cour, qu'une chance de plus pour frapper plus juste! Déplorable victime! d'avoir employé plus de courage à se perdre, qu'il n'en fallait pour se sauver! de n'avoir jamais eu un beau mouvement, une grande idée;.... d'avoir erré à l'aventure, sans dessein, sans but et sans fixité! Cour infortunée! qui n'eut que des amis inutiles ou dangereux, et des ennemis si habiles, qu'on s'étonna que la férocité fût alliée à tant d'intelligence! On ne prit des conseils que de ceux qui ne pouvaient en donner que de funestes : s'il y eut un homme fort, on l'éloigna; et rarement s'en offrit-il un. C'est que le Roi n'inspirait pas la confiance, et que rarement la force va s'offrir à la faiblesse, qui délibère quand il faudrait brûler les vaisseaux.

Le jour, qui allait entasser plus d'outrages sur Louis XVI que la prison et l'échafaud même, allait luire : ce *vingt-un* juin, autre souillure de nos annales, qui transforma le Roi, pour quelques heures, dans un héros, quand ce front sacré, souillé du bonnet de la licence, se montra plus

digne que jamais du diadème de Saint-Louis. C'était devant cette armée populaire qui violait l'enceinte de votre palais, parce qu'elle savait qu'il n'y avait aucun péril à vous insulter; qui venait vous demander votre couronne parce que vous l'aviez déposée, votre vie parce que vous la défendiez mal; c'était, dis-je, devant ces bandes furieuses qu'il y avait de la magnanimité et du courage à s'avancer désarmé, en face d'une mort presque inévitable. Et cependant, vous vîtes, illustre martyr, que cette magnanimité et ce courage servent et répondent à tout, et que les assassins qui vous auraient massacré obscurément caché derrière les portes brisées de votre palais, s'arrêtèrent et tombèrent presque à vos genoux, quand vous les ouvrîtes vous-même. Cet instant dut jeter toute sa lumière sur le dernier acte de votre règne : la pureté de votre cœur avait conservé à votre esprit toute sa présence; vous pûtes reconnaître ce qu'est un peuple, ce qu'est un Roi : toutes les leçons, tous les conseils, tous les reproches étaient réunis dans cette scène lugubre.... Peut-être était-il *encore* temps de les entendre.

Et la Reine aussi déploya le plus sublime courage! Celui de Mme Elisabeth fut noble comme l'ensemble et les détails de sa vie; mais un seul mot sorti de cette bouche angélique rend cette princesse la figure la plus historique, et le per-

sonnage capital de ce tableau. Prise pour la Reine par ces furieux, quelqu'un voulut les détromper : *Ne les désabusez pas*, dit cette sainte.

Le voilà, ce mot, ce dernier effort du sublime, admirable réunion de la grandeur de la parole, et de l'action la plus élevée ! *

Ces quatre heures d'insultes inconnues dans l'histoire des nations, outrage imprimé au nom français autant qu'à la royauté, durent apprendre à tout ce qui aimait encore la vertu et la bonté, à tout ce qui portait encore un cœur d'homme, qu'il fallait quitter une terre où le dernier effort à tenter contre le crime heureux était de lui dérober des victimes. J'en prenais chaque jour la résolution, une puissance secrète me détournait de l'accomplir.

J'avais tant improuvé la mesure de l'émigration ! Etait-il noble d'accorder à l'effroi, à l'impatience de l'horreur, ce que j'avais contesté, dans ma conduite, à l'autorité de l'exemple ? Était-il généreux d'abandonner un Roi qui s'était abandonné lui-même, de ne laisser dans les rangs que ceux qui machinaient sa chute, et qui étaient altérés

* Comment des journalistes, des compilateurs ont-ils delayé ce mot unique? « *ne les désabusez pas* » : Ne leur apprenez pas qui je » suis, laissez-leur croire que je suis la Reine — Ma mort évitera » un plus grand crime. » Voilà ce qu'on lit partout, et ce que le froid dédain et la vertu, qui sont laconiques, n'ont pas dit.

(*Note de l'Auteur.*)

de son sang? Ne fallait-il point assister aux obsèques de la monarchie, quand on s'était dévoué si longtemps sur ses ruines ? Je n'étais pas d'un grand poids dans la balance, mais n'avait-elle pas penché d'un côté, parce que trop de monde en avait dit autant? etc. etc. etc.

Tandis que je délibérais, *le mois d'Auguste mil sept cent quatre-vingt-douze* allait sortir de l'immensité des temps, et s'y reperdre avec le trône écroulé.

Jusqu'à cette redoutable époque, j'avais été fidèle à l'engagement que j'avais pris avec moi-même de ne jamais revoir Mlle de Saint-Amaranthe; un horrible pressentiment du sort que la Providence lui réservait, vint tout-à-coup troubler mon cœur, qui s'échappait de nouveau vers elle.

Vergniaux, avec lequel une circonstance imprévue m'avait lié précédemment, n'avait rien négligé pour me décider à sortir de France. Il présageait tout ce qui arriva; il avait deviné jusqu'à sa mort, et persistait, *par honneur* et par paresse, sur la ligne où il avait commencé à marcher. C'est ce qu'il n'avouait guère, et ce qu'il m'a sincèrement confessé vingt fois. La veille de cette terrible journée, je le vis encore. Il était minuit; je voulais rentrer et brûler quelques papiers : je me sentis involontairement entraîné

vers Mme de Saint-Amaranthe et sa fille : leur donner un avis salutaire, les éclairer sur une situation qu'elles n'avaient peut-être pas mesurée, était une tâche facile à remplir; s'exposer à des dangers pour leur en épargner, braver avec elles le péril qu'il y avait à les y soustraire, me semblait un autre devoir que j'aurais trouvé doux et tout simple d'accomplir. Ayant appelé un valet de chambre, je me fis conduire dans une pièce voisine du salon : j'écrivis quelques mots au crayon, les priant toutes les deux de quitter leur compagnie, et de venir un instant me joindre. J'en fus reçu avec émotion, et presque avec tendresse. Leur premier mot fut : « Avez-vous besoin de » nous? Quelque chose de funeste vous est-il ar- » rivé? Maison, argent, amis, démarches, nous » vous offrons tout; tout ce dont nous disposons » est à vos ordres. » Tout cela fut offert avec une volubilité et un accent qui ne laissaient pas de doute sur la sincérité de l'intention.

En leur exprimant ma sensibilité, je les fis asseoir : je me souviens que je me mis aux genoux d'Amélie. Je leur dis que ce qu'elles voulaient faire pour moi, elles devaient se hâter de l'exécuter pour elles-mêmes; qu'elles avaient à peine le temps de se mettre en mesure de quitter Paris, qui allait devenir plus que jamais le théâtre d'événemens incalculables, de calamités sans re-

fuge, surtout pour des femmes; que l'immense fortune qu'elles avaient faite, si utile dans tout autre temps, ne serait dans celui-ci que leur condamnation. Je m'offris à leur procurer le lendemain, de bonne heure, des passe-ports pour l'Angleterre, à les y accompagner. J'adjurai l'honneur qu'à notre arrivée à Londres, je prendrais un appartement éloigné du leur, et qu'elles reconnaîtraient en moi l'ami le plus désintéressé, comme j'avais été le plus discret, depuis qu'un nœud trop peu solide s'était rompu.

Amélie hésitait, ou plutôt elle était prête; sa mère fut inflexible. « Arriverait-il rien de funeste » à des femmes? La mort, au reste, lui semblerait » moins horrible que tout le vagabondage de » l'émigration et de la fuite en pays étranger. Ses » affaires n'étaient pas de celles qui pouvaient se » régler si promptement. Elle ne laisserait pas sa » fortune en question, sa maison au pillage: elle » trouvait plus dangereux de s'échapper de » France que d'y rester. Combien de victimes » avaient été immolées dans leur fuite, qu'on au- » rait oubliées dans leur retraite! etc. etc. etc. » Me tendant la main, sa voix se radoucit pour prononcer le mot adieu; et sortant, elle me laissa avec sa fille, qui m'assura n'être point heureuse et ne m'avoir jamais repris son cœur. Elle céda à

un attendrissement très-marqué, mais me prit moi-même pour juge de son impossibilité de séparer son sort de celui de sa maman. « Je suis » certaine, continua-t-elle, que cet acte de résignation me coûtera cher, et que je serai la victime de son entêtement. »

S'avançant alors la première pour m'embrasser, je sentis mon visage inondé de ses pleurs; la serrant alors étroitement contre mon cœur, je recommençai à la conjurer de partir. « Je ne puis. » Essuyant ses beaux yeux, elle s'éloigna lentement.... J'aurais dû la retenir,.... oser davantage pour la décider.

Je vois encore cette robe blanche se déchirer sous mon pied, qui l'arrêtait involontairement, je la vois flotter mollement sur le parquet, et plus haut dessiner cette taille divine, et les contours enchanteurs de ce beau corps qui s'éloigna pour toujours; je vois, et je la retrouverai sans cesse, cette tête d'ange se retourner pour me consoler d'un sourire, que des yeux mouillés rendaient plus touchant.

Ce fut là mon dernier entretien, mes derniers rapports avec la personne de France la plus universellement fameuse pour sa beauté unique; créature ravissante, que la nature s'était plu à parer de ses plus rares ornemens, et qu'elle ne montrait à la terre que pour qu'en la citant tou-

jours, on n'eût plus rien à lui comparer *. Elle fut faible, mais essentiellement bonne et douce, avec un fond d'orgueil noble, qui l'eût rendue capable, mieux dirigée, de n'aimer que ce qui était noble aussi. Elle avait plus d'esprit qu'on ne lui en supposait généralement, parce qu'elle était froide, et très-disposée à cacher ce qu'elle en avait, et que d'ailleurs on accorde avec peine à la même personne un avantage, quand elle a éminemment une autre supériorité. Elle était d'une finesse que les femmes, seules, peuvent posséder, et que les plus spirituelles ont souvent le moins : il faut cependant observer que celles qui manquent tout-à-fait d'esprit ne l'ont jamais. Elle est morte avec un courage héroïque qui en donna à toute sa famille, qui aurait eu honte de ne pas imiter celle qui avait tant de titres pour chérir une vie, qu'elle dédaigna autant qu'elle méprisa ceux qui la lui ravirent. Elle était extraordinairement sévère dans ses jugemens, qu'elle portait tout bas, très-difficile même sur le compte de ceux qu'elle ne regardait pas avec des yeux de

* Cet éloge ne paroîtra outré qu'à ceux qui ne l'ont pas connue. Elle fut la plus belle personne de Paris, dans son temps; elle le fut *complètement*. Un peintre, un statuaire eussent trouvé le sujet d'une seule louange, pas celui d'un seul reproche. Je n'ai vu dans aucun pays rien qui me l'ait rappelée, rien qui me l'ait fait oublier, rien d'aussi *absolument parfait*. Mon cœur a aimé d'autres femmes davantage, je n'en ai autant admiré aucune. (*N. de l'Aut.*)

femme. Elle me disait quelquefois, que les gens à qui tout le monde plaît, risquent de plaire à tout le monde. C'était enfin une de ces femmes, comme il y en a tant, dont il n'y a que ceux qui ont eu la plus intime des liaisons avec elles qui aient le droit de parler, parce qu'il n'y a que ceux-là qui les connaissent.

Le fait que je viens de retracer, cette dernière entrevue m'a plus attaché à sa mémoire, continue davantage son souvenir au fond de mon cœur où il vit, que les liens d'une autre nature qui m'ont uni à elle; et cette démarche, qu'un sentiment impérieux me dicta, était une preuve qu'elle n'avait pas cessé de m'être chère, et qu'enfin la prescience de son infortune était l'instinct de l'amour qui ne s'était pas éteint. Je me plais à me rappeler que ce que je retrouvai dans son cœur, après une assez longue séparation, justifia ce qu'elle avait laissé dans le mien. Elle se représente à mon imagination, telle que je la vis cette dernière soirée, avec un charme plus pénétrant que dans tous les instans les plus délicieux où l'amour sans voiles l'avait livrée à tous mes transports. Adorable infortunée! combien, sous un ciel étranger, j'ai pleuré sa mort, sa fin horrible et prématurée; je ne me pardonnais point de ne l'avoir pas prise dans mes bras, de ne l'avoir pas emportée sur mon sein, étouffant sa plainte avec des baisers...

Je m'indignais contre moi-même de ne l'avoir pas sauvée malgré elle. Le coup qui l'avait frappée, me frappa long-temps;.... je vivais avec son fantôme,.... et je ne pouvais cependant entendre prononcer son nom.... A présent j'aime à en parler;.... je pourrais en parler sans cesse. Quelquefois je la vois au théâtre, brillante d'un éclat qui ne fut point effacé,.... qui ne fut point égalé par ses rivales; d'autres fois, elle m'apparaît, victime sanglante de la plus atroce barbarie, et je m'écrierai volontiers dans ces termes de Macbeth: » Tous les parfums de l'Arabie, toutes les eaux de » la mer ne peuvent effacer *ce sang.* » Cet assassinat, honteux même parmi tant de meurtres qui le sont aussi pour le peuple qui n'aurait fait que les sanctionner par son apathie et sa présence, cet assassinat *si peu* juridique, fut après celui de Louis XVI, le coup le plus sensible que mon âme ait reçu dans notre tourmente politique! Quelques années après, j'ai tenté de faire passer dans des vers, que je suis le premier à trouver trop faibles, l'histoire de son courage et de la mort qui l'illustra, ainsi que la magnanimité de ses dernières paroles, dont ses bourreaux eux-mêmes ne furent que frappés, parce qu'ils ne pouvaient être touchés de rien.

CHAPITRE XXVI.

The Cloud-Capt towers, the gorgeous palaces,
The solemn temples, the great globe itself,
Yea all which it inherent, shall dissolve!
And, like the baseless fabric of a vision
Leaves not a wreck behind.—We are such stuff
As dreams are made on, and our little life
Is rounded with a sleep.

SHAKESPEARE.

Postquam res Asiæ, Priamique evertere gentem
Immeritam visum Superis. . . .

VIRG.

L'histoire est une fable convenue.—Vergniaud.—Son portrait. Mes rapports avec lui.—Ma lettre au Roi.—Les émigrés la blâment.—Reçue avec reconnaissance par le Roi, elle contient des vérités et des prophéties. — Paris révolutionnaire. — Les arrestations se multiplient. — Je reçois de Danton l'assurance de la vie. — Je me décide à fuir. — Mon passeport sous un nom étranger. — Mon déguisement et mon départ. — Je cours à Abbeville le danger d'être découvert. — Mes adieux à Champcenetz. — Commissions que je lui donne. — Le malheureux ne veut pas me suivre. — J'arrive à Boulogne dans la nuit du 25 août. — Je me confie à Mistriss Knowelz, à l'hôtel Britannique. — Son homme de confiance, Parker, cherche des moyens pour mon passage. — La première tentative échoue, la seconde réussit. — Mes résolutions en pleine mer. — J'entre à Stockport. — Je me rends à Douvres. — Lord Cholmondley et sa femme s'embarquent

pour l'Italie. — Disposition de l'Angleterre à mon arrivée dans cette île. —Je dépose ma plume, et j'attends le jugement du temps, et de mes réflexions avant de continuer mes *Mémoires*.

Nous répétons avec le faste de notre vain savoir où de vastes empires florissaient; nous ne comprenons pas assez que l'univers habité n'est qu'un point, et que nous ignorerons toujours quelles nations vécurent sur d'autres points qui furent peuplés, quoiqu'on n'y découvre plus des traces d'hommes : nous savons où la cendre de plusieurs peuples anciens s'est mêlée à une terre que la charrue ne sillonne plus; où gisent le néant de leur gloire et les cadavres de leurs monumens. Nous avons des dates, des faits que nous appelons *l'Histoire** (ordinairement *une fable convenue*), et des jalons placés dans les intervalles de nos incertaines traditions auxquels notre mémoire se rallie. Tout cela est décoré du titre pom-

* *Historia, testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis.* (Cicér.)

Ne pourrait-on pas traduire ce passage ainsi :

L'Histoire, le faux-témoin des temps, la lueur d'un mensonge, la déception de la mémoire, l'école de l'erreur, la fable de l'antiquité.

Cette traduction ne correspond pas tout-à-fait au texte, mais le sens en est un peu plus vrai. (*Note de l'Auteur.*)

peux de science, et de l'exacte connaissance de l'antiquité, et de la manière dont vivaient les aïeux de la race humaine. Mais il vaudrait mieux tout d'un coup convenir que nous ne savons rien; que notre histoire, si bornée, n'a pas plus d'authenticité que d'étendue; que des peuples, des royaumes, des catastrophes de tout genre, se sont succédé sur la terre renouvelée, dont nous n'avons pas la moindre idée; que nous croyons avoir fait des découvertes qui ont eu il y a des milliers de siècles un perfectionnement que nous ne leur donnerons plus; qu'il s'est fait des choses grandes et utiles sous le ciel dont les hommes n'ont pas et n'auront plus la révélation; et ce que nous appelons l'enfance du monde relativement à nous, en était peut-être la décrépitude; qu'il est possible que plusieurs des historiens les plus renommés aient été des romanciers, ou n'aient pas vécu du tout; que celui qu'on nous donne pour un poète épique n'ait composé qu'une chanson, n'ait pas su lire, ou n'ait pas vécu; que cet empereur débonnaire ait été un tyran; que celui qu'on représente comme un farouche oppresseur ait été adoré de ses sujets; que cette reine ait été une courtisane, et Glycère une impératrice : nous conviendrions que, dans des siècles où nous ne pouvons pénétrer, il s'est peut-être passé des événemens mille fois plus intéressans, plus gi-

gantesques que tout ce que nous avons lu dans nos livres mensongers. Nous n'oserions plus prononcer que la terre n'a pas été un million de fois plus peuplée ; qu'il n'en est pas disparu infiniment plus qu'il n'en reste ; qu'elle n'a pas été plus paisible ou plus agitée ; que le crime ou la vertu n'en a pas été, pour un long temps, l'unique habitude ; que le principe de la vie, alors plus longue, n'a pas été mieux analysé, et notre destination après la mort mieux entendue ; que cette mort, par conséquent, sujet actuel de tant d'inquiétudes et de réflexions, n'a produit alors ni effroi, ni surprise ; que les ressorts secrets qui rapprochent le ciel de la terre n'ont pas été mieux dévoilés, ainsi que les relations de l'homme à son Auteur, qui, mieux connues, pourraient seules nous expliquer la destination de l'un, et les projets de l'autre : nous serions naturellement menés à conclure que ce que nous voyons n'est peut-être pas ; que c'est une réflexion de nos yeux, de nos organes ainsi disposés, et non une réaction de la vérité ; mais au moins notre orgueil et notre risible importance se tempéreraient-ils ; au moins n'hésiterions-nous pas à confesser, qu'ainsi qu'un jour on ignorera qui, nous, notre Europe, nos empires, avons été ; de même nous n'avons pas les droits d'établir avec une arrogante précision des systèmes ; d'imprimer le sceau

de l'infaillibilité à des traditions ; de donner pour positifs des récits, des définitions, des analogies, des souvenirs, et toutes ces impostures modernes mais reçues, dont nous vivons. Qui sait si Louis XIV, à une immense distance du temps où j'écris, ne passera pas un jour dans cette lointaine postérité pour avoir été ce Louis XVI sous lequel le sceptre de soixante-trois rois fut brisé, jusqu'à ce qu'il arrive des générations parmi lesquelles le nom de l'un et de l'autre ne parviendront jamais?

Vermisseaux!

Et la terre périra-t-elle? *The great globe itself* shall dissolve.*

Qui te l'a dit, mon ami?

Je le crois quelquefois,.... quelquefois je n'en crois rien.

La terre *se refroidit*, le soleil *a pâli*; il y a des symptômes de *décadence*.

Qui vous a révélé, mon bien bon ami, que l'état d'*incandescence* était une condition de vie pour le globe, comme un climat chaud est une présomption et un remède pour la santé d'un individu atteint par la consomption? Qui vous a dit que le soleil *pâlissant* ne serait pas suivi par des milliers d'années d'un soleil plus éclatant et

* Cet univers lui-même sera détruit.

plus vif? Qui vous a démontré que tout n'était pas un amalgame de contrastes répartis, une distribution combinée de décadence et de régénération? Qui vous a raconté que le monde n'était pas ainsi plusieurs fois *déchu*, avant d'avoir reconquis une splendeur, une jeunesse, que nos yeux n'ont pas vues et ne verrons pas?

Parlons, croyez-moi, de ce que nous voyons, de ce que nous touchons, et de ce qui nous environne; parlons-en modestement, comme il convient à des aveugles ou à des visionnaires qui sont dans un rêve inexplicable depuis leur naissance jusqu'à la mort, et qui n'ont sur *rien* des données mathématiques; qui ne jugent sainement ni de ce qui les entoure, ni de leur nature, ni de leur être même; bornons-nous à quelques courts raisonnemens, honorés par le doute, sur le spectacle auquel nous assistons durant la bluette de la vie; transmettons quelques uns des faits qui nous *paraissent* incontestables, parce que nous en sommes les spectateurs ou les acteurs, à nos plus prochains neveux : écrivons, puisque la fureur de la tachygraphie s'est emparée de toutes les têtes; mais laissons là les abstractions, les sentences, les décisions sans appel, les théories *incontestables*, les corps de preuves irrécusables, les *certitudes historiques*, l'histoire de la terre, les supputations de la chronologie, et tout ce

faux luxe de nos prétentions chimériques, que nous devrions intituler l'*Histoire* de nos doutes, de nos ténèbres, et spécialement celle de nos erreurs. Ecrivons, dis-je, persuadés que nos écrits et nos dépositions seront altérés, que nos récits ne parviendront que mutilés à des générations distantes, effacées par d'autres qui n'en apprendront *rien*; de même que nous ne connaissons *rien* de la plupart des accidens du plus haut intérêt qui nous ont anciennement précédés.

Cet acte terrible et solennel qui me *paraît* incontestable, et qui sera certainement défiguré et problématique pour quelques uns de nos successeurs, et tout-à-fait inconnu à ceux qui les suivront, se passe aujourd'hui sous mes yeux qui en sont épouvantés : mon cœur est glacé d'effroi, et ma raison chancelle. Si quelque chose de grand, de terrible, s'exécute et s'accomplit parmi les enfans des hommes, c'est l'œuvre de ce jour.... Vous spectres vivans qui passez avec moi dans l'ombre de cette vallée; vous spectres à naître et à mourir bientôt, vous pouvez m'en croire;.... j'en suis témoin, je l'ai vu.... Ecoutez-moi!

Le palais des rois brûle, une main divine attise le feu. Le possesseur du plus antique trône de l'univers en est renversé sans combattre; le rejeton des superbes dominateurs de cette superbe France est entraîné vers l'opprobre et la mort,

au travers de son palais jonché de cadavres. Il fuit avec sa famille à la lueur d'un palais consumé qui s'écroule : il va mendier la liberté et la vie; les présens de ceux qu'il implore sont l'esclavage; leur traité de paix ne se signe que dans un tombeau. Au milieu de cette foule immense qui hurle sa déchéance et son supplice, ne reconnaissez-vous pas ces bandes d'assassins étrangers? n'entendez-vous pas leur jargon? Ne voyez-vous pas à leurs traits qu'ils ne sont pas nés parmi vous; qu'ils entraînent une populace crédule et sans frein, une armée de prolétaires, et qu'ils ne sont enfin que des brigands étrangers vomis dans ce royaume par les ennemis du nom français? Ils ont pour soutien et pour appui quelques uns de vos compatriotes égarés, quelques autres à qui tout convient, même l'anéantissement de la France, pourvu qu'on les paie. Nation citée par votre fidélité à vos maîtres, qui vous êtes toujours honorée par votre amour et vos respects pour celui qui a l'honneur de commander à un aussi grand peuple que vous, regardez ce roi pressé par les flots de cette multitude qui fut ses sujets, dégradé par la menace et l'insulte dans le trajet qui conduit à l'enceinte où siége le Corps législatif*. Ah! ne foulez pas plus long-temps aux

* C'est-à-dire, un corps qui promulgue des lois de mansuétude avouées par la justice et tous les sentimens généreux!!!

pieds la grandeur terrassée; laissez amollir vos cœurs d'airain par un malheur sans défense! Mais si la route de ce prince infortuné est jonchée de tant d'épines, au moins trouvera-t-il, en arrivant dans le sanctuaire des lois, au sein de vos représentans, l'inviolable respect que s'est attirée, dans tous les âges et chez tous les peuples, l'infortune et des femmes suppliantes et des enfans effrayés? Hélas! Non. Non. Non. Quelques furieux de bonne foi, quelques autres qui ont calculé tous les crimes, d'autres enfin vendus à l'or des étrangers, leur font savourer goutte à goutte la coupe amère des dernières humiliations, et reculent les bornes du malheur même. Celui qui fut roi d'une nation célèbre par sa dévotion pour ses maîtres, entend agiter en sa présence toutes les alternatives d'une destinée qu'il eût été sacrilége dix ans plus tôt de rêver pour lui. On discute devant lui et sa famille, avec l'impudeur de la férocité, les questions de la déchéance, de la captivité.... On lui prononce, pour peu qu'il sache entendre, l'arrêt de son trépas. Il assiste aux débats d'où sort le décret qui le jette dans une obscure prison : ses derniers serviteurs restés fidèles, sont arrachés d'auprès de lui; on leur fait un crime de leurs larmes, qui sera pour quelques uns d'eux leur sentence de condamnation.

Auguste et déplorable famille, consolez-vous! marchez avec un front serein vers cette tour où va s'accomplir la dernière tâche de vos calamités. Réjouissez-vous plutôt d'aller peupler cette lugubre enceinte, vous échapperez bientôt aux hommes. Vos grandeurs sont d'un meilleur monde. Pourriez-vous regretter celui-ci? pourriez-vous rien regretter de la vie? Les hommes ne peuvent que l'ôter, c'est le dernier acte de leur puissance, et c'est une faveur que vos ennemis vous destinent. Priez-les seulement de ne pas vous la faire attendre;.... vous laisserez les bourreaux plus à plaindre que les victimes.

Vergniaud, dont j'ai déjà fait mention *, et qui fut le plus éloquent orateur des deux assemblées, si par éloquence on entend le talent d'agir sur l'âme et de passionner les questions, avait un

* Pierre-Victorin Vergniaud naquit en 1759, à Limoges, où son père était avocat; il suivit la même profession, et, doué d'une éloquence passionnée, d'une improvisation brillante, d'un débit entraînant, il alla se placer à la tête du barreau de Bordeaux, la seconde ville de France. De même que tous les jeunes avocats de sa province, il adopta avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé en 1791 député à l'Assemblée législative : il y saisit la palme de l'éloquence. D'un caractère indolent et sans ambition personnelle, il ne se serait point jeté dans le tourbillon des partis, si les meneurs ne l'avaient pas associé malgré lui à leurs projets, sans pouvoir jouer par lui-même un rôle important, car l'habileté et l'esprit de conduite lui manquaient. Il tonna contre les ministres, et contribua par son éloquence à l'écroulement du trône de Louis XVI, après avoir suscité la guerre et enflammé les esprits. Nommé à la Convention, il figura comme un des chefs du

souverain mépris pour toutes les factions, et peut-être pour celle à laquelle il appartenait plus que pour aucune autre; mais son indifférence, sa vanité, et son goût pour la tribune, serraient les liens qui l'attachaient à son parti. Il aurait voulu trouver un moyen honnête (comme s'il fallait un prétexte honnête pour abandonner ce qui ne l'est pas!) pour s'en détacher. Il aurait préféré *le repos et vingt mille livres de rente**, *à ce bruit, et à ce sang.* Il le disait, il le pensait sans doute, et cependant ne consentait point à sortir d'une carrière qu'il courait avec dégoût.

Il m'avait répété souvent : « Je crois le Roi » honnête homme, mais il est *insauvable :* qu'il » abdique, qu'il se retire où il voudra avec la » Reine, et nous laisse son fils; il en est temps » encore. Je me suis chargé de demander le dé-

parti de la Gironde, dont il n'était que l'orateur, et se perdit en voulant défendre l'indépendance de cette assemblée contre le parti de la Montagne, qui lui était opposé, et qui, soutenu par la commune de Paris et les Jacobins, aspirait à exercer la dictature révolutionnaire. Il y parvint, et Vergniaud fut proscrit après le 31 mai, avec ses amis, qui, formant le parti de la Gironde, n'avaient trouvé d'appui que dans les départemens parmi les gens aisés et honnêtes. Il s'était attaché en dernier lieu à une Mme Walsh qu'il aimait tendrement. Son indolence et l'amour des femmes le perdirent. Le 31 octobre 1793, il fut condamné à mort, avec la plupart de ses amis : lui et les autres condamnés firent entendre le cri de *Vive la république!!!*

* J'ai été autorisé par M. de La Porte à lui offrir mieux que cela. (*Note de l'Auteur.*)

» cret qui suspendra son pouvoir; faites-le avertir, si vous voulez, qu'il court le plus grand danger; qu'il n'a qu'*une chose* à faire pour l'éviter, et qu'un instant pour le détourner. »

Le 11 d'août, je lui rappelai cette conversation que j'avais eue avec lui, moins de huit jours avant; je le suppliai de faire adopter cette mesure de l'abdication, et le décret qui autoriserait Leurs Majestés à se retirer hors du royaume, avec un traitement, etc. etc. *Je n'en suis plus le maître*, me répondit-il, *l'instant est passé*.

Quand des abbés de M**, des chevaliers de P**, et autres envieux, confessaient à Londres que la lettre que j'adressai au Roi, le 27 juillet 1792, était *bien pensée* et bien écrite, mais qu'ils ne reconnaissaient pas le droit que j'avais eu de l'écrire, ces honnêtes gens-là ne disaient qu'une sottise et qu'une pauvreté. Dans une circonstance aussi solennelle, tout Français avait une mission pour écrire au Roi, et pour lui faire parvenir des vérités utiles; ceux surtout qui, par leurs liaisons, leur dévouement connu, et leur intérêt à préserver l'édifice social, ne pouvaient être suspects dans leurs intentions, ni accusés d'irrévérence, même dans la chaleur un peu austère de leur zèle. Mais les jaloux, et souvent jaloux sans titres, se distribuent, pour peu qu'ils puissent les soutenir, les rôles de penseurs et de par-

leurs : les premiers cherchent à nuire, les seconds réussissent à ennuyer. Ils ne savent pas que le grand et rare mérite est de ne penser que juste, et de ne parler qu'à propos.

Quoi qu'il en soit, cette lettre, qui a été citée souvent, même dans les journaux étrangers, et traduite en plusieurs langues, était d'une hardiesse prophétique : elle contenait la vérité tout entière* : c'était un arrêt de mort, avec l'exposé des moyens pour en appeler efficacement. Sa Majesté n'en jugea pas comme MM. de M**, de P** et consorts; elle me fit remercier par M. de La Porte, et la lettre que ce prince finit par me faire remettre, et que j'ai déposée en lieu sûr, suffirait pour confondre la jalousie et la méchanceté : elle suffit au moins à ma conscience, et est pleinement le prix de la fidélité et des devoirs dont j'avais *alors* la religieuse obligation **.

Quand les cendres du palais fumaient encore, errant dans les rues de Paris, sous les livrées de la misère et de la malpropreté, carte de sûreté d'un tel séjour, je me mêlais à cette populace redoutable dont je ne pouvais me résoudre à

* N'y aurait-il eu, comme je l'ai remarqué ailleurs, que les misérables qui insultaient hebdomadairement le Roi qui eussent été autorisés à lui faire passer leurs insolentes diatribes? (*Note de l'Auteur.*)

** *Voyez* à la fin du volume, les principaux morceaux extraits de cette lettre.

m'éloigner. Je faisais des questions dont les réponses étaient souvent atroces, souvent pleines de sens, mais où la soif d'égorger et de détruire dominait toujours. Pas un de ces hommes ivres de carnage ne se souvenait qu'il était né sous un roi, qu'il l'avait révéré à l'égal de Dieu sur la terre; aucun ne se rappelait du respect inné qu'ils avaient porté aux ordres privilégiés; tous avaient brisé cette chaîné invisible mais sacrée qui serre en famille tous les citoyens d'un même empire: les hordes les plus sauvages sont plus disposées à reconnaître des lois. Celle qu'ils se sont faite d'exterminer, et, comme le tigre, d'égorger sans provocation et sans but, voilà leur nouvelle *loi*: c'est la seule qu'ils observent.

Aucune terreur personnelle, je le jure, n'arrivait à mon cœur; mais j'éprouvais une horreur insurmontable pour ces flots de sang versé avec une barbarie d'antropophages, et avec la sanction du gouvernement, du seul gouvernement, qui régit alors la France, et qui put protéger la majorité désarmée. Dieu! quelle égide! quelle protection! Cette idée, et toute l'impuissance qu'elle s'associait, était un supplice que d'autres n'ont peut-être pas éprouvé au degré où je le ressentis.

Et une assemblée délibérant sur des questions jugées d'avance par le fer et par le feu, résolvant

des problèmes dont les solutions étaient des meurtres, et triomphant sur cette Famille royale esclave et déjà dévouée à la hache!!!

On peut mépriser sa vie, et se trouver faible devant la destruction générale, devant un ensemble d'horreurs qui glace l'imagination par le désespoir de l'impuissance!

Les arrestations se multipliaient, toutes les craintes étaient justifiées, tous les excès impunis. La consternation ou l'audace, la frayeur sans espoir, ou la licence sans frein, défiguraient toutes les contenances. Les satellites du meurtre et de l'anarchie étaient entrés plusieurs fois chez moi ou de vive force, ou par la ruse. Je m'en étais absenté depuis vingt-quatre heures, et je délibérais encore : tant il en coûte de fuir la patrie, alors même que, marâtre inhumaine, elle déshérite ses enfans, ou les égorge!

L'abbé d'Espagnac *, que je rencontrai chez

* Marie-Raymond Sahuguet d'Espagnac, fils du baron d'Espagnac, gouverneur des Invalides, fut chanoine de l'église de Paris, avant la révolution, mais sans aucune vocation pour l'état ecclésiastique. Plein d'esprit, et absorbé par le culte des muses et par celui de Plutus, il se lia avec M. de Calonne, devint son agent, s'immisça dans plusieurs entreprises financières, et acquit d'immenses capitaux. Il fut exilé avec son protecteur, reparut en 1789, se jeta dans la révolution, donna des plans de finances, spécula de nouveau, se fit fournisseur quand la guerre éclata, et fut décrété d'arrestation comme coupable de marché frauduleux. Il réclama, se justifia et fut déchargé d'accusation. Mais dévoré par

un de nos amis, me conseilla de voir Danton; il me proposa de m'y accompagner. J'en fus reçu avec décence et intérêt, quoiqu'il m'eût dit, dès les premiers mots, qu'il connaissait mes principes et ma façon de penser, dont ma conduite n'avait été que la conséquence. Il les préférait, ajouta-t-il, *au jacobinisme simulé des gens de ma caste*, et me prouverait qu'il estimait davantage ma franchise que l'hypocrisie d'un faux patriotisme, et ce lâche amour que certains hommes professaient pour une révolution, qu'ils détestaient, et devaient abhorrer. *Il me promit* enfin *la vie :* il était de bonne foi.

Mais les triumvirs de tous les temps se sont disputé, accordé, arraché, cédé des victimes. Je sus le lendemain par Manuel, et je suis sûr que Danton m'en fit avertir, qu'il m'avait abandonné de guerre lasse aux importunités de Fabre d'Églantine, et que ma tête avait été, entre eux, un sujet d'altercation!!!.... Des mauvais plaisans diront que ce n'était pas trop la peine de se la disputer : je serai volontiers de leur avis; mais des

l'*auri sacra fames*, il fit l'entreprise des charrois de Dumouriez, fonda un club à Bruxelles, et dénoncé de nouveau comme fournisseur infidèle et complice d'un traître, il fut arrêté et condamné à mort, le 5 avril 1794 à l'âge de quarante ans. Il avait publié avant la révolution un *Éloge de Catinat* et des *Réflexions* sur l'abbé de Suger et sur son siècle.

gens qui avaient encore une moins bonne tête que moi ont tout fait pour la conserver*.

Il me fut, de même, impossible de douter que Condorcet n'eût sur moi quelques projets sinistres d'une vengeance qui couvait depuis longtemps. Quelques émissaires d'une figure plus que suspecte furent remarqués dans le voisinage; leurs questions sur mon compte achevèrent d'alarmer un domestique qui les suivit, se mêla avec eux, les interrogea avec adresse, et sut positivement qui les avait envoyés. A mon arrivée à Londres, six semaines après, j'ai publié un morceau qui a été assez connu pour qu'il éternise et mon mépris et la honte du conspirateur académicien**, et géomètre. Un médecin célèbre dont j'avais blessé l'amour-propre, et qui avait acquis quelque influence, me poursuivait aussi avec

* J'ai vu Danton deux heures avant de partir de Paris; ma main a été dans cette main sanguinaire, et je n'ai point été effrayé. J'ai entendu cet organe terrible qui avait pourtant quelque chose de sombre et de sinistre : je ne fus point épouvanté de la protection qu'il me promettait. (*Note de l'Auteur.*)

** Il avait certainement de grands talens comme *géomètre*, de beaucoup moindres comme littérateur : considéré comme écrivain, il n'en avait aucun. Son style entortillé, travaillé avec un art pénible, qui se fait sentir au moins exercé des lecteurs, est souvent inintelligible. Quand il fut chargé de la rédaction du *Journal de Paris*, les propriétaires se hatèrent de la lui retirer, non seulement à cause du but coupable qu'il y donnait, mais parce qu'il était dégoûtamment écrit. (*Note de l'Auteur.*)

acharnement : il voulait me traiter comme un de ses malades.

Après tant de motifs et de si bonnes raisons, il m'était permis de ne plus hésiter : je ne résistai plus aux instances d'une femme de mes amies, qui me décida plus à sortir de France, que les conseils, les réflexions, et les dangers. Elle me procura des passeports que je remplis moi-même d'un nom supposé, après avoir calqué tant bien que mal, sur un carreau de vitre, les noms des deux officiers municipaux, Da** et Ta**. Ce passeport, qui aurait dû mille fois me trahir, me servit à traverser tout le royaume, et, comme la Renommée, acquérait en voyageant toute la consistance qu'il n'avait pas à Saint-Denis, où je l'exhibai fièrement pour la première fois. C'est là qu'il commença à se revêtir des signatures des autorités civiles et militaires : il n'eut quelque défaveur qu'à Abbeville, où je fis la faute d'entrer en plein jour dans une espèce de chaise de poste que j'avais louée à la poste précédente. Je fus conduit à l'hôtel-de-ville, séance tenante des notables du lieu, qui étaient bien les plus fieffés démagogues qu'une ville de province eût pu vomir dans son administration. C'étaient cinq ou six furieux tout-à-fait *à la hauteur* de leurs fonctions et des temps. Ils voulaient écrire à leurs frères de la municipalité de Paris. Je me dis chargé

d'une commission secrète, et les rendis responsables des délais auxquels leur patriotisme m'assujettirait. Mon visage et un reste de toilette ou de décence ne leur revenaient point, quoique je leur tinsse les meilleurs propos sur les mesures que *nous* avions prises à Paris, après la chute du dernier *tyran*. Enfin le moins forcené de la bande opina pour le *Laissez-le aller*, et son avis prévalut : c'est là que j'achevai de me mettre particulièrement en règle, puisque j'eus la satisfaction de voir mon chiffon de papier corroboré de *Vu passer en conseil permanent dans le lieu de nos séances, le présent passeport dûment examiné et vérifié, et y ayant à ces causes apposé nos signatures*, etc. etc. etc.

Avant de sortir de Paris, j'avais remis à Champcenetz la clé d'un secrétaire; je le priai instamment d'aller chez moi après mon départ, aussitôt qu'il le pourrait avec sûreté, brûler deux paquets de lettres étiquetés n° 5 et cachetés en vert. Je lui avais recommandé aussi de prendre tous les moyens en son pouvoir pour me faire parvenir un portrait auquel j'attachais un prix infini. Il ne lui a pas été possible vraisemblablement de remplir mon vœu, car non seulement je n'ai jamais reçu le portrait, mais j'ai su depuis, par un homme qui a rempli, bien malgré lui, des places à cette époque, que les lettres avaient été

lues à la municipalité, et avaient singulièrement *diverti* les honorables membres. C'est heureux! mais ce qui l'est moins, c'est qu'une des personnes du monde dont l'estime m'est la plus chère, a été compromise aux yeux de l'homme qu'elle avait le plus d'intérêt à ménager. Si cet écrit arrivait jusqu'à elle, elle regretterait sans doute la lettre que j'ai reçue à Hambourg, en 1797 : elle reconnaîtrait que je ne fus coupable que d'avoir trop tardé à détruire les gages d'un sentiment qu'elle a tant oublié, dont je n'ai point parlé dans ces Mémoires, et dont la moindre trace n'y sera jamais consignée.

Et ce malheureux Champcenetz, aussi, j'avais tout fait pour l'arracher aux bourreaux qui l'ont immolé. Il n'était pas difficile de prévoir qu'un homme qui avait tant plaisanté de tout, irait à la mort, quand ceux qui la *distribuaient* en faisaient une plaisanterie. Je lui démontrai trop aisément qu'un miracle ne se ferait pas en sa faveur, et que c'en serait un s'il échappait à une proscription si générale, quand il n'était possible de se sauver que par l'obscurité et le silence. Un homme dont la vie était de se montrer et de faire du bruit, d'être cité demain pour le mot d'aujourd'hui, de faire rire les autres, ou de rire aux éclats pour eux et pour soi, ne pouvait guère être soupçonné de conspirer, mais deviendrait

un point de mire trop apparent pour qu'on le manquât, dans un temps où les victimes iraient à l'échafaud dans l'ordre et le rang où elles se feraient remarquer, et où le seul moyen de vivre serait de passer pour mort. Sa raison m'entendit, mais sa paresse ne me comprit pas. Pour que je succombasse moi-même plus sûrement encore, il fit non-seulement tout pour me détourner de sortir du royaume, mais m'offrit un lit chez lui et la moitié de son appartement. Il me prédit que, dans l'état des choses, les barrières de Paris fermées, toutes les surveillances et les soupçons sous les armes, je serais arrêté, comme tant d'autres dans les campagnes, *identifié*, et réservé à une mort plus misérable.

Il n'était pas de mon destin de l'en croire : je lui dis le dernier adieu de ce monde. Dans la suite, je cherchai long-temps avec inquiétude, et trouvai *plus tard* que je ne l'aurais cru, son nom sur ces listes fatales que l'Europe a lues avec épouvante et indignation, lorsqu'elle désespérait d'un peuple d'agneaux timides qu'une poignée de tigres entassait dans des cavernes avant de se gorger de leur carnage....

L'amie qui avait décidé mon départ, s'était aussi assurée d'un homme sur lequel elle comptait comme sur elle-même. En sortant de chez Champcenetz, je le trouvai chez elle qui m'at-

tendait. Il m'affubla d'un chapeau bordé, d'une redingote de cocher, et me fit monter, dans cet équipage, *derrière* son cabriolet. Nous arrivâmes près de Saint-Denis, à une maison écartée, où je passai la nuit, dans une chambre que le nom de grenier ne déshonorerait pas. Je me séparai, dès le lendemain, de mon conducteur, et m'acheminant vers un port de mer, quelquefois à pied, quelquefois sur des voitures de louage, le plus souvent caché le jour, voyageant la nuit, reconnu trois fois dans la route par des hommes qui auraient dû me trahir, j'arrivai à Boulogne, le 25 août 1792, à dix heures du soir!

Mon signalement y était avant moi.

Je m'étais décidé d'avance à me confier à une Anglaise qui tenait l'Hôtel d'Angleterre (British Hotel) : j'y étais souvent descendu, et dans une situation fort différente de celle où j'allais m'offrir à ses yeux. Je regardai par les fenêtres de la cour, où j'apercevais de la lumière, si je ne verrais point mistress Knouth : l'ayant reconnue, j'entrai dans le parloir, où, à ma grande satisfaction, je la trouvai seule. La saleté de mes vêtemens, ma figure déjà un peu hâve, le secret que le lui recommandais, m'en firent accueillir avec une sorte d'effroi : elle me prit peut-être pour un de ces spectres que sa compatriote, mistress Radcliffe, introduit avec tant de profusion dans

ses romans, conçus et écrits sans doute dans des cimetières. Je me nommai, il fallut quelque temps pour la convaincre que j'étais encore un habitant du plus mauvais de tous les mondes. Enfin je lui demandai si elle voulait justifier ma confiance, ou me dénoncer; j'insistai seulement pour qu'elle ne me fît pas languir. Elle n'hésita pas, et m'ayant conduit elle-même dans une chambre, dont elle prit la clef, elle m'apporta bientôt après à souper. Je dormis quinze heures, oubliant qu'il y avait une révolution, des officiers municipaux, des assassins et des tyrans. Mes songes mêmes furent aussi paisibles que mon sommeil.

En me réveillant, le sieur Parker, associé de cette brave femme, vint me proposer de me rendre à bord d'un vaisseau, qui portait en Angleterre les gens et les chevaux de lord Gower. Il m'amena le capitaine, qui s'engagea, moyennant vingt-cinq louis, à me faire coucher sur la paille à son bord. J'y eusse consenti, si son éloquence eût également réussi à me persuader que je tromperais la surveillance des préposés de la douane, et autres officiers publics, qui visiteraient son vaisseau. Cette épreuve me semblant dangereuse, je lui offris un présent pour en obtenir le silence qu'il garda. Enfin Parker se présenta dans ma retraite, avec un acolyte de la mine la plus rébar-

bative et la plus patibulaire. C'était, me dit-il, un *contrebandier* des plus *honnêtes*, qui répondait sur sa tête de me rendre à Douvres, sain et sauf. Les soins de celui-ci étaient plus chers : il exigea quarante louis.

Qui me garantissait qu'un tel homme ne me trahirait pas, ne me ferait pas jeter à la mer pour abréger, etc. etc. etc. Mais n'ayant pas le temps de considérer ces misères-là, je me livrai à lui sur-le-champ. M'ayant passé sur l'épaule une carnassière, il m'arma d'un fusil. Nous traversâmes le court espace qui conduisait à la mer, et fûmes bientôt dans l'eau jusqu'aux genoux, en côtoyant le rivage. Mon compagnon tirait incessamment et m'obligeait à en faire autant, sur je ne sais quels oiseaux qui passaient souvent hors de la portée, et que je ne prenais pas la peine de viser. Enfin, après une course de deux heures, il fallut entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine pour gagner une barque qui paraissait avoir pour voile un mauvais drap de lit, sous la conduite de deux matelots, dont le langage et toute l'encolure n'inspiraient rien moins que la confiance. Il dit quelques mots que je n'entendis pas, et m'enlevant par la ceinture, il me lança dans la barque, comme quelqu'un dont on a reçu l'argent, et avec les jambes et les bras de qui l'on ne compte pas.

Ma situation n'était ni brillante ni aimable. Je

ne fus pas long-temps à l'apprécier, et me déterminai vite à l'améliorer. Je fus m'asseoir à un bout de la nacelle : « Comptez, leur dis-je, en tirant de ma poche deux pistolets que j'armai, » que si l'un de vous fait un mouvement pour » m'approcher, je le tue. Mais aussi, vous recevrez les dix derniers louis que j'ai sur moi, si » nous arrivons ce soir avant neuf heures à Douvres, ou dans tel autre port d'Angleterre. » Ma harangue sembla les étonner, mais sans proférer, je crois, une autre parole, pendant une traversée de dix heures, nous arrivâmes le soir, avant qu'il en fut sept, à Stockport, mouillés comme l'est à l'Opéra un héros de théâtre arrivant à la nage.

Le ministre de l'Évangile et le juge de paix du lieu vinrent bientôt après me faire les propositions les plus prévenantes et les plus hospitalières. Leur humanité et leur zèle patriotique étaient mêlés de curiosité et du désir de connaître la véritable situation de la France. Je contentai les questionneurs en peu de mots, et aussitôt que les chevaux furent attelés, je leur fis mes adieux avec des sentimens de reconnaissance, et montant dans ma chaise de poste, je pris la route de Douvres, où j'arrivai en deux heures.

Là, je respirai enfin librement; je remerciai Dieu d'être échappé à mes ennemis et de me trouver dans un pays protecteur. Mais la vue

consolante de ce pays ne pouvait me faire oublier ma patrie, dont je me voyais exilé contre ma volonté, mes désirs et mes inclinations. Je restai deux jours à Douvres, errant involontairement sur la plage : dans le trouble et l'agitation de mes pensées, je demandai aux vagues les causes des changemens subits qui nous font passer des orages à la tranquillité, et de la tranquillité aux orages ; je leur demandai comment elles pouvaient élever ces vagues si rapidement contre le ciel et montrer avec la même rapidité une surface unie; j'interrogeai celui dont la main toute puissante soulève les vagues pour les lancer de nouveau dans la profondeur des abîmes : une voix lugubre et bruyante paraissait répondre : « le Dieu des » orages est aussi le Dieu des révolutions. » Tout, sur la mer et sur la terre, est changement et inconstance : rien ne se fait qu'à la suite d'un ordre immuable; d'après les conseils et la sagesse de l'Être-Suprême; tout se meut d'après un plan fixe et des principes éternels.

Je jetai un regard de regret sur la terre et la mer, et, abîmé dans une profonde rêverie, je fixai ensuite mes regards vers le ciel; mes espérances étaient dans le ciel, qui est le dernier et le seul asile où siége l'espérance, et où l'homme n'est ni trahi, ni abandonné.

Je trouvai à Douvres lord Cholmondley avec

son aimable épouse. J'avais fait sa connaissance en France. Ils étaient sur le rivage et regardaient la mer, mais par d'autres motifs que ceux dont j'étais animé. Ils étaient heureux; ils avaient une patrie; ils possédaient tout ce qui peut lui donner une valeur et la rendre agréable; ils vivaient dans les jouissances d'une immense fortune. Lady Cholmondley aimait la vie, non comme son sexe l'aime en général, car ce sexe y est moins attaché et l'apprécie peu lorsqu'une grande passion le domine; mais comme une femme heureuse, devenue indifférente dans le bonheur. Sur le point de s'embarquer pour Naples, et se hâtant d'aller voir sa mère, la duchesse de Ru..... qui était mourante: elle était sur le bord de la mer, tremblante et incertaine, désirant pouvoir l'interroger si elle la transporterait tranquillement sur les côtes de l'Italie. Elle paraissait conjurer les vagues, qu'elle ne trouvait pas assez paisibles; mais son mari cherchait à lui inspirer du courage tout en partageant ses inquiétudes, et cherchait à éloigner le plus long-temps possible le moment de la séparation. Ils ne pensaient pas que la mer n'est jamais plus dangereuse que lorsqu'elle cache ses dangers dans son sein et que l'heure de la tempête suit souvent immédiatement le moment tranquille et sans nuages. La France aussi avait été tranquille et sous un ciel serein!

Après avoir terminé quelques affaires avec la maison Minet et Factor sur laquelle j'avais des lettres de change, je me mis en route pour Londres, où j'arrivai encore avant la nuit. En Angleterre, on était frappé des événemens qui venaient d'avoir lieu en France. Toutes les classes de la société y prenaient le plus vif intérêt. Les événemens se pressaient, devenaient de jour en jour plus graves..... Mais ici je m'arrête, je jette la plume, et j'attendrai pour publier, ou du moins pour écrire la seconde et la plus intéressante partie de cette histoire * (près de quinze années de courses sans but et sans repos, dans les principaux États de l'Europe, et dans le Nouveau-Monde), que j'aie soumis mon travail à un tribunal qui ne trompe jamais, quand l'amour-propre est docile, et l'esprit de bonne foi : le tribunal du temps et de la réflexion. J'attendrai surtout que sans dangers, sans fiel et sans poisons, cet ouvrage, au moins singulier, ne puisse nuire ni à son auteur, ni aux acteurs que j'ai mis sur la scène; et le moyen le plus efficace d'atteindre ce but utile et moral, est de pourvoir à ce qu'il ne paraisse qu'après la mort de l'un et des autres.

* De 1792 jusqu'en 1807.

Ici finissent les Mémoires autographes du comte Alexandre de Tilly. L'intention manifeste de l'auteur, était de les continuer et de les compléter; il le promet, en quelque sorte à la fin de son dernier chapitre qu'on vient de lire, et qu'il termine par ces mots, écrits de sa main : *fin de la première partie.* Les papiers qu'il a laissés montrent également que tel était son dessein. Mais ils n'offrent rien moins que des matériaux suffisans pour une continuation complète. Ces papiers ne peuvent d'ailleurs être présentés au public dans l'état où ils se trouvent.

Nous réunirons néanmoins plusieurs notes éparses, et divers fragmens tirés du portefeuille d'un homme qu'on voudrait ne pas quitter si vite, et dont la vie est encore parsemée de détails curieux et de particularités intéressantes; nous puiserons en outre, dans sa correspondance, beaucoup de faits et quelques données, ainsi que plusieurs lettres remarquables, avec des dates propres à fixer les époques.

Malgré l'incohérence et le décousu de ces élémens divers, nous nous efforcerons de donner à notre travail additionnel, toute la liaison et tout l'ensemble

dont il pourra être susceptible, sans nous permettre d'y ajouter de notre propre fond, autre chose que des éclaircissemens nécessaires, ou des explications amenées par le sujet même. Par là le lecteur pourra être assuré d'avoir une suite des *Mémoires* du comte de Tilly, qui ne sera pas dénuée d'intérêt, quoi que restreinte aux seules informations émanées de l'auteur lui-même.

Dans sa correspondance, nous ne trouvons que des traces imparfaites de certaines circonstances de sa vie, dont les détails nous manquent. Ce qu'on a répandu à cet égard, soit à Paris, soit à Berlin, est trop incertain et trop vague, pour que nous nous y arrêtions : il nous faut des témoignages plus sûrs. Ainsi dans ce travail, nous serons guidés par l'amour de la vérité et par le sentiment d'une impartialité scrupuleuse.

SUITE DES MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

Séjour du comte Tilly en Angleterre, depuis le 10 août 1792 jusqu'en 1796. — Sa liaison avec Lady Craven, margravine d'Anspach, et avec Mme de Lartigues.

On a vu que le comte de Tilly quitta Paris après la catastrophe du 10 août : il débarqua le 26 du même mois à Stockport, et de là se rendit par Douvres à Londres. Il résulte de sa correspondance qu'il séjourna en Angleterre depuis 1792 jusqu'en 1796. Il se rendit à Hambourg en 1797, et de là aux États-Unis d'Amérique. Il revint en 1799 en Angleterre, qu'il quitta la même année pour voyager en Allemagne. Nous tâcherons de le suivre dans ces divers pays et dans ses nouvelles aventures. Mais nous ne pouvons guère

donner que des fragmens sur son séjour en Angleterre.

Il y fréquenta particulièrement quelques émigrés de marque, tels que le prince Léon de Poix, le vicomte de Noailles, MM. de Bouillé père et fils, le baron de Breteuil, le comte de Tressan, le marquis de Champignolles, la famille de Matignon et celle de Vaudreuil. Nous voyons encore d'après sa correspondance qu'il était généralement aimé et estimé à Londres. Quant à ses ressources et à sa manière d'y vivre, c'est pour nous un mystère d'autant plus impénétrable, que l'état de ses finances n'était pas très-brillant au moment de son départ de Paris pour Boulogne. Il paraît néanmoins que le vicomte de Noailles et lui, s'étant liés par des rapports plus intimes, firent ensemble des spéculations ou affaires d'argent. Il paraît encore plus évident que Tilly, de même qu'à Paris, fit fortune au jeu et auprès des femmes.

Combien alors était difficile et pénible la situation des émigrés! c'est ce qu'on va voir par le contenu de la lettre que lui écrivit d'Édimbourg, le 20 novembre 1796, le comte de Vaudreuil * son ami; elle était conçue en ces termes :

* Le comte de Vaudreuil, dont il a été déjà question dans ces Mémoires, et sur lequel nous avons donné une note biographique, tom. Ier, quitta la France avec le comte d'Artois, se rendit

« Je commence donc de nouveau ma correspon-
» dance, et je vous demande en retour de l'exac-
» titude. Je vous parlerai d'abord de ma position.
» Vous savez que depuis long-temps MONSIEUR * dé-
» sirait que nous vinssions ici. J'avais toujours dif-
» féré à cause de la longueur de la traversée; mais
» nous ayant envoyé un brick, nous avons pris
» notre parti, Mme de Vaudreuil et moi, et après six
» jours de souffrances, nous sommes enfin arrivés
» ici bien fatigués. Nous avons trouvé une maison
» qui nous coûte 4 liv. sterl. par mois. La vie y est
» beaucoup moins chère qu'à Londres, mais en-
» core est-elle fort chère, surtout quand on n'a que
» dix livres par mois, en tout et pour tout. MON-
» SIEUR ajoute à notre dîner deux plats que l'on
» nous envoie du château, et voilà la seule chose
» qu'il fait et peut faire, car il est bien mal à son
» aise, ne touchant rien. Je vous dirai *entre nous*
» *deux*, que j'avais bien espéré quelque chose,
» mais il y faut renoncer, puisqu'il ne peut pas
» même payer sa maison, et je reste avec dix li-
» vres. Je ne sais en vérité comment je ferai : la

avec lui à Turin; l'accompagna ensuite dans différentes contrées; le rejoignit à Edimbourg, comme on le voit ici; et rentra en France avec ce prince, en 1814. Il fut alors nommé pair de France, et gouverneur du Louvre : il mourut dans cette charge, au mois de janvier 1817. Le prince dont il avait été le compagnon d'infortune, lui donna les marques les plus touchantes d'intérêt à ses derniers momens.

* Aujourd'hui Charles X.

» tête m'en tourne. Je suis malheureux de ne » pouvoir aller à Londres, mais la place dans le » mail coûte, pour soi seul, dix guinées. Il est » piquant d'être sur le même continent sans pou- » voir aller vous embrasser, mon cher Tilly. J'au- » rais mille choses à confier à votre amitié.... J'ai » déjà reçu une lettre d'Alphonse, qui me de- » mande de l'argent. Je lui mande ma position.... » Ne sachant où loge Alphonse, je vous adresse » ma lettre pour lui, etc. »

La situation des émigrés était déplorable, moins peut-être en Angleterre que dans certaines parties de l'Allemagne. Là, des princes considérables fermaient aux victimes de la révolution française l'entrée de leurs États, et faisaient planter sur leurs frontières ces poteaux impudens où on lisait : *Il est défendu aux vagabonds et aux émigrés de passer outre.* L'histoire ne doit pas se taire sur de tels faits.

On a vu que le comte de Tilly n'avait jamais approuvé la mesure de l'émigration, et qu'il n'y avait eu recours que lorsqu'il lui avait fallu personnellement sauver sa tête. Avant même son départ, il avait publié une lettre énergique adressée à Condorcet, membre de l'Assemblée législative, qui, après avoir parlé sur l'émigration avait provoqué des lois contre les émigrés : c'était le premier élan d'un cœur généreux, sou-

levé d'indignation à la lecture du décret rendu contre ces proscrits de tout âge, de tout genre, de tout sexe.

Tilly dans sa lettre à Condorcet réimprimée à Londres et à Berlin, revient sur les motifs de son émigration, et même y ajoute en note, quelques nouveaux détails........ « Il est temps, de fermer » mes yeux, dit-il, sur ce cloaque où vous » respirez, sur ces odieux tableaux dont je » pourrai d'autant mieux dire *et quorum pars* » *magna fui* que j'ai été à la veille de succomber » sous le couteau des meurtriers, et de périr vic- » time de vos fureurs pour prix, je n'ose pas dire » de mes efforts heureux *, mais au moins de ma » constance pour une cause juste, quoiqu'à

* Lui, le sieur Fabre d'Eglantine et autres, qui sont maintenant *devant le diable*, essayèrent de me faire assassiner *le* 13 *d'août* 1792, pour terminer la petite guerre que ces honnêtes gens me faisaient depuis deux ans. Il fallait bien quitter mon pays où ces messieurs étaient les maîtres!!

Je pris congé d'eux avec la plus grande difficulté : caché le jour et voyageant la nuit, je mis près de trois semaines à gagner un port de mer : je leur laissai tous mes vœux et *n'emportai* que le pressentiment que leur fortune n'irait pas loin. J'ai appris depuis, avec une horrible surprise, qu'un médecin très-célèbre * que je ne connaissais que très-superficiellement, pour l'avoir rencontré de temps à autre chez une femme respectable et chez un très-bel esprit, qui n'est plus, avait cherché à aiguiser contre moi le poignard *des jacobins*. J'ai fait mon examen de conscience ; j'ai voulu savoir de quel crime j'étais coupable aux yeux de M. le docteur : j'ai retrouvé que je n'avais pas assez flatté son excessif

* M. Cabanis.

» demi-perdue. Je vous combattis quand votre » Empire n'était pas encore affermi ; puissant je » ne fléchirai pas devant vous ; et quand j'ai » échappé à vos poignards, je méprise vos pros- » pérités, et ne voudrais pas y associer ma for- » tune. »

Voici quelques fragmens sur l'émigration et sur les émigrés sortis de sa plume : nous garantissons l'authenticité de tout ce que nous présenterons comme émané de l'auteur lui-même.

Sur l'émigration et les émigrés.

« Le Roi ordonna itérativement (après le 12 » juillet 1789) à M. le comte d'Artois de partir. Il » était inquiet des jours de son frère. La noblesse » *fidèle* se trouva divisée en deux partis : ceux » qui voulaient rester auprès de leur malheureux » maître, dussent-ils périr victimes de leur dé-

amour-propre, (on vous gâtait, M. le docteur !) et que j'avais osé *souvent* être d'un avis différent du sien.

Pour çà, la mort,
C'est un peu fort !

Je lui pardonne, il voulait me traiter comme ses malades.
(*Note ajoutée par l'Auteur en* 1803.)

» vouement, et ceux qui crurent que leur gloire » était intéressée à se précipiter sur les pas de » leurs chefs naturels, au milieu des dangers qu'ils » *espéraient* et qui plaisaient à leur courage. Ces » derniers ne virent pas qu'on allait considérer les » *émigrés* comme des voyageurs atteints de la » peste, qui devaient, avant de courir l'Europe, » se guérir, ou mourir dans leur patrie : ils ne » virent pas qu'après quelques efforts faibles et » partiels, la haine et l'envie les repousseraient » comme des alliés dangereux qui n'avaient pas » fait la quarantaine. On les détesta parce qu'ils » appartenaient à une nation qu'on voulait anni- » hiler : on les détesta parce qu'on ne pouvait les » détruire. On leur reprocha surtout de ne pas » *s'être battus chez eux*, c'est-à-dire de n'avoir pas » organisé la guerre civile que *le Roi ne voulait* » *pas et qui ne pouvait se faire sans lui*. . .

» Un membre du Parlement britannique me » citait les guerres opiniâtres des maisons d'Yorck » et de Lancaster : ce n'était pas un exemple ap- » plicable à la circonstance où la noblesse fran- » çaise s'était trouvée. Dans les *guerres de la Rose*, » deux étendards flottaient, deux partis étaient » prononcés, deux chefs étaient en présence, et » il fallait choisir, sous peine d'être infâme et » exterminé par le vainqueur. Il en fut de même » sous Charles Ier : la nation fut divisée entre le

» long Parlement et le monarque : celui-ci com-
» battait pour la constitution et les prérogatives
» de son trône; l'autre pour la constitution et la
» liberté. Mais encore un coup, il fallait opter
» puisque l'autorité dissoute, était au moins en
» question, et que tous en avaient appelé au
» glaive, dans cette île dont les dissensions et les
» fureurs sont bornées par la mer. En France,
» au contraire, l'autorité royale était encore
» pleine et entière : elle fit abnégation d'elle-
» même et ordonna l'inaction. Les moins obéis-
» sans crurent bien faire en éludant les ordres
» du Roi, et lui rendre même un hommage en
» courant dehors le servir malgré lui. Voilà la
» question réduite à ses véritables termes. La
» moitié de ces infortunés chevaliers a péri dans
» les combats, celle qui a survécu s'est chèrement
» convaincue que combattre sa patrie, et surtout
» la quitter, est encore plus une faute que ce
» n'est un crime.

» Cette épidémie de l'émigration affecta diverse-
» ment la noblesse : il en sortit des envieux et
» des jaloux, qui préféraient la mort des préjugés
» qui les intéressaient à la renaissance des supé-
» riorités dont ils avaient été blessés. Le dévoue-
» ment, l'abnégation, le courage, tout fut décrié.
» Des aventuriers, des imposteurs achevèrent de
» désorienter les hautes classes dans les pays

» étrangers ; aussi que de mécomptes et de sur-
» prises !

» Mais d'abord il faut convenir qu'autrefois les
» autres nations ne couraient aucun risque de se
» méprendre, puisqu'on n'était admis dans les
» maisons considérables qu'après avoir été mené
» à la cour par son propre ambassadeur. Mais les
» vagues de la révolution ont inondé tous les pays
» de Français, et souvent d'une classe qui faisait
» tort à ceux à qui rien n'aurait dû nuire : je veux
» dire de cette classe qui a profité des infortunes
» de notre patrie pour aller mentir sur une terre
» étrangère, et à qui les malheurs publics n'ont
» semblé qu'une occasion d'y aller chercher une
» fortune privée, en se disant les plus illustres
» victimes d'une révolution qui ne les avait pas
» atteints, puisqu'elle n'avait rien à leur prendre;
» en parlant sans cesse de ce qu'ils n'avaient ja-
» mais vu; en usurpant, de mémoire, des places
» et des emplois, qui, souvent même, n'avaient
» jamais existé; en se prétendant la tête d'une
» nation dont ils étaient l'autre extrémité; en
» soutenant aux étrangers qu'ils avaient possédé
» en France ce qu'on avait détruit; en portant
» enfin les derniers coups à la dynastie terrassée,
» par l'impudence avec laquelle ils affirmaient
» qu'ils en avaient été les favoris et les créatures.

» J'ai trouvé en pays étranger un colonel du

» régiment de Berri *dragons*; une *surintendante* » *de la maison de* MADAME (toutes choses qui » n'ont jamais existé); un monsieur m'a blessé » avec des souliers, et m'a assuré qu'ils devaient » bien aller, parce qu'il avait été *maréchal de* » *camp* (il n'avait pas trente ans).

» J'ai vu une *dame pour accompagner Madame* » *comtesse d'Artois*, qui avait été toute sa vie » marchande de modes, dans une ville de Flan» dres. Une grande princesse d'Allemagne a eu » pendant dix-huit mois à sa table l'ancien *colonel* » *de la gendarmerie*.

» Le comte de Fleury reconnut son ancien valet » de chambre; il voulut le raisonner et le faire » partir sans le perdre ; celui-ci sûr de son as» cendant dans cette petite cour, contesta à son » maître de l'avoir été, le menaça à son tour de » le faire expulser, et faillit à y réussir. Je n'ai » presque pas trouvé dans le Nord un seul pré» cepteur, vicaire de village ou autre émigré, qui, » à l'en croire, n'eût été à la veille d'être évêque, » de qui l'oncle ne le fût pas, et qui ne fût un » cadet de bonne maison ; pas une seule gouver» nante qui ne se donnât au moins pour une fille » de condition.

» Il était doux, pour beaucoup d'étrangers, de » les prendre au mot, enchantés de les trouver » si serviles, de si mauvais ton, et d'avoir la no-

» blesse française dans leurs antichambres ou » dans leurs cuisines. Ces gens-là criaient plus » haut que les émigrés, et un Montmorency sans » poumons eût fort bien pu y passer pour une » *espèce*.

» Voilà ce que j'appelle une coalition du de- » hors avec l'intérieur, car c'était verser l'oppro- » bre à grands flots sur l'ancien gouvernement; » c'était la dégradation de l'adversité consommée » par l'imposture; c'était flétrir dans le calme ce » qui avait été aboli dans la tourmente; c'était » justifier vingt révolutions au lieu d'une; c'était » le malheur qui perdait ses droits, parce qu'on » lui volait ses titres. »

Non seulement le comte de Tilly fréquentait à Londres les émigrés de marque que nous avons fait connaître, mais il avait accès également dans plusieurs maisons anglaises de la haute société. Sa liaison avec lady Craven, margravine d'Anspach, offre quelques particularités piquantes. On croit qu'il en avait fait la connaissance à Paris, et qu'il s'y attacha plus particulièrement à Londres. Élisabeth Barkeley, veuve de lord Craven, par son esprit et ses grâces, avait entièrement subjugué le dernier margrave d'Anspach et Bareith *, qui, par sa mère, était neveu du

* Christian-Frédéric Charles-Alexandre, né en 1736, parvenu à la souveraineté en 1769.

grand Frédéric. Dès 1791, il avait cédé, par abdication, ses deux principautés de Franconie à son héritier éventuel, le roi de Prusse *, moyennant une forte pension viagère. Ce prince était sans héritiers et sans espérance d'en avoir. L'idée d'aller vivre paisible et tranquille en Angleterre, comme un simple particulier, l'avait tellement dominé, qu'après son abdication, étant parti pour Lisbonne, il y avait épousé lady Craven, et s'était retiré ensuite en Angleterre avec elle. Là, vivant avec opulence dans une terre magnifique **, qu'il avait achetée aux environs de Londres, il était entièrement asservi à l'empire que sa femme exerçait sur lui, dans un âge où les habitudes ont remplacé les passions. Mais il n'en était pas de même de la margravine qui fut bientôt subjuguée par sa passion pour le comte de Tilly. Cette liaison devint bientôt si intime qu'on s'adressait à lui pour être présenté chez le margrave. Dans sa correspondance se trouve une lettre d'un comte de Sainte-Fare, qui lui en faisait la prière instante; et de plus une suite de lettres de la margravine, pleines de tendresse et de la plus grande intimité. Ces lettres amoureuses sont de l'année 1793 : en voici quelques échantillons :

* Frédéric-Guillaume II.
** Chiswick.

« Moi méchante! lui dit-elle, moi, pour toi,
» quand je ne puis l'être pour ceux que je haïs!
» tu plaisantes, mon cher ami. A Dieu ne plaise
» que j'aie voulu t'empêcher de finir tes projets
» avec D.....; mais te mettre sur tes gardes. Pour
» le M. (margrave), il est enragé contre votre na-
» tion, mais plus contre D. M. Il ne répondra
» d'aucune manière à ses lettres; le silence du
» mépris le plus profond est ce qu'il rendra.
» Lord Thurlow dîne ici dimanche. Crois que
» j'userai de mon ascendant pour *mon* bonheur.
» Jamais je n'ai été aussi nécessaire au M. (mar-
» grave); son âme timide se réfugie auprès de
» la mienne....... Il est venu une lettre le cher-
» cher pour finir l'acquisition de Colney-Chapell.
» J'ai commandé la voiture; je me suis mise très-
» proprement et je l'ai accompagné. Je sais le
» flatter et le consoler. Le peuple me salue et dit :
» *There she is!* Il est enchanté. Quand je suis ve-
» nue auprès du lit pour le faire lever, il réflé-
» chissait au lieu de dormir. Il ne parla que de la
» noirceur de D. M. contre moi.... Vouloir lui
» ôter *sa femme!* le brouiller avec *sa femme!* Il
» ne peut digérer cela. Et puis il dit : quand tu
» me quitterais, pense-t-il, lui, qu'il me conso-
» lerait? *And that d-m-d-b-ch.* qui me lor-
» gnait. J'ai vu ses manières quand tu étais
» à Bristol, mais je ne suis jamais remonté chez

» elle ; *She's a d.... med b-ch.* Tout ceci est
» charmant, et tout me réussira, je te le promets.
» Parce que je suis *bonne*, crois-le sincère et
» tendre, et je veux que tu sois bon et heureux
» avec moi.... Dieu m'est témoin que renoncer à
» te voir pour quelques semaines, c'est renoncer
» au seul plaisir que j'aie. Mais dans l'état actuel
» des choses, ton départ donnerait le dernier
» coup de main aux droits que j'ai acquis sur le
» M. (margrave). Tous les autres ont tort, et toi
» tu es le seul qui du moins ne l'as pas trompé.
» Je t'embrasse et te prie de m'envoyer dans ta
» dernière lettre une croix dans un coin que tu
» auras baisé avec ta bouche...., que j'y porte mes
» lèvres.... Adieu, mon cher et unique ami ; aime-
» moi bien. En te soignant de corps et d'âme, tu
» peux me prouver si tu désires de me rendre
» heureuse. Place un baiser comme cela : »

○

Le commencement d'une seconde lettre de la margravine à Tilly, et que nous allons aussi rapporter, indique qu'elle fut écrite vers le mois de septembre 1793, époque fatale pour la Reine de France :

« J'ai versé un torrent de larmes encore ce ma-

» tin, lui mandait-elle, aux horreurs qu'on com-
» met contre cette malheureuse Reine.

» M. Reed est arrivé de Portsmouth, où il a été
» un mois, et il dit qu'il y a vu trois chevaliers
» qui s'impatientent. M. Reed a déjeûné ici. Il
» m'a dit qu'il venait pour me faire tous les com-
» plimens de MM. de G. (de Gand), Duras et
» de P. (de Poix). Vous voyez que je vous rends
» un compte fidèle de ceux à qui je dis deux mots.
» J'ai eu une longue conversation avec le M.
» (margrave), au sujet de mes affaires, dans la-
» quelle il s'est mis dans un tort si épouvantable
» avec moi, que j'en ferai tout ce que je voudrai.
» Je ne puis vous dire cela à présent; mais c'est
» charmant. Il va à Colney-Chapell dimanche, et
» j'aurai mon entière liberté jusqu'à mercredi au
» soir. Ainsi si tu veux me voir encore une fois
» sans que le P. ou qui que ce soit le sache, si tu
» le veux, je te proposerai deux moyens : tu en
» choisiras un. L. T. (lord Turlow) vous racon-
» tera la folle scène d'hier. Je t'embrasse du fond
» de mon âme affligée. »

Dans une troisième et dernière lettre, on voit combien la margravine était contrariée dans ses amours, soit par l'embarras de sa position, soit par les ménagemens qu'elle croyait devoir au margrave. Elle y met ses sentimens encore plus à découvert.

« Je n'ai, lui dit-elle, que des larmes toujours » prêtes à m'étouffer. Je ne crois pas qu'il serait » prudent de te voir. Tu ne sais pas *comme* » j'aime, quand j'aime. Tu peux en avoir une » très-faible idée. Je ne dirai pas de mal de toi » au M. (margrave). Mon langage, quand je » parlerai de toi, sera toujours le même. Je n'ai » jamais eu de détours avec lui. Je ne me donne- » rai pas la peine de le tromper; et ce serait » peine perdue, car je ferai tout ce que je vou- » drai de lui quand une fois tu seras parti, et » pour le reste je me *tairai;* mais je ne dirai ja- » mais que du bien de toi; si l'occasion est iné- » vitable de te nommer. J'éviterai cela quand je » le pourrai, car mon cœur a quinze ans pour » toi, et se met à battre si fort quand on te » nomme, et me fait rougir, que je suis prête à me » trouver mal. Je trouverai une maison à Londres » où je n'aurai place pour personne, que pour ce » qui est nécessaire à mon fils, et, s'il est pos- » sible; tournée de manière à ce que tu puisses y » entrer nuit et jour. Apprends, cher ami, à te » défier de toi, même plus que des tracasseries et » des méchans. Tu sais d'ailleurs qu'il ne faut que » quelques circonstances qui se rencontrent par » hasard pour te faire classer ton *unique* bonheur » dans le rang des *infâmes*. N'aie d'ami que moi, » et sers-toi de tes ennemis quand ils veulent

» agir en amis. Le M. (margrave) a beau jeu » contre les Français; il vient de me dire que » ce que les monstres font à Paris n'est que le » pendant de tout ce qu'il a vu dans ses troupes, » où il avait deux cents Français; que c'étaient » des complots, des projets d'assassiner, caporal, » colonel, etc...., je le laisse dire.

» C'est un nouveau supplice réservé pour moi » seule d'être à portée, et près de ce que j'aime » et de ne pas le voir, ni pouvoir le voir. Je suis » un peu mieux aujourd'hui, mais loin d'être bien. » Je te promets de ne songer qu'à ma santé. » Mais, dis donc, qu'as-tu fait de tes maux? Je t'ai » demandé des détails sur ta santé, et tu ne m'en » donnes pas. Envoie-moi ton Henri *. J'aimerai » le voir parce qu'il t'a vu. Conserve toutes les » facultés de ton âme, pour m'aimer comme je » le mérite à ton retour. Je compte sur ta *cheva-* » *leresquerie* de ne jamais me le cacher si tu » changeais. Et je compte bien plus encore sur » ma tendresse et la tienne, que tu ne pourras » jamais changer pour moi. Je t'embrasse avec » une tendresse excessive, mais bien affligée dans » ce moment-ci. Adieu! »

Une telle liaison avec un homme du caractère du comte de Tilly, ne pouvait manquer d'être

* Valet de chambre du comte de Tilly.

troublée ou traversée par bien des incidens et des tribulations. Qu'on se rappelle qu'il fait lui-même l'aveu dans ses *Mémoires*, qu'il était d'un humeur jalouse et exigeante. Il résulte d'une lettre que la margravine lui écrivit en anglais, qu'il la tourmentait par des soupçons injurieux. Elle s'efforçait de dissiper la jalousie que lui avait inspirée, apparemment un rival qui n'est indiqué que par la lettre initiale D.., et qu'on suppose être M. de Duras; il était aussi de la société du margrave.

Ces nuages amenèrent des scènes et des emportemens, qui ne sont guère dans nos mœurs, mais dont Tilly a consacré en quelque sorte la théorie dans ses propres *Mémoires*, après en avoir puisé l'exemple dans les amours du premier Lauzun (Puyguilhem) avec la petite-fille d'Henri IV *. Comme chacun sait, le duc de Lauzun donnait à cette princesse des marques *frappantes* de son amour. Il a été notoire à Londres et à Hambourg, que le comte de Tilly en agit de même à l'égard de la margravine d'Anspach, et qu'il la traitait parfois avec une singulière brutalité dans son parc, à coups de cravache, en présence de témoins. Si nous lui devions à lui-même la révélation de ce fait, ou plutôt de ces

* Mademoiselle de Montpensier.

voies de fait, il se serait appuyé sur des raisonnemens captieux, et aurait justifié par des exemples cet *excès d'amour*, lui qui avait érigé en maxime qu'il était permis à un amant de battre sa maîtresse, mais qu'il était de mauvais ton à un mari de battre sa femme.

Ses amours d'ailleurs résistaient peu aux orages; ils étaient trop multipliés pour être tenaces.

On trouve dans ses papiers les traces d'une autre liaison avec une madame de Lartigues, dont il fit la connaissance par l'intermédiaire du prince Léon de Poix.

Charlotte-Marie Bobin, mariée avec le docteur Arnauld-André Roberjot de Lartigues, au Port-au-Prince, vivait avec sa fille à Londres, éloignée de son mari. On voit d'après sa correspondance, qu'elle se trouvait souvent dans des embarras pécuniaires, et qu'elle en était tirée, tantôt par le prince Léon de Poix, tantôt par le comte de Tilly, à qui elle avait fait connaître sa position et sa détresse.

Le reproche qu'elle s'était mise dans cette situation par sa légèreté et par le défaut d'ordre, lui fut adressé et articulé non-seulement par son mari, mais par un ami de son mari, M. Beauvernet, à Boston-Ros. Que ce fût vrai ou non, M. Léon de Poix et M. de Tilly, qu'animait sans

doute un autre genre d'intérêt, la tirèrent d'embarras, à plusieurs reprises, pendant les années 1795 et 1796. Les avances du comte se montaient à cette époque, à 1649 livres sterling.

Il prit la résolution, vraisemblablement, de concert avec elle, de réclamer le remboursement de cette somme à son mari; en conséquence Mme de Lartigues lui souscrivit la déclaration suivante :

« Je jure, affirme et proteste, que le compte » ci-dessus de 1649 livres sterling, argent d'Angleterre, est de toute exactitude, justice et vérité, ainsi que la reconnaissance éternelle que » moi et ma fille devons à M. Alexandre de Tilly, » qui m'a empêchée de mourir de faim, de maladie et de misère, à plusieurs époques (devant » tant de témoins les plus respectables qui le » certifient); dans les intervalles où je ne recevais point de pension (et où j'étais perdue de » dettes), et surtout ces derniers quatorze mois, » où ayant beaucoup de dettes, je ne recevais » aucune pension, abandonnée de toute ma famille, et obligée enfin de recourir depuis quatre » mois aux secours que le gouvernement anglais » accorde aux indigens, et cela, lorsque toutes » mes propriétés sont en plein rapport. Je reconnais, dis-je, que la susdite somme de 1649 liv.

» sterling, argent d'Angleterre, portée ci-dessus,
» lui est due de la plus légitime manière, et que
» lui, Alexandre de Tilly, est autorisé devant le
» ciel et les hommes, à prendre tous les moyens
» possibles sur tout ce que je possède et posséderai, sur tout ce que possède et possédera
» mon mari, pour se rembourser d'une dette
» aussi sacrée. »

Londres, 27 juillet 1796.

Signée, CHARLOTTE-MARIE BOBIN ROBERJOT DE LARTIGUES.

M. de Tilly ayant fait demander à M. de Lartigues, le remboursement de cette somme, celui-ci s'y refusa, alléguant la légèreté et l'inconduite de sa femme, à laquelle il faisait une pension, et ajoutant qu'il n'était nullement tenu de justifier, ni de payer ses dettes. « Ma réponse, dit-il à la
» fin, lui sera remise par un de mes amis,
» M. Dumont, à Londres, qui est chargé de lui
» parler de cette affaire. »

M. de Lartigues se montra très-récalcitrant, et s'obstina malgré toutes les réclamations à ne pas payer.

Mme de Lartigues retourna en Amérique, où nous allons bientôt la retrouver.

Départ de Londres pour Hambourg. — M. de Tilly y retrouve M. de Rivarol, et renouvelle sa liaison avec cet homme célèbre. — Sa lettre à Rivarol. — Réponse de ce dernier.

Nous ignorons si ce fut à la fin de 1796, ou au commencement de 1797, que le comte de Tilly quitta l'Angleterre pour se rendre à Hambourg; mais nous savons positivement qu'au mois de juin de cette dernière année, il était à Hambourg, où affluaient alors un grand nombre d'étrangers de presque toutes les nations, qui venaient y chercher un refuge contre les calamités de la guerre. Depuis la conquête de la Hollande, Hambourg était le point de communication le plus important, sous tous les rapports entre le Continent et la Grande-Bretagne.

Là, Tilly retrouva le comte de Rivarol qu'il a peint dans ses Mémoires, et dont il achèvera d'esquisser le portrait dans les fragmens que nous rapporterons sur son séjour à Berlin, où il rencontra une troisième fois cet homme célèbre en 1800 et en 1801. Il se lia de nouveau avec lui, et fréquenta aussi la maison du libraire Fauche *, qui était en relation intime avec

* Frère de M. Fauche-Borel dont les journaux ont fait mention si souvent, et qui s'étant dévoué à la cause royale a figuré dans presque toutes les affaires secrètes de la politique contemporaine. On sait qu'il s'occupe à faire rédiger ses propres *Mémoires*, qu'on attend avec impatience, et dont la publication sera très-prochaine.

Rivarol. Mais Mme Fauche, femme fort intéressante, frappée de la réputation de M. de Tilly, et lui trouvant d'ailleurs beaucoup de fatuité et un ton leste, le reçut assez froidement, et évita même avec soin toute espèce de relation avec un homme, dont la société était réputée dangereuse et peu sûre.

Quant à Rivarol, il le recevait chez lui assez volontiers, sur un pied amical, ainsi que l'atteste la correspondance suivante :

Extrait d'une lettre que le comte de Tilly écrivit à Rivarol, datée de Hambourg, le 6 juillet 1797, en lui envoyant demander un exemplaire de la *Nouvelle Héloïse* :

Je voudrais consulter cet ouvrage enchanteur
Où l'amant n'est pourtant qu'un triste suborneur,
Et la maîtresse une douce infidèle,
Le père un brave radoteur,
La cousine une péronnelle,
L'époux un ennuyeux et vieux prédicateur,
Et l'ami le mauvais modèle
De nos philosophes du jour :
Où tout le monde parle amour
Sans le définir et l'entendre,
Où la vertu qu'on outrage à son tour
Prêche d'un ton si spécieux, si tendre,
Que jeune et vieille ont bien pu s'y méprendre :
Ce livre qu'à vingt ans nous savions tous par cœur,

Et qu'à quarante ans l'on oublie,
Où tout est faux, vain et sophistiqueur.
Où tout est vrai, grâces à la magie
D'un style unique et séducteur.

« Cela veut dire, mon cher ami, que je vou» drais avoir pour vingt-quatre heures un exem» plaire de la *Nouvelle Héloïse*. J'ai une incerti» tude à fixer sur un passage qu'on me dit être » dans une lettre du troisième volume, et que je » crois au contraire dans l'Emile : veuillez la » remettre au porteur.

» J'ai passé chez vous hier, et j'ai été bien aise » de trouver la porte hermétiquement fermée. » J'ai suivi le précepte de celui dont la morale » était si pure, et qui dit : *Pulsate*, et je me suis » réjoui de ce que l'*aperietur vobis* ne se vérifiait » point. Je me suis flatté que vous étiez en re» gard avec la postérité qui vous appelle, et que » vous travailliez * pour elle et pour vous.

» Il est évident que c'est à vous qu'il appar» tient de donner les dernières leçons de cette » langue immortelle, de fixer ce qui est en ques» tion, de relever les erreurs, d'éclaircir les » doutes, d'expliquer ce qui est obscur, de dé» terminer les véritables significations, de prou-

* A un nouveau Dictionnaire que, quoi qu'on en ait dit, M. de Rivarol était très-capable de faire, parce qu'il voulait sortir de la route mécanique de ses prédécesseurs. (*Note de l'Auteur.*)

» ver les étymologies, et de jeter enfin la clarté
» d'une analyse savante sur la généalogie de cette
» grande et antique famille de mots, dont jusqu'à
» présent les preuves n'ont été que confusément
» faites.

» Je vous renvoie votre admirable discours *,
» où le style le plus brillant et la raison la plus
» exacte se sont donné rendez-vous pour charmer
» avec excès, et instruire sans fatigue. Heureuse
» alliance dont personne ne connaît aussi émi-
» nemment que vous les conditions!

» Je suis seulement fâché que vous ayez loué
» l'abbé Raynal. Votre note même n'est pas un
» *minoratif* de poids : c'était un pauvre diable
» qui n'a pas écrit une ligne de cette histoire, où
» il y a quelques superbes morceaux et une dé-
» clamation si imposante pour les jeunes gens,
» et pour tous les hommes dont le goût n'est
» pas sûr.

» J'ai vu dans ma jeunesse, à Saint-Germain,
» chez M. le maréchal de Noailles, un M. Pemeja,

* Le *Discours sur l'universalité de la langue française*..... Voilà comme je dépréciais l'homme avec lequel j'avais été lié pendant seize ans!!! qui avait pour moi une grande partie des sentimens que j'avais pour lui, avant que quelques personnes qui l'admiraient sans avoir une balance pour le peser, et qui l'ont à peine connu, nous eussent brouillés les quatre derniers mois de sa vie!! O inanité des coteries! ô pauvreté des salons!! ô médiocrité des jaloux sans droits!!! (*Note de l'Auteur.*)

» auteur de *Téléphe* (dont Mlle Arnould disait :
» il y a telle f... que j'aimais mieux quand j'étais
» jeune), qui lui avait fourni beaucoup de mor-
» ceaux, ainsi qu'un médecin de ses amis, mort
» à la fleur de son âge. On connaît les autres
» collaborateurs.

» Ce prêtre éhonté n'a été, comme vous le
» dites très-bien, que le rédacteur de cet ou-
» vrage. Les points de suture, seule part qu'il y
» ait eue, s'y montrent à l'œil le moins exercé.
» Son grand talent fut son attrait irrésistible
» pour le beau sexe, qu'il *adora indistinctement*
» jusqu'aux derniers temps de sa vie. Beau et
» superbe talent qu'il aurait dû cultiver sans
» partage.

» Il est aussi plat de s'attribuer les ouvrages
» des autres, que d'en écrire de mauvais.

» Mais j'écris un volume pour ne rien vous
» apprendre, si ce n'est peut-être que l'abbé
» Raynal était un âne à la ceinture.

» Une légère indisposition me fait garder la
» chambre : j'espère sortir demain, et je pas-
» serai chez vous.

» Adieu, mon cher Tacite *. *Macte animo!*
» point de distraction, travaillez, et vous aurez
» le droit de dire : *Exegi monumentum ære pe-*

* Allusion à ses morceaux brillans sur la Révolution.

» *rennius*. Vous avez vaincu toutes les difficultés » et tous vos rivaux, puisque vous avez vaincu la » paresse. »

Tuus ex animo.

Voici la réponse de Rivarol.

« Quand on écrit pour les femmes, on risque » d'aller *dépareillé* à la postérité.

» Voilà tout ce qui me reste de ce roman, mon » cher comte.

» Vous m'avez écrit comme à une Académie » tout entière; quant au sobriquet de *Tacite*, » vous avez grand raison, il y a long-temps que » je me tais.

» Si je m'étais douté hier de ma bonne fortune, » ma porte aurait été ouverte : elle le sera tou- » jours pour vous. Je la ferme aux ennuyeux et » à ceux avec qui il n'y a que du temps à perdre. » Frappez, quand vous reviendrez, deux coups » seulement un peu fort, à la porte du fond. » Prenez, si ça vous arrange, le moment qui » suit le dîner.

» Il vous sied bien de déclamer contre la pa- » resse : vous êtes le vrai coupable. Vous prodi- » guez ici, comme à *Paris*, votre esprit et votre » facilité à un monde dont on doit être dégoûté » à votre âge, quand on le connaît autant que

» vous : vous avez toujours la faim des vains
» plaisirs dont vous devriez être fatigué.

» Vous avez tout ce qu'il faut pour aimer le
» travail, et même pour n'y trouver que de l'at-
» trait. Croyez-m'en, reposez-vous dans l'étude ;
» elle vous réclame, et la dissipation n'est plus
» digne de vous.

» J'oubliais l'abbé Raynal ; vous avez absolu-
» ment raison ; mais il y a tant de gens de qui on
» peut dire *âne jusqu'à la ceinture*, que l'abbé
» Raynal qui l'était de pied-en-cap, aurait été
» ravi de votre lettre : il faut parler des gens à
» charge et à décharge. Votre médecin s'appelait
» du Breuil. C'est la fille aînée du b — de T —
» qui l'a tué.

» Adieu, nous pourrions faire commerce d'a-
» necdotes et de littérature ; et les Hambourgeois
» nous laisseraient faire. »

Nous retrouvons tout à coup, à la fin de 1797, le comte de Tilly aux États-Unis d'Amérique, sans avoir la moindre donnée sur l'époque précise de son départ de Hambourg, ni sur l'objet de ce voyage d'outre-mer.

Séjour du comte de Tilly aux Etats-Unis. — Il y retrouve le vicomte de Noailles. — Son mariage clandestin avec Maria-Mathilda Bingham. — La famille Bingham. — Arrangement singulier. — Séparation; retour en Europe. — Fin de l'épisode Bingham.

La seule trace d'une date relative à l'apparition du comte de Tilly en Amérique, se retrouve dans une lettre du vicomte de Noailles, datée de Philadelphie, le 9 novembre 1797, qu'il lui adresse à New-Yorck.

« Mme de Lartigues, lui dit-il, m'avait communiqué votre plan de venir d'Europe dans ce » pays. J'avais pris cela pour une fable, parce » que dans ce pays-ci, il n'y a rien de *romanes-* » *que*. Mais votre lettre de New-Yorck, datée du » 28 octobre, me prouve que vous avez réalisé » votre idée. Je serai charmé de vous revoir; » mais il faut que je vous avoue franchement, » que le moment n'est rien moins que favorable » pour entreprendre des affaires. »

Ce dernier passage fait allusion évidemment à l'intention qu'avait manifestée le comte de Tilly, de reprendre en Amérique les spéculations commencées et suivies, pendant quelques temps, de concert à Londres, avec le vicomte de Noailles:

on en inférera que les résultats en avaient été satisfaisans.

Mais ce qui étonnera bien plus le lecteur, que le voyage subit du comte de Tilly en Amérique, c'est le mariage qu'il contracta, ou plutôt qu'il brusqua dans ce pays, le 11 avril 1799, sorte de lien qui était si éloigné de ses idées, de son genre de vie et de ses penchans.

Malgré l'assertion du vicomte de Noailles, tout fut *romanesque* pour le comte de Tilly aux États-Unis d'Amérique; il suffira pour s'en convaincre de lire l'épisode de sa vie singulière, compris dans l'espèce de résumé que voici :

Il se maria le 11 avril 1799, à Philadelphie.

Il se sépara de sa femme dès le mois de juin suivant.

Il repartit pour l'Angleterre au mois de juillet.

Il arriva dans le courant d'août à Londres, et se rendit peu de temps après sur le Continent.

Entrons dans les particularités de ces différens événemens, autant du moins que les papiers que nous avons sous les yeux nous le permettront.

Le comte de Tilly fit la connaissance, par l'entremise du vicomte de Noailles, de l'honorable famille de M. William Bingham. C'était un des plus riches négocians de Philadelphie : il était en même temps sénateur. Son immense fortune, il l'avait amassée pendant la guerre même

de l'indépendance de sa patrie. La source de ses richesses, et son patriotisme lui inspiraient naturellement une sorte de prédilection et même de penchant, non-seulement pour les Français, qui avaient fait cette guerre et s'y étaient signalés, mais encore pour les Français en général. Sa maison était le point de réunion de tous ceux qui se rendaient à Philadelphie avec un nom marquant. On conçoit que le vicomte de Noailles qu'on appelait en Amérique, le général Noailles, devait être un des amis de la maison; il l'était en effet, et passait même pour être l'amant de Mme Bingham. Présenté par lui, le comte de Tilly fut admis et accueilli avec beaucoup d'empressement et d'égards. Par ses manières et par sa tournure, il plut singulièrement à Madame et à Mlle Maria-Mathilda Bingham.

On jugera du progrès qu'il fit dans cette maison opulente, par les invitations et les billets suivans, écrits à très-peu d'intervalle.

« Monsieur et madame Bingham prient M. le
» comte Alexandre de Tilly, de vouloir bien leur
» faire l'honneur de dîner chez eux en famille
» dimanche prochain. »

« Miss Bingham présente ses complimens au
» comte de Tilly; elle prend la liberté de lui en-

» voyer du chocolat, ayant remarqué hier qu'il » en était satisfait. »

L'intérêt de Mlle Bingham se décèle d'une manière bien plus marquée encore dans ce billet affectueux :

« Miss Maria-Mathilda Bingham prend la liberté d'offrir au comte de Tilly quelques fruits » cueillis dans la primeur : elle espère qu'ils lui » seront agréables dans son indisposition. »

D'autres lettres ne laissent plus aucun doute sur le tendre attachement qu'il inspira à cette jeune personne; aussi les affaires dont parlait le vicomte de Noailles devinrent bientôt des affaires matrimoniales.

La correspondance de Miss Maria avec Tilly, ayant attisé sa passion pour le comte, amena sous les yeux même de ses parens son mariage clandestin le 11 avril 1799; démarche imprudente que plus tard elle regretta amèrement d'avoir faite, et dont les suites causèrent la mort de sa mère, en 1801, et peut-être contribuèrent aussi à abréger les jours de son père en 1804.

C'est à Philadelphie même que fut fait et consommé ce mariage fatal, ainsi qu'il résulte du document que nous allons rapporter; il était conçu en ces termes :

« Je certifie que le 11 avril de l'an de Notre-

» Seigneur 1799, Jacques-Alexandre de Tilly a
» été marié avec Maria-Mathilda Bingham, par
» moi, Thomas Jonas, ministre de l'église uni-
» verselle de Philadelphie. (En Pensylvanie). »

Ce mariage était aussi valable qu'aucun mariage quelconque pouvait l'être en Amérique, sauf le faux nom de baptême que s'était donné le comte de Tilly, erreur qu'on ne peut guère supposer avoir été involontaire, et qui, si elle a été préméditée, n'était sans doute qu'une porte ouverte, dans l'avenir, pour quelque faux-fuyant.

Le fait est que c'est la seule pièce (et de sa nature, elle était assez importante) où le comte de Tilly ait pris le prénom de Jacques, qui était celui de son père.

Qu'on se figure la douleur que ressentirent de cet événement les parens de Miss Maria, maison si respectable qui, jusqu'alors, avait été le siége du bonheur, de l'ordre et de la tranquillité? Quelle source de chagrin pour le père et la mère de cette jeune et intéressante personne, qu'une passion subite et irrésistible venait ainsi de fasciner et d'entraîner!

Les familles Willing, Francis et Alexandre Baring * d'une part, et de l'autre le général de

* Chef de la maison de banque Baring à Londres, et membre du Parlement.

Noailles, M. Gueroult de Boiscleraux, et M. Pierre Aupois, firent en commun des démarches, au nom de la famille, pour amener la rupture de ce nœud clandestin. Ils étaient chargés, à cet effet, d'accéder à toutes les clauses que pourrait offrir ou consentir le comte de Tilly, à la condition de remettre, souscrite de sa main, une déclaration authentique, portant que sa femme serait libre de rompre le lien qui les unissait, et que lui-même s'éloignerait, non-seulement de Philadelphie, mais des Etats-Unis d'Amérique.

Qu'on juge dans quelle perplexité fut plongée la famille Bingham depuis le mois d'avril, jusqu'au mois de juillet, époque où après plusieurs pourparlers, et à la suite de discussions très-animées, le comte de Tilly souscrivit à l'arrangement qui fut rédigé par le général de Noailles.

Voici cette singulière transaction, copiée *sur* la pièce originale.

« Je demande les choses suivantes :

I.

» 1° Cinq mille livres sterlings argent comptant, » pour solder mes dettes.

» 2° Un traitement annuel, payable où je vou» drai, de cinq cents livres sterlings, dans tous » les pays, excepté les États-Unis.

» 3°. Une sécurité que l'on ne m'inquiétera
» d'aucune manière quelconque, par des pour-
» suites, pour tous les faits possibles relatifs à
» mon mariage.

» 4°. Je demande que M. Baring m'écrive ou
» me fasse dire par le général de Noailles, qu'il
» m'a poussé dans un moment de tumulte à
» raison de l'état où était madame sa femme; et
» jamais sur mon honneur, dans ce pays ou ail-
» leurs, je ne troublerai la paix de sa famille ou
» la sienne, de la manière la plus distante. »

(Le lecteur comprendra mieux cet article, quand il saura qu'à la suite d'une altercation amenée par la discussion des clauses de l'arrangement, M. Baring, se laissant aller à un mouvement d'humeur, repoussa rudement le comte de Tilly.)

« Ces quatre articles étant accordés et ratifiés
» sous la responsabilité du général de Noailles et
» de M. Thomas Willing, je m'engage à quitter
» immédiatement Philadelphie, et l'Amérique de
» suite.

II.

» Je donnerai de ma part toute espèce de sé-
» curité qu'il plaira de m'imposer, comme par
» exemple la perte de mon traitement annuel,
» et un bon de jugement pour la somme qui

» m'aura été allouée pour le paiement de mes
» dettes, que jamais je ne donnerai aucune in-
» quiétude quelconque à la famille de M. Bingham
» et à la famille de MM. Willing et Francis. Je
» renverrai les lettres de la comtesse de Tilly à sa
» mère, et si on croit, à quelque époque que ce
» soit, qu'un divorce puisse contribuer à son
» bonheur, je m'y soumettrai à la première ré-
» quisition, sans demander pour cela un scheling
» d'indemnité. Je désire avoir la signature de
» M. Bingham, sur ces articles, avant deux heures
» après midi, et que demain matin, avant dix
» heures, le reste absolu de ces conditions soit
» rempli de manière qu'à l'instant je quitte un
» pays où j'ai été trop malheureux.

» Signé, à Philadelphie, le 10 juin 1799.

» Alex. de Tilly.

» Pour copie,

» Louis de Noailles. »

Voici en quels termes M. Bingham donna son adhésion à cet arrangement :

« M. Bingham a reçu le papier contenant cer-
» taines conditions offertes de la part de M. de
» Tilly, qui, moyennant certaines modifications
» qui n'affectent pas la substance des conditions,

» le portent à y donner son consentement. Le papier nécessaire pour mettre l'arrangement à exécution, sera préparé immédiatement, de manière que M. de Tilly pourra quitter Philadelphie, demain matin.

» Lundi matin,

» *Signé*, W. BINGHAM. »

Ces conditions furent acceptées effectivement le lendemain. Le comte reçut cinq mille livres sterlings et un contrat pour la rente de cinq cents livres sterlings qu'il remit dans les mains de M. Pierre Aupois, de New-York, et le 9 juillet, il s'embarqua pour revenir en Europe.

Avant qu'il mît à la voile, il proposa au vicomte de Noailles, de faire épouser, après son divorce, la comtesse de Tilly à l'un de ses fils ou bien à l'un de ses neveux.

Le vicomte lui répondit le 28 juin d'une manière froide et même sévère : « J'ai l'attachement » le plus tendre, lui mande-t-il, pour Maria, » la plus profonde vénération pour M. Bingham, » mais je ne consentirais, sous aucun prétexte, » qu'un de mes enfans devînt le gendre de M. Bingham. Je ne voudrais pas le réduire à la nécessité de recevoir ses bienfaits. Mon neveu, Just » de Noailles, qui, dit-on, est marié à Mlle de » Durfort, m'est tout-à-fait étranger. Cette ré-

» ponse positive, dont vous pouvez faire l'usage » que bon vous semblera, doit vous mettre à » votre aise sur la conduite qu'il vous convient » de suivre. »

Cette affaire fit grand bruit dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde, à cause des relations immenses de la maison Bingham, dans les deux hémisphères. On compara quelques années plus tard, son infortune domestique avec celle de la famille Peterson, de Baltimore, bien que dans l'ordre politique, le comte de Tilly, ne puisse être mis en parallèle avec Jérome Buonaparte, destiné dès lors à être roi prochainement.

A son arrivée à Londres, le comte de Tilly reçut une lettre du comte de Fleury qui, n'ayant appris son aventure que d'après le bruit public, lui en demandait à lui-même les détails.

Dans le courant de l'année 1799, Tilly reçut du général de Noailles, une lettre datée de Philadelphie, le 16 novembre, dans laquelle on trouve le passage suivant sur la famille Bingham. « Vous me demandez de la franchise, et » vous savez que j'en ai toujours eu avec vous » jusqu'à la rudesse. Deux dispositions différentes » ont été agitées par la famille de Maria : une sé» paration par des formes judiciaires et un di» vorce. M. Bingham et sa fille ont insisté pour » le divorce. La forme qu'on adoptera n'aura

» rien de pénible, puisque le divorce sera motivé sur la différence des âges et la séduction; » or, un Français n'a jamais été choqué d'être » soupçonné de posséder des charmes irrésistibles. Maria a été fort recherchée tout l'été; » son évasion n'a été considérée que comme une » étourderie. Elle a beaucoup acquis pour l'esprit, l'instruction, et s'est perfectionnée dans » les choses d'agrément. L'épreuve qu'elle a faite » du sacrement a été si terrible, qu'il ne sera » pas aisé de l'y conduire une seconde fois; elle » a singulièrement le talent de captiver, mais si » elle forme de nouveaux liens, ce ne sera qu'après une passion violente, long-temps combattue par elle, et approuvée par ses parens » dont elle est l'idole..... Depuis votre départ, je » n'ai pas entendu prononcer votre nom dans la » famille de M. Willing, ni dans celle de M. Bingham. Ayant communiqué partie de votre lettre » à M. Bingham, je suis certain que vous pouvez » choisir le lieu qu'il vous conviendra d'habiter, » et puis ajouter que M. Bingham désire que » vous recouvriez votre santé, et que vous soyez » heureux.

» Je souhaite sincèrement que vous goûtiez » toute espèce de satisfaction et que vous croyez » au plaisir que j'aurai d'en avoir l'assurance. »

Pendant le reste de l'année 1799, les rapports

cessèrent entre Tilly et la famille Bingham ; ou du moins sa correspondance n'en fait plus mention. En 1801, il montra le désir de changer sa rente viagère contre un capital de cinq mille livres sterlings, et il chargea ses deux amis de Noailles et Gueroult de Boiscleraux de négocier cette affaire. Ils firent plusieurs tentatives, sans pouvoir réussir. M. Bingham resta inviolablement attaché à son premier traité, de peur, en le rompant, que le comte de Tilly ne devînt indépendant, et par conséquent dangereux pour lui, d'autant plus qu'il avait déjà transgressé le traité, en écrivant à miss Maria, et en disant qu'à la mort des parens il aurait des droits à l'héritage de sa fille. « Par toutes ces raisons, ajoutait M. Bingham, » il faut s'en tenir à la lettre du traité. » Même sa femme, Mme Bingham, le trouva inébranlable.

Dans le courant de 1800, elle était accouchée d'un fils, qui mourut bientôt après. Elle eut, à la suite de ses couches, des accès de rhumatismes goutteux, pour lesquels les médecins lui conseillèrent le voyage et le séjour de l'île de Madère, comme le seul moyen de rétablir sa santé.

En conséquence, toute la famille s'embarqua pour Lisbonne, le 15 avril 1801. Mme Bingham mourut dans le trajet, avant d'avoir atteint sa destination. Le père et la fille au désespoir, et n'ayant plus le même but de voyage, se rendirent

en Angleterre, en passant par Paris. La santé de M. Bingham s'altéra en Angleterre. Quelques années après, ayant voulu prendre les eaux de Bath, pour rétablir sa santé, toujours chancelante, il ne réussit pas non plus, et mourut à Bath, au mois de février 1804, après avoir nommé pour sa fille, trois tuteurs en Amérique, et un à Londres.

Ce décès porta le comte de Tilly à faire de nouvelles démarches auprès des tuteurs; mais cette fois, elles ne furent pas sans succès, et il obtint le rachat de la rente Bingham, en 1805 ou 1806, par un capital proportionné.

Avant son départ pour Madère, M. Bingham, en sa qualité de sénateur, avait obtenu la sanction légale de la dissolution du mariage de sa fille, fondée sur la minorité de la jeune personne, et sur ce que le mariage avait été fait à l'insu et sans le consentement des parens.

Enfin il résulte d'une lettre de M. Barnett au comte de Tilly, qu'Alexandre Baring, fils de François Baring, le même qui, à l'occasion du mariage clandestin, avait eu, au moment où il en négociait la rupture, une vive altercation avec le comte, épousa Maria Bingham, devenue orpheline, mais ayant atteint sa majorité.

Pour donner une idée de la fortune colossale de la maison Bingham, il nous suffira de dire qu'à

cette occasion Maria eut en mariage cent mille livres sterlings, ou un capital de deux millions cinq cent mille francs.

Ici finit tout ce qui est relatif à cet épisode de la vie si agitée et si aventureuse du comte de Tilly.

Il était arrivé au mois d'août 1799, à Londres, et il en était parti pour Hambourg, au mois de septembre, avec des passe-ports du ministre d'Autriche et de celui de Danemarck. On trouve des traces de son arrivée et de son séjour à Hambourg, dans une lettre du duc de Fleury, datée de Mittau, le 25 octobre, le duc ayant quitté lui-même Hambourg, pour se rendre à Mittau, auprès de Louis XVIII.

Mais on ne trouve aucunes traces du séjour du comte de Tilly à Leipsick et à Dresde, pendant les années 1800 et 1801, si ce n'est une lettre du duc de Choiseul, qui lui mande : « J'apprends » que vous êtes à Leipsick. » Nous avons seulement la certitude que ses lettres venant d'Amérique et d'Angleterre, pendant les années 1799, 1800 et 1801 étaient adressées à M. Crayen, banquier à Leipsick.

Son séjour à Berlin est plus constaté, et on peut en tirer plus d'une particularité susceptible d'être consignée dans la suite de ces Mémoires. A son arrivée à Berlin, le comte de Tilly écrivit

à Mme Lartigues, qui se trouvait alors à Bordeaux, et avec laquelle on a vu qu'il avait formé une étroite liaison à Londres.

Voici la réponse, datée de Bordeaux, que lui fit cette dame :

« Oui, monsieur, je suis échappée, non aux » horreurs d'un climat qui est, comme vous le » dites, affreux, mais je suis échappée à la rage » sanguinaire de six mille nègres, qui m'ont gar- » dée deux mois au milieu d'eux, à la veille, » toutes les heures, de me voir, moi et ma famille, » et vingt-huit blancs avec moi, massacrés par » les monstres. Après être restée ces deux mois » sans linge, sans nulle ressource, sans vivres que » ceux que la pitié des moins barbares m'accor- » dait, et que je donnais à mes enfans ou à mon » père, leur existence m'étant plus chère que la » mienne, relâchée par ces monstres, après avoir » fait neuf lieues à travers bois, sans nourriture, » sans bas ni souliers, sans une chemise à moi, » nous avons été assez heureux pour arriver au » Port-au-Prince, où j'ai tout dû, pendant trois » mois, à la charité publique et aux bienfaits » de Mme Leclerc *. A la veille de voir cesser » mes malheurs, l'évacuation des Français est

* Pauline Buonaparte, femme du capitaine général Leclerc, et depuis princesse Borghèse.

» arrivée. Je me suis retirée aux États-Unis, à » New-Yorck, où j'ai passé huit mois à faire des » robes pour exister. Le ciel a voulu que ma fille » ait fait un mariage qui comble ses vœux, puis- » que son mari et elle s'adorent, et que mon » gendre est parfait pour moi, en me faisant exis- » ter moi et Alexandre, qui ne peut même rece- » voir d'éducation, puisque je n'ai pas les moyens » de lui en donner. Mes enfans n'ont de fortune » que les appointemens de mon gendre, et moi, » condamnée à passer six mois avec eux et six » mois avec la famille de mon mari, à Bordeaux. » Vous voyez, monsieur, si mon sort est digne » d'envie, si je dois savoir gré aux brigands de » Saint-Domingue de m'avoir laissé une existence » qui ne peut qu'être pénible dans la misère où » je suis, etc. »

Cette correspondance n'eut pas de suite; on voit seulement que Mme de Lartigues était frappée de l'idée que celui de ses enfans qu'elle appelait Alexandre, n'était pas étranger au comte de Tilly.

A Berlin, Tilly eut de grands succès dans le monde. Il eut d'abord accès auprès des grands et auprès des ministres, soit comme homme du monde, soit comme poete aimable, initié dans tous les secrets de la littérature française.

On voit par la lettre suivante comment il parvint à se ménager la protection de M. Lombard,

conseiller intime du cabinet du roi, auteur d'une traduction en vers français du quatrième livre de l'*Énéide*.

A M. de G..

« J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour à M. de
» G..; je le prie de m'envoyer les vers de M. Lom-
» bard. J'ai le désir de les copier et de les con-
» server.

» Ils m'ont prouvé, ainsi que plusieurs de ceux
» que m'a lus M. de G.., que les Muses françaises
» étaient naturalisées sur les bords de la Sprée.

» Je le félicite d'être lié avec un homme dont
» l'esprit célèbre pour les affaires se délasse avec
» tant de bonheur sur la lyre harmonieuse des
» Despréaux et des Racine.

Sur les bords du Permesse, aux bosquets d'Idalie,
Égarez long-temps vos beaux jours,
Toujours amis, rivaux sans jalousie,
Servez le dieu des vers et le dieu des amours;
Et lorsque la froide vieillesse
Avec ses doigts fanés viendra pour vous toucher,
Dans les bras de votre maîtresse,
Qu'elle n'ose pas vous chercher,
Et que de l'Hélicon la troupe enchanteresse
Au vieillard destructeur défende d'approcher.
Couronnés de lauriers, et de myrte et de rose,
Vous vous éteindrez en chantant,
Et l'on mettra sur votre monument :

« C'est ici que repose
» De deux amis, de grâce et de talens rivaux,
» La dépouille mortelle.
» Que chaque voyageur, que surtout chaque belle,
» En foulant leurs tombeaux,
» Donne un éloge à leurs doctes travaux,
» Mais surtout un soupir à l'amitié fidèle. »

» Vous aurez donné un exemple bien rare, » mais précieux, celui de deux gens d'esprit » unis dès l'enfance et traversant la vie sans » porter atteinte à ce sentiment si pur. Si cet » exemple était fidèlement imité, les hommes » supérieurs seraient les maîtres des sots, qui » triomphent de leurs dissensions et s'amusent » de leurs querelles, spectacle favori de la mé- » diocrité dont la devise est : *Divide et impera.*

» J'ai l'honneur d'être, etc.... »

Les inspirations de sa muse s'adressèrent aussi à la famille royale. Il fit plusieurs fois des vers pour la princesse Ferdinand de Prusse. Voici ceux qu'il lui adressa en lui envoyant un exemplaire de Racine :

Voici le roi des chantres du Permesse !
Ses vers à vos attraits peuvent se comparer :
Pas une tache !.... Il chanta la tendresse
Comme vous savez l'inspirer.

La princesse héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin reçut aussi plusieurs fois le tribut de sa muse qui porta ses hommages encore plus haut.

Tilly ayant fait des couplets qui furent chantés à la suite d'une fète de la cour, on y remarqua celui qui était adressé au roi et à la reine de Prusse. Le voici :

Couple adoré d'époux-amans,
Dont l'indestructible puissance
Repose sur des sentimens
D'amour et de reconnaissance !
Puissiez-vous sourire à ces jeux
Dont nos cœurs vous ont fait hommage,
Comme un encens qu'on offre aux Dieux
Dont vous êtes l'image.

Il fit aussi ce quatrain pour la reine, faisant le personnage de Minerve dans une fête :

Oui, vous êtes une déesse !
Mais Minerve n'eut point vos traits ;
Elle eût anéanti par un de vos attraits
Et ses autels et la Sagesse.

Enfin, une autre fois, il adresse au roi et à la reine de Prusse les vers suivans :

Grand Roi ! ce tribut de mes vers,
Ces faibles accords de ma lyre,

Sont étouffés par les concerts
D'un peuple heureux sous Ton empire.
Mais la Reine, qui dans Ta cour
Embellit tout par sa présence,
Orgueil du trône et de l'amour,
T'offre Ta récompense.

On croit que ce fut par la protection du secrétaire du cabinet Lombard que le roi de Prusse le nomma son chambellan. Déjà l'empereur Paul lui avait accordé le diplome de chevalier de Malte. Tilly regardait ces distinctions, et surtout celle de chambellan du monarque prussien, comme une clef qui devait lui rouvrir les portes de sa patrie.

Deux lettres du roi de Prusse, du 14 avril et du 29 août de la même année, ne laissent aucun doute sur ce projet qui fut suivi pendant près d'un an. La nomination de Tilly à la place de chambellan ne fut pas la seule distinction qu'il reçut à la cour de Prusse. Non seulement il était admis auprès de la famille royale et de la haute noblesse, mais il était en commerce de lettres avec les princes de Prusse. Lui-même, dans sa correspondance, s'exprime sur les égards dont il était l'objet à Berlin avec beaucoup d'effusion et d'éloge.

Parmi les ministres étrangers qui résidaient auprès de cette cour, le baron de Krudner était

celui qu'il fréquentait de la manière la plus intime. Voici comment il s'exprime à son sujet, dans une notice trouvée dans ses papiers, et où sont aussi quelques particularités sur son séjour à Berlin.

Sur le baron de Krudner.

« Né en Livonie, d'une famille distinguée, il » était ministre de Russie à Berlin, où il mourut » subitement, en 1802, avec l'apparence d'une » forte santé qui lui promettait encore de longues » années : esprit juste et étendu, orné d'une » grande variété de connaissances agréables et » utiles; diplomate habile, mais traitant la poli- » tique en galant homme, sans fourberie, sans » légèreté. Chargé de représenter l'un des plus » grands monarques du monde, il l'avait fait no- » blement, et peut-être avec moins d'ordre que » les gens médiocres en mettent communément » dans l'économie intérieure de leurs maisons : » c'est pourtant montrer le meilleur esprit que » d'être rangé, car c'est le seul moyen d'obtenir » ce qui ressemble au bonheur, le repos.

» Quoi qu'il en soit, l'empereur a absous sa » mémoire, en acquittant les obligations qu'il » pouvait avoir contractées dans les derniers » temps, en tenant un très-bon état à Berlin, » surtout au premier voyage qu'y fit cette belle

» vierge du Corrége*, cette charmante et infor-
» tunée princesse de Mecklenbourg-Schwerin,
» qui s'est retirée du banquet de la vie, avant
» d'avoir eu à peine le temps de s'y asseoir.... La
» probité du souverain, disai-je, vint au secours
» de la générosité du ministre**.

» La mort de M. de Krudner m'a sensible-
» ment touché, quoique je l'eusse moins vu dans
» les six ou huit derniers mois de sa vie, pour
» un motif absurde que la calomnie avait trouvé
» assez bon pour mettre en avant jusqu'auprès
» de lui-même; calomnie qu'il avait tour à tour
» accueillie et rejetée, embarrassé surtout avec
» moi pour y avoir prêté l'oreille;.... et d'autres
» fois parce que j'en avais été seulement le pré-
» texte.

» A mon arrivée à Berlin, il m'avait comblé
» des marques d'un intérêt qui avait fini par se
» changer en amitié, surtout après qu'il eut cessé
» de voir autant Rivarol, qu'il avait trop d'esprit
» pour ne pas rechercher, mais trop de tact en
» même temps pour ne pas éviter, principale-
» ment quand sa prudence ministérielle eut été

* Sœur de l'empereur Alexandre. Le prince Henri de Mecklenbourg Strélitz me disait : « qu'elle avait de la Vénus dans un œil, » et de la sainte Vierge dans l'autre : » c'est joli ! (*N. de l'Aut.*)

** Ce désordre et cette prodigalité étaient passés en usage dans la haute diplomatie russe.

» épouvantée de quelques hardiesses politiques,
» dont le bel-esprit s'amusait à embarrasser
» l'homme d'Etat; ce qui n'était que trop facile
» dans l'attitude où l'Europe était alors placée.
» M. de Krudner eût combattu (sur ce terrain
» seulement) M. de Rivarol avec des armes égales;
» mais ce qui l'aurait intéressé peut-être dans son
» cabinet, ne pouvait que lui être odieux publi-
» quement à sa table.

» J'y dînais avec peu de monde le jour où Ri-
» varol, qu'il ne voyait presque plus, mourut *.
» Quoique je fusse alors avec ce dernier sur des
» termes plus que médiocres, je n'étais pas moins
» consterné de sa mort, comme aux jours de ma
» liaison avec lui. Je pensais à cette conversation
» si extraordinaire qui allait tarir, à ce bel ins-
» trument qui avait rendu des sons si harmonieux
» et que la mort allait briser, à cette organisa-
» tion si vaste et si vivante qui touchait à une
» tombe et au néant.... Je ne l'avais jamais haï,....
» mais je crus l'aimer encore.

» Je proposai à M. de Krudner de se faire in-
» former de son état; il me répondit : J'y pensais;
» et envoya un de ses gens à sa porte, qui revint
» nous dire que M. de Rivarol ne passerait pas la
» soirée.

* Le 13 avril 1801.

» C'est, me dit M. de Krudner, un homme » très-extraordinaire, et qui meurt trop tôt, car » il semblerait que le temps lui a manqué pour » laisser après lui quelque chose qui le fasse bien » connaître de la postérité. J'ai peur qu'il n'ait » rien laissé de véritablement digne de lui sur- » vivre.... *

» C'est peut-être un peu trop sévère...., dis-je, » mais sa conversation retentira éternellement : » celle du reste des hommes est si fugitive, qu'en » général elle meurt avec eux. Les plus grands » écrivains ont été obligés de consigner laborieu- » sement leur génie dans des dépôts qu'il n'est » pas sûr que le temps respecte. Le talent de » celui-ci sera consacré par une tradition écrite, » qui le proclamera le plus étonnant des *parleurs*, » et sa conversation le plus surprenant des *spec-* » *tacles*. La gloire opère avec lui en sens inverse » de ce qu'elle fait pour les autres qui sont obligés » d'écrire leurs titres : lui les a dits **.

* Rivarol avait dit un mot sale sur le baron de Krudner, mot qui, je crois lui avait déplu. « Je ne mets plus le nez là : il pète » son esprit. » Il faut savoir que M. de Krudner jetait pour ainsi dire les sons de sa bouche : ce n'était pas un bégaiement, c'était une autre sorte de difficulté.

** Il est d'ailleurs évident que le *Discours sur l'universalité de la langue française* et plusieurs morceaux sur les temps les plus orageux de nos dissensions civiles, morceaux écrits d'un style aussi ferme que brillant (même lorsque le fond n'est pas toujours judicieux) lui survivront. (*Notes de l'Auteur*.)

» Mais voici encore un terrible épisode qui » nous a bien éloignés, le lecteur et moi, de cette » calomnie que je voulais indiquer. »

Ici M. de Tilly passe, sans transition, de M. à Mme de Krudner; nous n'y amènerons pas le lecteur sans un préambule que n'aurait pas manqué de donner l'auteur lui-même, s'il avait complété ses Mémoires. Nous croyons devoir faire connaître d'abord la position de Mme de Krudner à cette époque, et comment le comte de Tilly s'est trouvé tout à coup en relation avec cette dame, devenue si célèbre après la chute de l'empire de Napoléon.

Sur Madame de Krudner.

Julie de Wietinghoff, baronne de Krudner, naquit, en 1766, à Riga, en Courlande, d'une des familles les plus riches et les plus nobles du pays. Elle n'avait que neuf ans lorsque son père la conduisit à Paris : c'était à une époque où l'état de la société offrait les plus dangereux écueils à une jeune personne d'une imagination ardente. La maison du baron de Wietinghoff devint d'ailleurs le rendez-vous des esprits forts de la capitale, tels qu'Helvétius, Diderot, d'Alembert, Grimm, et beaucoup d'autres philosophes et littérateurs en vogue. Là on ne parlait guère

du mariage que comme d'une pure cérémonie qui procurait aux femmes la liberté de former telles liaisons qui convenaient le plus à leurs penchans ou à leurs caprices. Et ce fut à quatorze ans que la main de Julie de Wietinghoff fut donnée au baron de Krudner qui avait alors trente-six ans, et qui, possesseur d'une assez belle fortune, jouissait d'ailleurs d'une grande considération dans le monde. Sa jeune femme était d'autant plus intéressante qu'elle était pleine de grâces et d'esprit. Sa physionomie était ravissante; son esprit facile et léger. Ses traits mobiles exprimaient toujours le sentiment et la pensée; sa taille était moyenne mais parfaite; ses yeux bleus étaient toujours sereins, toujours vifs, et son regard pénétrant semblait, comme disait Diderot, traverser le passé ou l'avenir. Qu'on ajoute à ce portrait des cheveux cendrés retombant en boucles sur les épaules, quelque chose de singulier et de neuf, d'imprévu dans les gestes et les mouvemens, et on aura une idée de Mme de Krudner dans sa première jeunesse. Sa beauté et ses grâces se soutinrent long-temps, et son esprit singulièrement cultivé s'éleva jusqu'aux méditations de la philosophie et de la haute politique. Le baron de Krudner l'avait amenée à Venise, où il résida plusieurs années en qualité de ministre de Russie. Deux enfans

naquirent de cette union *, qui malheureusement fut troublée par des passions et des orages. On assure que M. de Krudner fit prononcer son divorce en 1791, et que Mme de Krudner revint à Riga, dans la maison paternelle. Nous avons quelques raisons de croire qu'il ne s'agit que d'une séparation judiciaire, et qu'elle fut même suivie plus tard d'un rapprochement; c'est du moins ce qu'on semble pouvoir inférer de la suite du fragment de M. de Tilly sur M. et Mme de Krudner, auquel nous arriverons bientôt. A Riga une existence brillante attendait Mme de Krudner.

Toutefois se fatiguant bientôt d'un théâtre si limité, elle revint à Paris, en 1798. Un jeune Français qui s'était attaché à elle la conduisit successivement à Leipsick et à Riga; la même année elle fit un troisième voyage à Paris, où elle écrivit *Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G....*, roman dont le héros tourmenté par une passion funeste pour une femme mariée se donne la mort pour échapper aux tourmens de sa passion. C'était, disait-on, précisément l'histoire véritable d'un secrétaire de

* 1° Un fils, le baron de Krudner qui, embrassant la carrière de son père, après avoir été attaché à l'ambassade du prince Kourakin, à Paris, a été successivement chargé d'affaires de Russie près les Cantons suisses et ministre aux Etats-Unis; 2° une fille, la baronne de Berckheim, mariée à un gentilhomme badois, frère d'un ministre d'Etat de ce pays.

la légation de M. de Krudner, qu'un amour violent et malheureux pour la femme de son ambassadeur avait conduit à se suicider. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage sur lequel nous allons avoir le jugement de M. de Tilly, s'il ne raconte pas un épisode de la vie de Mme de Krudner, peint du moins fort exactement ses sentimens et son caractère; c'est le tableau d'un grand désordre d'imagination combattu par une force exaltée de la conscience, et exprimée d'une manière trop vraie et trop puissante pour n'être qu'une pure fiction. Mme de Krudner vint jouir du succès de *Valérie*, à Dresde, à Tœplitz et à Berlin, où elle fut présentée à la reine de Prusse, qui l'admit dans son intimité.

Ce fut précisément à cette époque (1801), que le comte de Tilly fit sa connaissance à Leipsick et à Dresde. Il fut même en correspondance avec elle, et quelquefois par l'intermédiaire de sa fille, Mlle Sophie de Krudner (depuis baronne de Berckheim), comme on le voit dans une lettre de Mme de Krudner que nous donnons ici avec une exactitude diplomatique, en figurant jusqu'à l'orthographe :

« Par une Négligence de Sophie, lui dit-elle,
» qui voulait à toute force Se Charger d'une de
» mes lettres pour Vous, et y ajouter quelques
» mots, Vous n'avez pas reçu cette Lettre, et je

» vois d'ici, monsieur le comte, toutes Les accu-
» sations que je ne mérite qu'en apparence, je me
» hâte donc de Vous dire que Vous avez bien tort,
» si vous Osés douter des Sentimens d'affection,
» et du Souvenir d'une famille qui Vous est bien
» dévouée. Ces demoiselles ont reçus Vos fleurs;
» elles s'en parent, et elles aiment à Vous devoir
» de nouvelles grâces, car elles Se rappellent fort
» bien que Vous Vous plaisiez à leur en accorder.
» Sophie devait nommément Vous remercier de
» tous ces charmans bouquets, de toutes ces
» guirlandes, Mais son Étourderie l'a découragée.
» Le tems S'est passée et je me charge actuelle-
» ment des remercîmens, des excuses et de L'in-
» dulgence que je promets en Votre Nom.

» On me défend d'écrire, car mes Nerfs ne sont
» pas badins, ne Viendrez Vous pas essaïer des
» Eaux d'ici qui Sont excellèntes. — Vous trou-
» verés de beaux Arbres, de beaux Sites, de
» belles Montagnes, ce qui n'ennuie jamais, Vous
» trouverés aussi le Prince de Ligne qui est tou-
» jours fort gai — et puis une troupe de sei-
» gneurs allemands avec un cortége de Ridicules
» qui amusent toujours, puis j'espère que Vous
» me trouverez et que Vous serés bien aise de me
» Voir, toujours bonne et franche pour mes amis,
» toujours en guerre Ouverte avec les Allemands
» aux 32 quartiers; toujours aimant ce qui est

» aimable, vrai, Simple — n'exigeant rien, vi-
» vant à Ma Mode, et vivant Sur une Réputation
» de bizarrerie fort commode; parce qu'on fait
» ce qu'on veut, qu'on ressemble alors aux pays
» de montagnes qui par leur diversité n'ennuie
» jamais :

» Il est tems de ne plus abuser de Votre Patience.
» Portés Vous bien, et pensés quelquefois à ceux
» qui Vous Sont dévouées, et désirent Vous revoir,
» j'ai l'honneur d'être en attendant ce plaisir,

» V. t. h. et t. ob. s.
» Bar. de KRUDNER
» née de WIETINGHOFF. »

Tœplitz, 3. julliet 1801.

Tilly cédant à l'invitation de Mme de Krudner se rendit aux bains de Tœplitz, où il retrouva le prince de Ligne avec qui il eut depuis de fréquens rapports. Ses relations avec le prince dataient de Bruxelles, et peut-être même aussi de Paris : elles furent renouvelées à Tœplitz personnellement. Nous aurons occasion d'en parler plus tard.

Mais nous n'avons aucun détail sur le séjour du comte de Tilly à Tœplitz, à cette époque, et rien, par conséquent, sur la suite de son intimité avec Mme de Krudner. Il a tracé aussi le portrait de cette femme célèbre, et cela indubi-

tablement après son séjour à Tœplitz avec elle : on trouve dans ce morceau quelques particularités sur leurs relations : le voici tel qu'il est sorti de la plume de M. de Tilly :

« Mme de Krudner, petite-fille du fameux Munich, étranger en Russie, mais qui y avaient naturalisé ses grandes qualités et ses longues infortunes, m'avait témoigné l'attachement le plus innocent et donné des marques de bonté que toute ma sensibilité avait reconnues. C'était une femme d'esprit, et de plusieurs sortes d'esprit, plus paresseuse, plus singulière, plus amoureuse encore de la solitude que spirituelle. Elle aimait les arts et la littérature française ; elle a même écrit dans cette langue un livre qui n'est pas fortement conçu, mais qui est d'une couleur mélancolique et tendre, d'un style un peu maniéré, peut-être, et dont l'afféterie est l'écueil, mais qui, lorsqu'il y échappe, a de la franchise, du charme et de la nouveauté : c'est un prodige pour une étrangère ; ce serait un succès pour un auteur né en France.

» On s'attache plus, peut-être, par ses opinions et par ses goûts que par ses penchans : il était tout simple que Mme de Krudner me témoignât quelque intérêt. Elle aurait pu ne pas mettre autant de chaleur dans ma querelle avec M. de Rivarol, qui fut un véritable schisme dans la

» société; mais ce n'est pas à moi à m'en plaindre,
» et d'ailleurs le triomphe des femmes est l'es-
» prit de parti : c'est là que leur imagination
» donne de l'étendue à l'horizon le plus borné.

» M. de Krudner pensa sans doute qu'elle s'était
» trop alarmée *..... Il s'alarma plus mal à pro-
» pos et davantage..... Si Dieu daigne parler des
» choses de ce bas monde à ceux qu'il retire de
» son sein, il lui aura dit qu'il avait eu grand
» tort!

» Néanmoins il se trouva avec moi dans une
» mesure de réserve qui ne pouvait pas m'échap-
» per : je fis autant de pas que lui en arrière pour
» imiter sa circonspection. C'est ce que doit tou-
» jours faire celui à qui il ne reste qu'un grenier,
» avec tout homme à qui il reste un *cuisinier* et
» une maison.

» M. de Krudner me revint quand je ne *faisais*
» plus de frais pour le reconquérir; mais le
» charme était détruit; il ne restait que de l'em-
» barras, de la méfiance et du malaise : lui qui
» avait tant aimé à *causer* avec moi, n'avait pour-
» tant presque plus rien à me dire : j'avais encore
» une oreille pour l'écouter, mais mon cœur n'é-
» tait plus là pour l'entendre et pour lui répondre.

* Ils n'étaient donc plus séparés, ou du moins il n'y avait donc pas eu de divorce?

» Je le voyais très-peu chez lui quand sa mort » arriva *; ayant été cependant fort en mesure de » juger la beauté de son âme et ses grandes qua- » lités, je donnai plus de regrets à sa mort que » beaucoup de gens qui avaient plus de raison » que moi de s'y montrer sensibles.

» A peu près comme lorsqu'on a joui du par- » fum des fleurs, dans la belle saison, on les con- » temple encore avec reconnaissance dans nos » jardins, quand elles se courbent inodores et flé- » tries sous le souffle glacé des aquilons. »

On trouve de plus dans la correspondance du comte de Tilly la réponse que Mlle Sophie de Krudner fit en son nom et en celui de son frère à sa lettre de condoléance sur la mort de son père, le baron de Krudner. Cette réponse finissait ainsi : « Vous m'annoncez une lettre pour » maman, si vous voulez me l'envoyer, je la *sai- » gnerai.* »

Ici prennent fin les papiers et les matériaux où sont les traces des relations intimes du comte de Tilly avec la baronne de Krudner et sa famille. Tilly ne prévoyait pas sans doute en 1801 et en 1802 que Mme de Krudner, non seulement lui survivrait, mais que sa célébrité deviendrait en quelque sorte européenne douze à quinze ans

* En 1802.

plus tard. Et dans quel temps? la plus mémorable époque des temps modernes. Suivons-là jusqu'à la fin de sa carrière pour ne pas laisser incomplet le morceau qui la concerne.

Mme de Krudner avait revu Paris en 1801 et s'y était liée intimement avec le chanteur Garat, dont elle admirait le talent. Elle n'avait été que médiocrement frappée de l'éclat du gouvernement consulaire : le meurtre du duc d'Enghien l'aliéna singulièrement contre Buonaparte.

Elle était à Berlin au moment de la bataille d'Iéna. Liée avec la Reine de Prusse, les désastres de la monarchie prussienne firent sur elle une grande impression. La mort de la Reine et l'entier abaissement de la Prusse donnèrent à ses pensées une direction encore plus sérieuse par une certaine propension aux rêveries mélancoliques. Elle eut de plus fréquentes relations encore, soit par correspondance, soit par conversation avec l'illuminé Jung Stelling, qui demeurait à Carlsrhue.

On conçoit que dans ces dispositions, la lecture des ouvrages du visionnaire allemand ait développé en elle un mysticisme exalté. Les événemens de 1813 l'accrurent. Elle était à Genève, et se rendit alors en Allemagne, qui allait devenir le théâtre d'événemens décisifs.

Au moment même où les Allemands faisaient les plus grands efforts guerriers pour reconquérir

leur indépendance politique, cette femme, si impressionnable, commençait une nouvelle carrière *toute* religieuse à Heidelberg, où elle se mettait à visiter les prisons et à prêcher les condamnés. L'année suivante la capitale du grand empire ayant été envahie par les armées de l'Europe, Mme de Krudner se rendit à Paris, dans l'exprès dessein de réformer les idées morales et religieuses des chefs des armées alliées.

Ce n'était plus cette brillante ambassadrice livrée aux délices de la société, et recevant les hommages d'un monde qui admirait à la fois sa beauté et son esprit; c'était une femme frappée de l'esprit divin et du spectacle des catastrophes, pleurant désormais sur les vanités humaines et sur ses propres erreurs, s'annonçant comme une envoyée de Dieu, destinée à rétablir sur la terre le règne du Christ, tenant des assemblées dans son hôtel, devant lesquelles, profondément émue, elle prêchait et priait.

L'Empereur Alexandre lui-même, qui sympathisait avec les rêveries de Mme de Krudner, assistait quelquefois chez elle à des réunions d'autant plus suivies par tout ce que Paris renfermait d'hommes considérables, soit dans les armes, soit dans la politique, soit dans la littérature, qu'elle avait annoncé de bonne heure dans ses prédications, la chute de Napoléon. Voilà ce qui avait établi dans les

cercles du Nord sa réputation de prophétesse; réputation qui s'accrut en 1815, lorsque le retour de l'homme de l'île d'Elbe et la journée de Waterloo vinrent confirmer en quelque sorte tout ce que Mme de Krudner avait annoncé touchant les nouveaux malheurs qui devaient être suscités par l'*Ange-Noir*.

Alors, rêvant l'union des rois, mais dans l'intérêt universel des peuples, et voulant christianiser le monde suivant les principes de la primitive église, elle imagina la possibilité non seulement de la vie fraternelle, mais d'une paix universelle, moyennant l'alliance des puissances du siècle, cimentée par la religion.

C'est ce qui a fait croire que ce fut au sortir d'un entretien où cette femme extraordinaire avait épanché son âme avec une éloquence admirable; que l'empereur Alexandre, saisi d'un transport religieux et philantropique enfanta le projet de la Sainte-Alliance. Ce projet, les amis du célèbre avocat Bergasse, le revendiquent et l'attribuent à cet homme également célèbre par la constance de son indépendance morale, et par le mélange des inspirations religieuses aux plus hautes conceptions de la politique.

Quoi qu'il en soit, Paris étant la ville du monde la moins favorable au mysticisme, Mme de Krudner, après le départ de l'empe-

reur Alexandre, comprit qu'il n'y avait plus de conquête à y faire. Se dirigeant en Suisse, elle se rendit à Bâle, où elle commença ses prédications populaires, d'abord à l'auberge du *Sauvage*, puis en plein air, devant un nombreux auditoire, dont les femmes et les indigens formaient la majeure partie. L'autorité cantonnale, alarmée, lui ordonna de quitter le pays, ce qui eut lieu successivement à Lorrach et à Arau, où elle avait prêché aussi en plein air, debout sur un monticule, pendant cinq ou six heures consécutives, secondée par un jeune prédicateur génevois, nommé Empeytaz, et par M. Kellner, de Brunswick. Quelquefois son auditoire se montait à trois ou quatre mille malheureux à qui elle fournissait du pain et un gîte.

Sur le territoire de Bade, où elle se réfugia, un détachement militaire cerna et dissipa la foule des mendians qui l'entouraient. Mme de Krudner prêcha sans succès les agens de police qui conduisaient la force armée : elle ne réussit point à en faire ses prosélytes. Elle distribua, à la même époque, un écrit intitulé *Avis aux Pauvres*. De même que les disciples de Jung, elle annonçait la fin prochaine du monde, et une nouvelle Jérusalem. Sa doctrine fondamentale était, à quelques égards, celle des méthodistes qui soutiennent la nécessité d'une régénération opérée par la grâce

efficace sans aucun effort humain. Son langage était persuasif : il flattait d'ailleurs tous les penchans des pauvres par des déclamations fréquentes contre les riches, et par les expressions affectueuses de l'égalité et de la fraternité chrétienne. On imagine aisément que ses discours ou *ses inspirations*, comme les appelait Mme de Krudner, étaient souvent dénués de raison et de logique, et parsemés de contradictions. Mais elle y faisait avec beaucoup de franchise l'aveu des égaremens de sa vie passée, avec la persuasion néanmoins que ces mêmes égaremens l'avaient rendue encore plus propre à l'accomplissement de sa mission.

C'était une sorte de phénomène que de voir paraître, dans les commencemens du dix-neuvième siècle, et surgir pour ainsi dire d'une guerre universelle suivie d'une pacification générale, une femme qui, s'arrachant aux douceurs d'une vie paisible et aux amorces du luxe, errait de pays en pays pour répandre des vérités qu'elle croyait important pour l'espèce humaine de propager, affronter les persécutions, braver le ridicule, et s'élever au-dessus des dédains de l'incrédule philosophie. Expulsée d'un pays, elle entrait dans un autre, après avoir secoué la poussière de ses pieds, catéchisant en plein air, au milieu des frimas, et souvent par une pluie bat-

tante, trois à quatre mille malheureux qui formaient son cortége, tandis qu'une foule d'autres accouraient sur ses traces, demandant à tous les passans, à tous les échos, la bonne dame qui donnait de l'argent en apprenant à prier Dieu.

Souvent, après ses prédications et ses actes de piété, quelques personnes choisies obtenaient d'elle une audience particulière : souvent on la trouvait à genoux, au fond de plusieurs chambres sombres, dans une espèce de costume de prêtresse, soit dans le silence et le recueillement, soit dans l'attitude d'une inspirée.

Ce n'était pas sans résistance qu'elle cédait le terrain que la force la contraignait d'abandonner, d'ailleurs avec beaucoup d'égards pour sa personne. « Je n'aurais pas à me défendre, écrivait-
» elle au ministre de Bade, là où je n'aurais pas
» à traverser le désert de la civilisation, et à lutter
» contre les lois réprouvées par le seul code que
» je reconnaisse, celui du Dieu vivant. » Dans une autre lettre au même ministre, elle s'exprimait ainsi : « C'est au Seigneur à ordonner, et à la
» créature à obéir ; c'est lui qui expliquera pour-
» quoi la faible voix d'une femme a retenti devant
» les peuples, a fait ployer les genoux au nom
» de Jésus-Christ, arrêté les bras des scélérats,
» fait pleurer l'aride désespoir, demandé et ob-
» tenu de quoi nourrir des milliers et milliers

» d'affamés.... Il fallait une mère pour avoir soin
» des orphelins et pour pleurer avec les mères;....
» une femme élevée dans les douceurs du luxe,
» pour dire aux pauvres qu'elle était bien plus
» heureuse sur un banc de pierre en les ser-
» vant;.... une femme simple, et non aveuglée
» par le faux savoir, pour confondre les sages;....
» une femme courageuse qui, ayant tout possédé
» sur la terre, détrônât les prestiges et les idoles
» des salons, et pût même dire aux rois que tout
» n'est rien.... »

Occupant une maison près de Lucerne, elle y recevait un grand nombre de lettres qui ne lui arrivaient point par la poste, mais par des messagers, souvent venus de très-loin. Tout était mystérieux dans sa correspondance, et cette particularité donna lieu à divers soupçons, qui peut-être contribuèrent à la faire expulser de la Suisse, bien que ses aumônes y fussent avantageuses à quelques cantons où, par l'effet des malheurs des temps, le petit peuple se trouvait sans moyens d'existence. On est fondé à croire que le montant des sommes qu'elle y a répandues s'élève à plus de dix mille florins en or, profusions qui ébranlèrent sa fortune. A Lucerne, à Schaffhouse, elle dit anathême aux magistrats qui l'expulsaient, leur reprochant leur dureté envers l'envoyée du Seigneur, et leur annonçant les vengeances du

ciel irrité. Forcée de sortir de Zurich, elle se retourna vers la ville, et, en étendant les bras, la maudit en ces termes : « Malheur à toi, ville » profane, où les enfans eux-mêmes ont déjà des » visages d'Holopherne! »

On lui avait interdit l'entrée des Etats autrichiens et de l'Alsace; des agens de police l'accompagnèrent à travers le Wurtemberg et la Bavière. A Léipsick, les personnes de quelques distinctions eurent la permission de lui rendre visite, tandis que des sentinelles placées à sa porte en défendaient l'entrée aux indigens et aux inconnus. Berlin et les deux capitales de la Russie lui furent également interdits. Empeytaz et Kellner ne purent obtenir la permission de l'accompagner. Ainsi, repoussée dans presque toute l'Europe, elle vécut quelque temps en repos dans une de ses terres, près de Riga, autour de laquelle se trouvent des ermites, ou frères moraves, avec qui elle sympathisait; mais, ne pouvant se soumettre à une vie paisible et contemplative, elle se présenta pour entrer en Russie, en 1818 : arrivée aux frontières, elle reçut un ordre de l'empereur qui lui interdisait le séjour de ses deux capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg. Alexandre s'était éloigné d'elle, dans ces derniers temps, d'après la direction qu'avait prise la politique européenne, et il résista aux sollici-

tations pressantes que réitérait cette femme célèbre, à l'effet d'obtenir l'autorisation de se rendre à Saint-Pétersbourg. A la vérité, l'empereur apporta dans son refus toutes sortes de ménagemens. Mme de Krudner se retira successivement à Mittau et en Livonie; mais ayant fléchi enfin Alexandre, qui conservait toujours pour elle une secrète prédilection, elle quitta la Livonie au mois de juin 1824, avec sa fille Mme de Berkheim accompagnée de son gendre, et se rendit à Saint-Pétersbourg, ou elle se déclara d'une manière très-vive pour la cause des Grecs. Elle excitait déjà dans les hautes classes une sorte de fermentation, lorsque l'empereur, voulant éviter d'avoir à côté de son trône des fermens politiques et des fermens religieux, lui fit insinuer de s'éloigner de Saint-Pétersbourg, en la laissant libre de choisir pour sa résidence tel lieu de ses Etats, qui pourrait lui convenir, à l'exception aussi de Moscou. Alors, prenant tout à coup la résolution de se rendre en Crimée, afin d'y fonder un établissement chrétien de correction pour les criminels et les pécheurs, Mme de Krudner se dirigea avec autant de fermeté que de courage dans cette contrée inhospitalière et presque déserte. Là, trouvant bientôt le terme de sa carrière, elle cessa de vivre, au lieu nommé Karafu-Bazar, le 25 décembre 1824; et par un singulier rapprochement, dans la même contrée,

où avant la fin de l'année révolue, alla mourir l'empereur Alexandre, à qui plus d'une fois ses *inspirations* religieuses avaient fait une impression profonde. Son portrait a été publié depuis avec cette inscription : *Tout mon être est charité.*

Continuation du séjour du comte de Tilly à Berlin. — Ses relations avec le prince de Ligne. — Portrait de Catherine II. — Sur Mme de Genlis. — Une dame de Berlin éprise du comte de Tilly, se jette dans la Sprée. — Commencement de ses propres infortunes. — Son crédit et sa considération déclinent à Berlin. — Il rentre en France obscurément. — Après la seconde restauration, il se rend à Bruxelles et s'y donne la mort.

Revenons au comte de Tilly, à qui il n'était pas donné de voir un tel dénouement, et à qui une fin encore plus triste était réservée.

Nous avons dit qu'il s'était flatté que les faveurs dont il avait été l'objet à la cour de Prusse, lui rouvriraient les portes de sa patrie. Le vicomte Charles de Tilly-Blaru, lui parle dans ses lettres de ce projet de revoir sa patrie chérie. C'est le même avec qui s'était battu en duel, le comte de Tilly en 1788, à la suite d'un différent qu'il rapporte dans ses Mémoires. En 1801, au

mois d'octobre, Tilly vint au secours du vicomte Charles, à Berlin, de la manière la plus noble et en reçut un témoignage touchant de reconnaissance. Le vicomte lui conseilla de faire un voyage à Paris. Mais il résulte d'une de ses lettres, que le second sénatus-consulte du 6 floréal an X (avril 1802), qui permettait la rentrée des émigrés en France, avait exclu nommément le comte de Tilly du bénéfice de cette espèce d'amnistie.

On conçoit combien il dut en être affecté. Il attribua la non réussite de ses démarches, à la haine qu'il supposait que les entours de Buonaparte lui portaient à raison de ses écrits contre la révolution; mais c'était là une supposition exagérée : son nom aura été tout uniment inscrit sur une liste d'exclusion formée avec les élémens divers tirés des cartons de la police.

Dans la suite, Tilly chercha à obtenir par des personnes qui entouraient Louis Buonaparte devenu roi de Hollande, la permission de séjourner à la Haye; delà il espérait se rendre à Bruxelles et en faisant encore d'autres démarches, d'arriver enfin à Paris. Il réussit plus tard, mais avant d'en venir à ces dernières époques de sa vie, voyons comment fut marqué en 1803, son séjour à Berlin.

Il y publia un volume de poésies et de quelques morceaux de prose intitulé : *Œuvres mêlées, du*

comte Alexandre de Tilly, qu'il dédia à la comtesse d'An.... qui n'est désignée que par les deux premières lettres de son nom. C'était la comtesse d'Angivilliers, dont il a fait l'éloge dans ses Mémoires, et dont nous avons par erreur, dans une note qui la concerne *, avancé vaguement la mort de deux ou trois ans.

Nous rapportons ici l'épître dédicatoire du comte de Tilly, parce qu'elle contient sur ses sentimens et sur sa position à cette époque, des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs.

« MADAME,

» Il y a long-temps... oh oui! bien long-temps
» que je n'ai eu le bonheur de vous voir et de
» vous entendre.

» Je n'ai jamais retrouvé votre esprit, un es-
» prit si étendu et si clair, si élevé et si simple,
» si solide et si grâcieux, si fin et si naturel.

» Je n'ai jamais retrouvé votre conversation,
» une conversation si prompte et si *pensée*, si
» nourrie et si légère, si animée et si raisonna-
» ble, si attachante, si forte, si précise.

» Vous donniez de l'esprit à ceux qui en man-
» quaient.

* *Voyez* le 1[er] tom. de ces Mémoires.

» Vous n'aviez pas une prétention, et vous » pouviez les avoir toutes.

» Vous étiez supérieure, et vous étiez aimée!

» Tout le monde vous disait que vous étiez » toujours la première, vous seule ne l'avez ja- » mais dit ni par vos paroles ni par votre si- » lence.

» Permettez-moi de m'affliger ici sur la perte » irréparable de ces soirées, où les gens de » France les plus distingués réunis chez vous par » les charmes de la société et de l'esprit, conve- » naient tous que vous en aviez plus qu'eux; » leur orgueil était de reconnaître ce que vous » valiez, et votre étude, madame, était de les » faire valoir.

» Chacun parlait à son tour : on aurait voulu » que le vôtre revînt sans cesse : on avait l'heu- » reux besoin de vous écouter.

» Mon amour pour la littérature, pour les » arts, pour cette noble culture de la raison per- » fectionnée, qui dans moi ne suppose pas le » talent, mais qui m'en a donné les jouissances, » aurait préservé mon esprit de vous oublier, si » mon cœur en avait été capable.

» Vous m'encourageâtes, quand, dans ma » jeunesse, en dépit d'une sorte de préjugés, je » commençais à cultiver la poésie et les lettres : » ce que j'ai retenu de vous, madame, vaut

» mieux que ce que j'ai appris, que ce que je » puis avoir reçu de la nature.

» Qui pourrait vous oublier? Qui pourrait rien » oublier de ce qui vient de vous?

» J'ai retrouvé, il y a peu de temps, votre » vertueux époux, fixé sur une terre étrangère, » ne regrettant, des places et du crédit, que la » puissance d'y faire le bien, supérieur à l'incons» tance de la fortune, et ne nourrissant que l'a» mertume des souvenirs qu'il doit à son maître, » à sa fin déplorable, à ses bienfaits.

» Je l'ai retrouvé aussi noble dans la médio» crité qu'il était simple dans la faveur.

» J'ai éprouvé en le revoyant, deux sentimens » contraires, et qui s'allient souvent : le plaisir » et la douleur.

» Il m'a rappelé ces colonnes restées debout » pour attester des temps de calamités, et qui ne » portent sur leurs bases que les emblèmes de » l'honneur, que les inscriptions du devoir et de » la fidélité.

» A sa vue, j'ai autant songé à vous qu'à lui, » madame, et ma pensée fut si entière, si pleine, » si reconnaissante, que j'ai éprouvé une indi» cible félicité à sentir qu'il y a dans le cœur de » l'homme une mesure de sentiment qui sait et » peut acquitter tout.

» Il a cherché dans l'exil un abri contre cette

» tempête révolutionnaire qui a tout atteint; et » vous, madame, restée seule au sein de cette » organisation exterminatrice, la providence » vous a regardée : cette mer de sang qui englou» tissait tout, s'est arrêtée devant vous!!

» On ne peut pas dire que de tels hommes » vous oublièrent dans la conjuration de leurs » massacres : mais la conspiration du ciel et de la » providence en votre faveur l'emporta sur celle » de l'enfer et de ses ministres. Votre *existence*, » et la conservation de quelques autres, expli» quent la part de *Dieu* dans une révolution que » les hommes et le hasard n'ont *point* faite.

» Que vous aurez souffert! que vous aurez » réfléchi! La majorité des gens de lettres de » France a été vile dans cette tourmente politi» que : ils vous auront sûrement reproché vos » anciennes bontés, plus que vous ne les aurez » fait rougir de leur nouvelle ingratitude.

» La plupart des gens du monde qui formaient » votre société ont péri, ou ont été dispersés : » seule si long-temps, vous vous êtes, en quelque » sorte, survécu à vous-même; vous vous serez » reployée sur vous; et manquant à tous ceux » qui vous avaient connue, vous aurez su vous » suffire.

» Tel est le privilége de l'esprit et de l'instruc» tion : telles sont les prérogatives d'une imagi-

» nation exercée et brillante ; la solitude, la mé-
» lancolie, la réflexion, ce sont-là les domaines
» du génie : il agrandit ou diminue ; il édifie ou
» détruit ; il répare et retrouve tout.

» Que la destinée de quelques hommes que
» vous distinguiez, madame, a été diverse !

» Un est mort * au sein de cette heureuse
» Helvétie, naguère si tranquille, depuis si agitée,
» et que celui qui gouverne la France aujourd'hui
» veut rasseoir sur ses bases, de son heureuse et
» puissante main : il a terminé sa carrière dans
» un excès d'amertume et de misère qui a dû le
» consoler à son départ de la vie. Homme ai-
» mable ! homme distingué sous tant de rapports !
» L'amour ou l'amitié qui présidèrent à ses
» autres années, n'ont pu fermer ses yeux sur
» cette terre où sa dépouille mortelle eut quelque
» peine à trouver un dernier asile.

» Un autre ** a péri, avant le temps, au fond
» de l'Allemagne ; et moins infortuné, a exhalé
» ses derniers soupirs confondus avec les larmes
» de l'amour, et recueillis par une femme chère
» à son cœur.

» Un troisième *** s'est caché sur le rivage, au
» milieu des débris : il s'est réfugié dans son

* Le prince de L***.
** Le M. de B**.
*** Le M. de C**.

» obscurité silencieuse, et n'est échappé qu'avec
» peine à l'atroce célébrité d'un frère avili qu'il
» désavoue.

» Un autre enfin *, après différentes for-
» tunes, s'est reposé dans la puissance : il est
» maintenant un des administrateurs du monde,
» sous cet homme étonnant qui en gouverne la
» moitié.

» Pour moi, après de longues courses dans les
» deux mondes, j'ai cherché le repos et la paix.
» J'ai trouvé l'une dans les arts, les lettres et moi-
» même, plus qu'aux jours de la prospérité et de
» la folie : je rencontre l'autre aux lieux que j'ha-
» bite; car l'ordre, la *stabilité*, et ce *repos* sont
» une même chose. Je l'ai cherché sous le gouver-
» nement paternel d'un seul qui n'a point été
» ébranlé et qui ne le sera pas, sous un gouver-
» nement cher à ma *raison* et à mes préjugés,
» sous un gouvernement qui, raisonnable comme
» les lois qui meuvent l'univers, se compose d'é-
» quilibre et de fixité, de la durée duquel l'auto-
» rité, les droits et les vertus du monarque, l'o-
» béissance, les devoirs et l'amour des sujets, sont
» les garans impérissables.

» C'est de là, madame, que je vous offre l'hom-
» mage de cet ouvrage, comme un faible tribut

* L'. D'.

» de mon admiration, de mon ancien attachement » et de mon respect. Il ne parviendra peut-être » pas jusqu'à vous, dans la retraite où j'ai appris » que vous viviez. Mais il attestera, du moins, » que je l'avais dédié à l'un des ornemens de » votre sexe, à l'une des personnes du monde » les plus dignes de juger les productions de » l'esprit, et d'en faire la fortune.

» Votre approbation me rendrait insensible à » bien des suffrages que je ne mendie pas!!!

» Il est difficile de mettre une grande impor» tance à la plupart de ceux des gens du monde » qui parlent ordinairement le plus de ce qu'ils » entendent le moins.

» Et puis, dans ce siècle, il est difficile d'être » flatté de quelque chose : il n'y a que de s'en » étonner qui le soit davantage.

» Le jugement des gens de lettres serait revêtu » des caractères d'une autorité irrécusable, s'il » était impartial et désintéressé.

» A qui donc s'adresser? Pour qui donc » écrit-on?

» Pour le petit nombre, pour des littérateurs » sans parti, pour la classe saine du public, » pour ses amis, pour soi-même, pour répandre » son cœur, pour charmer ses loisirs, *pour ou-* » *blier la vie*, pour exercer la plus noble, la » plus indépendante des facultés, pour faire ré-

» gner la première des puissances, la pensée ;
» pour s'isoler d'un monde qu'on n'est pas assez
» misanthrope pour éviter entièrement, ni assez
» simple ou assez illusionné pour aimer.

» Pour que cet ouvrage eût été digne de vous,
» madame, il eût fallu qu'il eût été sans taches.

» Que si dans ces temps que je m'abstiens de
» caractériser, l'esprit de parti qui sommeille,
» mais qui n'est encore que comprimé, trouvait
» dans ces mélanges des opinions à improuver,
» des passages à reprendre, à frapper d'une ani-
» madversion dont le contre-coup peut avoir ses
» dangers, aucun de mes torts, aux yeux des
» plus intolérans, ne peut raisonnablement, ma-
» dame, vous être imputé, puisque cet hommage
» n'est que celui de mon souvenir, la tendre
» expression de mes réminiscences, et que je vous
» l'ai rendu sans votre aveu.

» Je me suis abstenu d'écrire votre nom, mais
» vous serez reconnue par tout ce qui s'est ap-
» proché de vous : on me devinera, en me re-
» prochant d'avoir affaibli une idée générale par
» une expression commune.

» Recevez avec bonté, madame, etc. »

Au total, les poésies contenues dans ce volume *d'Œuvres mêlées*, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, et la prose même a peu de consis-

tance, bien qu'on y reconnaisse la manière de l'auteur. Or, son vrai titre littéraire, celui qui vraisemblablement n'échappera point à l'attention de la génération présente, celui qui peut-être le fera revivre dans l'avenir, réside dans ses propres *Mémoires* où il s'est élevé bien au-dessus de tout ce qu'il avait produit jusqu'alors, au point qu'on pourrait s'étonner qu'il les eût écrits lui-même, si chaque page n'en apportait pas un témoignage irrécusable.

Nous avons déjà dit qu'il les avait communiqués au prince de Ligne dont nous avons rapporté le jugement.

Voici ce que nous trouvons dans sa correspondance, sur ses relations avec le prince de Ligne : elles furent renouvelées à Tœplitz, personnellement, en 1801 et en 1802, comme on l'a vu et ensuite, par correspondance, pendant les années 1805 et 1806.

Les lettres du prince respirent un véritable attachement et une amitié sincère. Les premières sont de Vienne, et les dernières de Tœplitz : la dernière est du 6 juillet 1806. Toutes lui sont adressées à Berlin ; elles contiennent à plusieurs reprises, des invitations pressantes d'aller voir le prince.

Le comte lui avait demandé à lui communiquer ses manuscrits : « Si je vais à Berlin comme

» je l'espère, lui répond le prince de Ligne; ou » si vous voulez venir à Tœplitz, je serai votre » servante de Molière. Depuis les *Mémoires* sur la » cour de Louis XIV, et un peu sur celle du Ré- » gent, il n'y a eu que des porteurs de chaises » de Versailles qui aient écrit. Il est temps que » le reste des beaux temps de la France soit en » bonnes mains. Couchez-vous à Berlin, et, tra- » versant une mer de sable qui ne dérangera pas » votre sommeil, levez-vous au bout de deux » jours à Tœplitz, à la fin de juin *. Apportez » vos manuscrits. Je suis assez sensé pour en être » le censeur, sans être un Caton, et votre cen- » seur est censé un approbateur, car il n'y aura » qu'à vous rendre justice.... »

Le comte n'alla point le voir à Tœplitz, mais il lui envoya ses *Mémoires*, et reçut bientôt de lui une lettre dont voici les principaux traits.... « Je » suis bien charmé de vous lire et de croire vous » parler; j'aimerais pourtant mieux encore vous » entendre, car je vous verrais par la même oc- » casion...... Quel dommage que nous soyons sé- » parés par une mer de sable! S'il vous prenait » une fois l'envie d'en sortir, que ce soit pour » expier dans nos eaux salutaires *delicta juventutis*

* 1806.

» *tuæ*, et me récompenser des sentimens que » vous m'avez inspirés..... »

A la fin de sa lettre, le prince fait un tableau de la situation politique au mois de juillet 1806 *. « On ne sait trop, poursuit-il, à présent où aller; » quand on n'aime des *ruines* que dans un jardin » anglais, aux bains, on ne sait pas où l'on est, » on se fait illusion : c'est une petite république » sans doge et sans bonnet rouge. On y va *aux* » *barres*, mais point *à la barre*. On n'y a point » de gazettes, etc. etc... »

Le prince continue le parallèle entre le monde aux eaux et le monde politique.

Dans une autre lettre, il parle à Tilly, avec éloge de ses *Mémoires*, et lui donne son avis et ses conseils, sur la manière de les publier.

Il était inépuisable en anecdotes sur la cour de Louis XVI. Nous en citerons deux pour exemple dont le fond est déjà connu. Voici comment il les racontait au comte de Tilly :

« Mme de Cassini ** me dit un jour : la Reine » se méfie de M. Necker. Il y a dix ans (1776), » que faisant des rêves d'ambition, sans croire » pourtant les réaliser, Necker dit à mon frère » (le marquis de Pesai) : Vous serez mon enfant

* Les préliminaires de la guerre de Russie et les approches de la bataille d'Iéna!

** Que Tilly avait connue.

» perdu. Je vous ferai écrire des lettres au Roi » (vous savez le reste). Dans une de ces lettres, il » lui écrivit : « Sire, vous êtes dépourvu de grâce. » Jetez-vous d'un autre côté, que ce soit celui de » l'autorité. Vous irez demain à une course de » chevaux. Vous verrez un notaire écrire le pari » de M. le comte d'Artois, de M. le duc d'Orléans. » Vous demanderez quel homme c'est (le no» » taire); on vous le nommera, et vous direz : » En faut-il entre des gentilshommes? et cela fut » exécuté. C'était à Fontainebleau, et je l'ai en» » tendu. Quel grand mot, s'écria-t-on, pour le » Roi!! Dans une autre lettre, il lui écrit : Sire, » si en sortant de votre cabinet par la porte de » glace, vous ne tournez pas la tête à droite, ma » correspondance cessera. » Le Roi le fit. Necker fut pris, etc....

Ce fut pour le prince de Ligne que le comte de Tilly traça le portrait de Catherine II, qui était l'héroïne couronnée de ce prince. Aussi se ressent-il un peu du ton panégyrique, sans pourtant que l'histoire puisse tout-à-fait le désavouer.

Voici ce portrait tel qu'il est sorti de la plume de Tilly :

Sur l'Impératrice Catherine II.

« Catherine II fut une de ces femmes que la nature produit à de longs intervalles pour confondre l'orgueil des hommes, et leur apprendre que la supériorité dont ils se vantent n'est pas aussi réelle que la prétention qu'ils y ont.

» Une pénétration prompte, un esprit brillant et solide, une tête forte qui savait tout classer, un génie noble et hardi, l'amabilité d'une femme qui n'aurait eu rien à faire que d'être aimable tout le jour, la majesté d'une grande impératrice qui n'aurait eu que le secret de la représentation, voilà ce qu'ont reconnu tous ceux qu'elle a admis à sa familiarité : l'Europe sait le reste. Le Monde a vu quelle splendeur elle a imprimée à son règne; comme elle a jeté son peuple sur toutes les routes du perfectionnement social, l'a poussé dans tous les sens vers la gloire, et a achevé de mettre son pays à la hauteur de tous les autres. Elle éclaira toutes les parties de son immense empire des torrens de cette lumière qui s'allumait aux rayons de son trône.

» L'histoire fera à Sémiramis l'honneur de la lui comparer : l'histoire, qui maintenant a recueilli toutes les preuves, et acquis tous les témoignages qui peuvent fixer sa justice, disculpe Cathe-

rine dans la postérité, d'un crime auquel il est avéré maintenant qu'elle n'eut aucune part, quoique sa liberté et sa vie peut-être y fussent intéressées.

» Les faiblesses plus tendres qu'on se plaît à lui reprocher (parce que le cœur humain cherche à ravaler ce qui est grand) eurent leur source dans une âme aimante, qui avait besoin de descendre de la grandeur et de se reposer dans l'amour, qui fut souvent l'amitié.

» Son gouvernement eut l'énergie qu'un grand homme aurait pu lui communiquer, et sa cour porta l'empreinte d'une élégance que son sexe et son caractère y avaient, pour ainsi dire, importée. Loin d'être humiliés d'être gouvernés par une femme, les Russes furent fiers d'être soumis à un souverain à qui la nature semblait avoir conféré les deux sexes, pour la gloire comme pour le bonheur de la nation. Ses armées furent formidables, comme si elle avait pu les seconder de son bras, ainsi qu'elle y envoyait, en quelque sorte, son esprit. Elle fut magnifique et généreuse, parce qu'il est tout simple qu'un grand prince le soit, et qu'on absout plus facilement une femme du reproche de chercher peut-être un peu trop à le paraître. Tant de trésors prodigués n'étaient pourtant pas un funeste emploi des richesses nationales, car elles passaient au

travers de tous les canaux qui les reversaient dans l'empire et le vivifiaient. Les libéralités qu'elle put répandre sur des gens distingués, ou des savans, dans les autres parties de l'Europe, y rendirent le nom russe recommandable en faisant plus aimer le sien. Elle eut pour son peuple l'affection d'une mère tendre pour un fils, objet de tous ses soins, et qu'elle cherche à rendre digne d'elle. Mais elle présida aussi à une éducation plus positive, et qui prouva que son amour pour la Russie s'étendait au-delà du tombeau : elle voulut lui faire présent d'un empereur qui consolât de sa mort sans faire oublier sa vie : l'empereur Alexandre, pour réaliser cet espoir, n'a eu qu'à se ressouvenir des leçons et des exemples de son aïeule, et qu'à imiter les vertus de son auguste mère.

» Voilà ce qui prouve pour le cœur de Catherine II, comme toute son administration dépose de son génie : si l'on veut avoir de son esprit une mesure plus juste qu'on ne croirait, il faut lire sa correspondance avec plusieurs savans ou littérateurs, notamment avec M. de Voltaire. On y trouvera une singularité à laquelle on ne s'attend guère : c'est que ses lettres sont les meilleures. Elles ont surtout le cachet d'une plus *véritable* philosophie.

» Elle était trop grande pour n'en pas avoir

beaucoup, et s'en servit, par exemple, pour pardonner les injures qui lui étaient personnelles, tout incapable qu'elle était peut-être de pardonner celles qu'on aurait faites à son pays. Elle a gardé toute sa vie l'indignation de la haine à l'abbé Chappe, auteur d'un bien mauvais ouvrage : insensible aux louanges qu'il lui donna, elle ne ressentit que la colère qu'elle devait à un livre qu'elle crut n'être qu'un libelle contre la Russie.

» L'histoire peut-être oserait lui reprocher d'avoir porté long-temps un sceptre, qui.... Mais pouvait-elle croire qu'il y eût des mains plus dignes que les siennes de le tenir?... Peut-être que le caractère d'un prince né aimable, généreux et magnanime, en fût changé.... Mais est-il aisé,.... est-il possible de descendre d'un trône où vous retiennent la voix de l'univers et celle de tout un peuple dont vous êtes l'orgueil et les délices? La gloire et le bonheur personnels qui se composent de la gloire et du bonheur des autres sont si attrayans!

» Il sembla à l'immortelle Catherine que le ciel l'avait créée pour être la bienfaitrice et l'ornement de ce grand empire : elle a rempli sa destinée. »

Nous voyons aussi que Tilly communiqua au

prince de Ligne ses *Réflexions sur Delphine et son auteur**, suivies d'un Parallèle entre Mme de Staël et Mme de Genlis, morceau médiocre qui se trouve à la fin de ses *Œuvres mêlées*.

Nous ignorons d'ailleurs le motif de la vive animosité que nourrissait le comte de Tilly contre Mme de Genlis; on en jugera par le morceau de polémique suivant, resté jusqu'ici inédit, et que nous n'aurions pas osé dérober à l'histoire littéraire de la fin du dix-huitième siècle.

Sur Madame de Genlis.

De toutes les atrocités, la plus hideuse est l'acharnement contre les morts; il est surtout dégoûtant quand c'est celui de la médiocrité *furieuse* et *hypocrite* contre un talent supérieur, qui a honoré toute une nation. Marmontel a dit que « le satirique qui outrage un homme qui n'est » plus, ressemble à ces animaux carnassiers qui » fouillent dans les tombeaux pour se repaître des » cadavres. » Il a dit cela parce qu'il avait un cœur noble et un beau talent.

» Mme de Genlis, pour qui ces raisons-là n'en sont pas, et qui pour mortifier cette chair jadis si re-

* Mme de Staël.

belle, pour mater ces penchans jadis si cri......, finira par mourir sœur grise, ou sœur de la Charité, sous un cilice *, a *compulsé* toutes *les Annales de la Vertu*, pour démontrer qu'elle compose les unes comme elle pratique l'autre; la vénérable sœur, dis-je, a fait un gros livre en *Arabesques*, où tout ce que la rage, l'impuissance, la soif de faire du bruit, la mauvaise foi, la fureur de couvrir le passé et une vie tout entière, du masque de la religion, de la morale et de la vertu, est déployé avec toute l'application d'une infatigable hypocrisie. C'est M. de Voltaire, tout simplement M. de Voltaire, que la chère sœur lacère de sa main décharnée, avec l'emportement d'un homme ivre, pour qu'on remarque son zèle, dans à peu près le seul morceau qui soit d'elle, dans ce fatras de compilations. Il est vrai qu'elle commence par s'étayer de l'opinion de MM. Geoffroy et Clément. Je doute fort que le premier qui sait mieux que personne ce que vaut M. de Voltaire, quand il lui conviendra de l'avouer, eût conseillé à cette intéressante furie toutes les douceurs de bon goût dont elle assaisonne (elle est très-bonne cuisinière, car elle l'a imprimé) les jugemens sans appel qu'elle prononce sur le plus grand homme que la France ait produit depuis les beaux jours

* Ceci a été écrit en 1805.

de Louis XIV, malgré quelques taches dans ses écrits, et quelques autres plus répréhensibles dans ses principes. Je doute qu'un littérateur aussi éclairé, qu'un critique aussi fin que M. Geoffroy (dont les déclamations sur M. de Voltaire sont très-ennuyeuses) l'eût approuvée quand elle rend des oracles aussi téméraires, aussi menteurs, dans le style d'une pythonisse dont le trépied est à la Halle.

» Je veux justifier ce que j'avance.

» 1° Nul auteur n'a autant *pillé* ses devanciers et même ses contemporains.

» 2° Voltaire n'a donné que de *petits éloges* à Racine.

» 3° Un acte de cruauté des prêtres, très-exagéré, sinon *inventé*, par Voltaire.

» 4° Voltaire faisant le *vil* métier d'*espion* auprès des ministres.

» 5° Souillé des méchancetés *les plus noires*, de calomnies, de *mensonges*, pour déshonorer ceux qui ne pensaient pas comme lui.

» 6° Il voulait qu'on *enfermât* M. Clément!!

» 7° Déshonoré par *soixante ans* d'intrigues, par les *ouvrages* les plus méprisables et les plus infâmes.

» 8° *C'est* le *Dictionnaire Philosophique* et *Candide* qui lui ont acquis une puissante influence.

» 9° Retranchez de ses *Œuvres* toutes ces *infa-*

mies, c'est-à-dire *plus des trois quarts* de ce qu'il a fait, il restera des ouvrages *brillans*, mais *remplis d'erreurs*, de plagiats et de faux jugemens.

» 10° Dieu a voulu que cet *impie* tombât dans la *fange*. Il a dit (Dieu) : « J'ai *maudit* tes talens, tes *vices* les rendront stériles. *Tu mentiras.* Tu PARLERAS VAINEMENT DE LA VERTU, ON SAURA QUE TU N'Y CROIS PAS.

» 11° Jamais la *basse envie* d'auteur n'a laissé de production plus *honteuse* que les *Commentaires sur Corneille*.

» J'aurais pu extraire et citer plus long-temps. Je m'arrête, suffoqué d'indignation. On se demande si ce qu'on vient de lire a été véritablement écrit.... écrit par une femme ! si c'est aux Porcherons, ou aux Petites-Maisons, si c'est une créature jouissant de toute sa raison, ou un démon qui tint la plume. Oui, c'est un démon, le pire de tous, celui de l'hypocrisie, qui veut tromper le monde entier qu'on ne trompe pas.

» 1° Il a *pillé* ses tragédies, sans modèles chez les anciens et chez les modernes, par le genre d'intérêt, par le pathétique, et le but moral qu'il leur a donnés ; ces romans si piquans, si profonds et si légers ; ce siècle de Louis XIV si dramatiquement écrit ; tous ces morceaux de littérature d'un goût si pur ; toutes ces Épîtres si morales où l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus du

penseur ou du poète. Il a pillé ces tableaux immortels de l'*Assassinat de Coligny*, de celui de *Henri III*, de la *Bataille de Coutras*, cette esquisse finie du *Pouvoir des Papes*, et le neuvième chant de cette *Henriade*, que ne désavouerait pas le prince des poètes; il a pillé ces poésies fugitives où il est le premier dans l'antiquité et dans les temps nouveaux; et cet ouvrage que je ne veux pas citer, mais que sœur de Genlis a beaucoup lu, et qu'on ne peut autant admirer qu'il le mérite, etc., etc.

» 2° Il n'a donné que de *petits* éloges à Racine! Quelle ignorance, ou quelle mauvaise foi! Vous n'avez donc pas lu sa lettre à l'Anglaise mistress Montagu. « Et moi je vous dis, madame, écrit » cet envieux, que je viens de relire pour la centième fois *Iphigénie*, *ce chef-d'œuvre de tous* » les théâtres, cette conception prodigieuse *du* » *plus grand* de nos poètes; et les *yeux inondés de* » *larmes*, j'y ai cherché un mot, *une* expression, » *un* sentiment à reprendre, et ne l'ai *pas* trouvé! » — Madame de Genlis, vous mériteriez....

» Voulez-vous une autre preuve? « Monsieur, » lui disait quelqu'un, vous devriez rendre le » service aux lettres de faire un commentaire sur » Racine.

» — Il est tout fait, répondit cet implacable » jaloux, il n'y a qu'à mettre *au bas de toutes les*

» *pages*, *beau*, *parfait*, *admirable*, *unique*, *sublime.* »

» Madame de Genlis, votre mari que j'ai beaucoup connu, et un homme que je connais aussi, et qui a été votre amant, m'ont dit l'un et l'autre (vous croyez bien que je le savais, et que je le sais mieux qu'eux), que vous étiez la femme la plus dangereuse,.... ah! oui, vous l'êtes!

» Veut-on une autre preuve de l'antipathie de M. de Voltaire pour Racine, qu'on lise *les commentaires sur Corneille*, on verra *quels* sont les exemples et *le* modèle qu'il propose.

» 3° Il a exagéré, peut-être inventé, un acte de cruauté commis à Thorn *par les prêtres!*.... Vous êtes l'apologiste, le défenseur, le chevalier des prêtres, madame! et moi aussi, car ils ont été persécutés; mais ce n'est pas dans l'intention de cacher des turpitudes, et de me faire croire meilleur que je ne le suis. Mais dites-moi, ma chère sœur, a-t-il exagéré et *inventé* les cruautés des prêtres d'Abbeville sur l'infortuné chevalier de la Barre, et son ami d'Étalondes, pour une injure, assurément condamnable, mais faite dans l'ivresse au Rédempteur du monde qui est mort pour tous, dans sa mansuétude, hormis pour les hypocrites.

» 4° Je n'ai jamais entendu taxer M. de Voltaire d'espionnage, c'eût été un bien mauvais espion... il n'y a qu'à voir les belles affaires qu'il s'est faites

à toutes les cours où il a été. Je sais bien qu'à son premier voyage en Prusse, il fut chargé de sonder Frédéric-le-Grand, et de rattacher ce prince aux intérêts de la France dont il s'était éloigné. C'est être espion à la manière de tout le corps diplomatique de l'Europe; et ce n'est pas comme cela que Mme de Genlis en faisait le métier au Palais-Royal quand, maîtresse de l'oreille et de l'esprit de M. le duc d'Orléans, elle y suscitait des tracasseries à toute sa maison.

» 5°. J'ai souvent entendu reprocher à M. de Voltaire des vivacités de premier mouvement très-condamnables : j'ai beaucoup vécu avec des gens qui l'avaient infiniment vu et connu, et qui me l'ont dépeint comme incapable de toute noirceur, et de toute espèce de méchanceté réfléchie. Mme de Genlis est la première qui lui ait prodigué en style de poissarde, des imputations tendantes à le faire passer pour un homme atroce, si l'on ne savait pas que Mme de Genlis n'est pas à cela près d'une calomnie, et que les riches, comme elle, sont toujours disposés à prêter de leur superflu. Et les belles actions de M. de Voltaire, un juge équitable les aurait-il passées sous silence? la défense de Calas, des Sirven, des la Barre, etc. etc.; les bienfaits de tout genre qu'il répandit dans ses terres, et sur ce qui l'entourait, mille autres traits honorables

ne déposent-ils pas en sa faveur? ne sont-ils pas la preuve que s'il commit des fautes, apanage de l'humaine fragilité, il connut aussi des vertus qui jetèrent un nouveau lustre sur son génie? Voilà ce que Mme de Genlis aurait pu se dire facilement, si l'astuce et l'hypocrisie qui visent à leurs fins pouvaient concevoir quelque chose de raisonnable.

» 6°. Il voulait faire enfermer M. Clément!!! ceci est risible. Maudite bégueule! tartuffe femelle! comme elle prend un tendre intérêt au bon M. Clément! il voulait faire enfermer M. Clément! il voulait faire enfermer un homme dont l'existence était de le diffamer!! quelle abomination! et vous, mon cœur, si vous en aviez le crédit, ne feriez vous point enfermer tous ceux qui ont eu l'insolence de vous rendre justice? Il voulait faire enfermer M. Clément! je n'exprimerai jamais, à mon gré, combien cette remarque là m'a diverti...... le degré de bassesse hypocrite qu'elle renferme; l'envie maladroite de se faire un prôneur d'un journaliste trop sévère, pour le peu d'exemples qu'il a joints à ses préceptes; et la plus petite occasion saisie de s'acharner sur un grand homme qui n'est plus. Il voulait faire enfermer M. Clément! il avait tort: encore passe, si c'eût été M. Geoffroy.

» 7°. Sans même m'arrêter à ces mots: men-

» songe, calomnie, infâme, fange, impie, souillé, » déshonoré » qui ne devraient jamais se trouver dans le vocabulaire de tout écrivain qui se respecte, à plus forte raison devraient être interdits à une femme, si l'on ne savait pas que Mme de Genlis a depuis long-temps renoncé à son sexe en le pro......... Par quelles *intrigues* s'est déshonoré pendant soixante ans le patriarche de la littérature? a-t-il conspiré contre la sûreté de l'Etat, donné quelque favorite au Roi, déplacé des ministres, usurpé quelques branches de l'autorité, abusé de son crédit, pour perdre quelque famille innocente etc. etc? Non, me répondez-vous, il n'est pas question de cela! ah! j'entends. Il s'agit des intrigues d'un homme de lettres. Il a fait insérer dans les journaux, sous le nom d'un de ses amis, ou sous le voile de l'anonyme, une notice qu'il avait composée lui-même pour rendre compte d'un de ses ouvrages. Il a écrit une lettre flatteuse à un poète qu'il n'estimait pas pour en être loué, parce que la louange qu'il méritait si bien, était sa faiblesse. Il s'est donné une peine infinie pour qu'une de ses tragédies ne fût pas représentée sous son nom, aux premières représentations, parce qu'il a craint une cabale puissante, qui tourmentait sa vie, comme elle s'attache encore à son cadavre. Il a su que l'esprit laisse beaucoup de choses aussi vieilles qu'il les

trouve, mais que le talent rajeunit tout, et il n'a pas publié dans toutes les gazettes, qu'il avait puisé dans tel ou tel bouquin bien ignoré, le sujet bien brute de quelque tragédie, qui est devenu un chef-d'œuvre sous ses habiles mains. Il a dit des injures (dont il eût mieux fait de s'abstenir, et que vous rendez avec indécence à sa cendre, vous, madame, qu'il n'a jamais offensée) à des grimauds coalisés pour l'outrager toute l'année, afin d'avoir des abonnés *qu'ils* ne séduisaient qu'en déchirant un grand homme; il a intrigué pour les accabler de défaveur et pour faire passer ses vers et sa vengeance à la postérité. Il a composé les intrigues de ses immortelles tragédies, et cet intrigant fieffé a souvent conspiré des mois de suite dans son lit, pour obtenir de la gloire et une grande fortune, dont il a fait constamment un bon usage. Il a eu des correspondances avec des généraux, des ministres, etc., dont il avait grand besoin, et a remué ciel et terre, pour n'être pas chassé de sa patrie dont il était un ornement (on y tourmentait un peu trop alors les *philosophes*, comme depuis on les a trop encouragés dans leur licence). Il a intrigué enfin pour venir mourir dans cette belle patrie, qui l'a payé de cinquante ans de persécutions, par l'hommage d'une soirée, qui lui a paru une satisfaction suffisante, parce qu'il avait une âme

exaltée, et toute la sensibilité du génie et des grands talens.

» Ce sont là, madame, des intrigues bien circonscrites, les agitations d'un intrigant bien secondaire. Vous savez plus que personne, qu'il y a mieux à faire que cela dans ce champ où il ne fut qu'un glaneur, et où vous semâtes et recueillîtes toute votre vie.

» Rappellerai-je à vos vertus, à votre piété qui a oublié le siècle, ce qui caractérise *d'infâmes* intrigues. C'est d'avoir mille amans, en invoquant ensuite la pudeur, en prenant à témoins les hommes et Dieu même qu'on vécut pour la chasteté. C'est d'avoir porté dans son sein le levain de toutes les passions haineuses, d'avoir été méchante, tracassière, vindicative, artificieuse, galante à l'excès, avec la plus corrompue des dissimulations, d'avoir rendu peu de services, perdu beaucoup d'honnêtes gens par un crédit usurpé sur un prince avec lequel....., non parce qu'on l'aime, mais parce qu'il est dans son palais la source des grâces, et le dispensateur de tout ce qui y donne de l'influence.

» D'infâmes intrigues! en voilà : c'est de faire chasser un homme plein de talent et de mérite, le chevalier de B**; de lui faire perdre dans une éducation de princes, dont il aurait fait d'honnêtes gens, un emploi qu'il était digne d'exercer,

pour voler sa place qu'on est incapable de faire, aux yeux de la France entière qui vous bafoue et qui vous hue;

» De fomenter la division entre la princesse de France la plus vertueuse, Mme la duchesse D**, et son mari, qui n'était pas digne d'elle, mais qui l'était bien de vous;

» De s'attacher à corrompre la moralité des jeunes princes confiés à vos ridicules soins, et d'essayer d'en faire ce qu'il n'a pas tenu à vous qu'ils n'aient été toute leur vie. Voilà des *infamies* qui font horreur à l'univers qui vous connaît et qui vous a jugée. *

» 8°. C'est le *Dictionnaire philosophique* et *Candide*, qui ont établi son influence, et fondé sa réputation. C'est à peu près comme si l'on avançait que vous devez le bruit que vous faites dans le monde à vos *Annales de la Vertu*, pendant que c'est le .... qui a propagé votre renommée. Je voudrais savoir si quelqu'un a lu votre roman d'*Alphonsine*,... s'il a eu le courage de le finir. Il me dira alors, si plus d'absurdités toujours, plus d'indécences quelquefois, peuvent couler, même de la plume qui traça cette production

* Ici l'exagération et la haine sont par trop manifestes En vérité on ne conçoit pas que le comte de Tilly ait pu se déchaîner ainsi contre madame de Genlis.

monstrueuse des chevaliers du Cygne, et ce portrait impudique d'*Armofiède*.

» 9°. Voilà *un quart d'erreurs*, *de plagiats*, *de faux jugemens*, qui réunis aux *trois autres quarts d'infamies méprisables* qu'il a écrites, forment un *tout* complet d'absurdités et d'abominations : voilà tout ce qui lui reste de soixante ans de travaux et de succès !! ceux qui l'ont admiré sont de méprisables *imbécilles* : c'est Mme de Genlis qu'il faut en croire, qu'il faut lire, admirer, remercier pour sa découverte, et proposer aux auteurs, aux amans les plus purs de la vertu, aux mères, aux filles, aux épouses, comme l'assemblage des perfections qui font estimer et chérir dans cette vie, et conduisent à la gloire éternelle dans l'autre.

» 10°. Dans la fange! ma chère sœur prêcheuse, vous êtes là chez vous. Donnez-lui la main pour l'en relever.

» 11°. Ces commentaires sont un service rendu aux étrangers et aux littérateurs de France et de tous les pays. Ils formèrent la dot de la nièce du grand Corneille, et rendent hommage en mille endroits, au génie sublime du père de notre théâtre, lui donnent des louanges d'autant plus dignes de lui qu'elles sont discutées, dispensées ensuite avec enthousiasme; tandis que les défauts, les locutions qui ont vieilli, le faux sublime, les

fautes contre la langue sont signalés, et prouvent que le génie le plus mâle a ses langueurs, et le plus magnifique talent ses incorrections. Ce n'est point l'ouvrage de *la basse envie*, c'est celui du goût qui a été sévère quelquefois, mais qui n'a pourtant pas tout relevé; c'est celui d'un homme seul capable d'entreprendre et d'exécuter cette tâche, d'un homme enfin qui, comme il le dit lui-même, n'a pas pensé que de vains égards pour un mort, dont il parle avec respect et souvent avec transport, dussent priver les vivans des remarques judicieuses qui les ont éclairés. C'est de Racine dont il eût pu être jaloux, de Racine dont il savait et disait qu'il n'atteindrait jamais *la perfection désespérante* dans le style, qui fait surtout vivre les ouvrages. Il ne le fut ni de Corneille, ni de Racine, il n'eut ni *l'immense génie* de l'un, ni le talent *sans second* de l'autre : mais il s'ouvrit une carrière qu'aucun de ses concurrens n'a courue. Il faudra une nouvelle école : il a son théâtre; et ses pièces, en harmonie avec toutes les émotions et tous les ressorts du cœur humain, feront toujours les délices du véritable philosophe et de l'homme de goût, et rassembleront des multitudes de spectateurs.

» Que si l'on veut un plus authentique témoignage de la manie dénigrante, de la persévé-

rance de Mme de Genlis dans le plan de *Tartuffe* qu'elle a adopté, qu'on observe qu'à présent que M. de la Harpe est mort, elle a même la bassesse de s'attaquer à lui.... à lui qui, pendant sa vie, fut le confident littéraire de cette fée, s'il n'a pas même fait entièrement ce qu'il y a de moins mauvais dans ses ouvrages, mais qui, en cavant au plus faible, l'éclaira au moins de ses conseils, guida son goût incertain, rectifia ses erreurs les plus grossières, affaiblit les taches, donna plus de lustre à quelques beautés, lui apprit enfin de son art ce qui peut s'en apprendre, et la nourrit des miettes de sa vaste littérature.

» Il en est de même de l'*Encyclopédie* (ouvrage nécessaire et précieux tel qu'il est), qu'elle attaque sans cesse, et qu'elle ne comprend pas toujours.... je parle des meilleurs articles. Vous êtes une terrible femme!

» Grand homme! qui commîtes de grandes fautes, qui fîtes souvent un funeste usage de vos rares talens, après une vie agitée, reposez-vous dans la paix du tombeau, que de méprisables adversaires ne sauraient troubler. Vos détracteurs, et cette Euménide moins qu'aucun d'eux, ne peuvent faner la couronne d'immortelles que votre siècle a placée sur votre tête, et que les âges reconnaissans vous décerneront. Votre méprisable

ennemie ose citer *Dieu*, qui vous a pardonné sans doute ; elle s'acharne sur la proie du trépas qui désarme les haines les plus sauvages ; sa mémoire, aussi, sera réprouvée ; ces paroles foudroyantes qu'elle a l'audace de prêter à *Dieu*, contre vous, seront sa condamnation : car nous lui disons dès à présent au nom de ce Dieu vivant : « TU MEN-» TIRAS ; TU PARLERAS VAINEMENT DE LA VERTU, ON » SAURA QUE TU N'Y CROIS PAS. »

On voit par l'amertume et le ton de cette critique combien le caractère de Tilly s'était aigri et altéré dans les dernières années de sa résidence en Prusse. Déjà il était lui-même alors sous l'influence de l'implacable Némésis. La chaîne non interrompue de ses infortunes se rattache à son séjour à Berlin, et remonte à l'année 1803.

Dans cette même année se passa un des événemens les plus tristes de sa vie, comme il le dit lui-même. Une dame de Berlin, qui était éperduement éprise de lui, et qu'il aimait lui-même avec tendresse, ayant la tête perdue, alla, nouvelle Sapho, chercher la mort dans les aux de la Sprée.

On a trouvé parmi les papiers de Tilly un petit paquet cacheté avec de la cire noire, portant l'inscription suivante : *Monument de la plus grande infortune, d'un regret, d'une douleur éternels !*

Nous y trouvons, avec d'autres marques et souvenirs d'amour, la lettre d'adieux de sa Clara, E. P., née St...*, qui indique son égarement, et qui fut bientôt suivie de sa mort tragique. Elle est écrite en allemand, et sous la date du 13 décembre 1803. En voici la traduction littérale :

« Je vous déclare, mon cher Tilly, que je vous » écris cette lettre de mon propre mouvement et » avec une libre volonté. Je jure que tout ce que » j'ai dit jusqu'à ce moment à mon cher et ado- » rable Tilly est vrai. Je ne l'ai jamais trompé, » que Dieu m'en soit témoin! je ne l'ai pas même » trahi par une pensée. Si ce serment est faux, » que Dieu me punisse de la manière la plus ter- » rible, par la mort, par le malheur de mon » adorable Tilly; qu'il me repousse sans misé- » ricorde au moment de comparaître devant son » divin Tribunal; que le bonheur, que la béati- » tude de mes enfans soit perdu ici et dans l'autre » monde. Ces sermens, ô cher Tilly, serviront » également pour l'avenir, si jamais je vous » trompe; ce qui ne sera jamais possible, sans » que je vous dise auparavant que je ne vous » aime plus; que tous les malheurs que j'ai de- » mandés à Dieu tombent sur mon Tilly, sur mes » enfans et sur moi! Vous, mon cher Tilly, vous

* Femme d'un conseiller de cour et d'Etat.

» pourrez alors publier ce papier et me désho-
» norer devant tout l'univers.

» Je jure encore une fois, à la face de Dieu; » je jure sur votre trépas et sur notre béatitude, » qu'aucun de mes sermens, même pour des ba- » gatelles, n'a jamais été faux; que dès aujour- » d'hui je ne tenterai rien sur moi qui puisse vous » affliger; que j'attendrai avec tranquillité et ré- » signation ce que Dieu ordonnera à mon égard.

» *Signé* C. E. P., née St...

» *P. S.* L'histoire des cheveux est une énigme » pour moi; mais tous les sermens sacrés que je » viens de faire vous prouveront qu'ils ne sont » d'aucun homme que je connaisse. »

L'infortunée ne tint pas long-temps le serment qu'elle avait fait de ne rien attenter contre elle. Son esprit acheva de s'aliéner et, deux jours après avoir écrit cette lettre, elle se précipita dans les eaux de la Sprée.

Depuis ce malheur, la Némésis vengeresse sembla poursuivre celui qui, par ses soupçons jaloux, avait causé l'égarement et la mort de celle qui venait de s'immoler par excès d'amour pour lui.

Sa considération et son crédit baissèrent à Berlin; ses dettes s'accrurent, ses créanciers ne

lui laissèrent plus ni répit, ni relâche; ses démarches pour rentrer dans sa patrie recommencèrent, mais sans aucun succès. La Prusse elle-même était un objet de défiance et de ressentiment aux yeux de Napoléon. Une grande tempête allait fondre sur la monarchie prussienne et amener sa ruine. La perte de la bataille d'Iéna laissa la Prusse ouverte à l'invasion française, et la ville de Berlin en proie à l'occupation militaire. La fuite et les malheurs de la cour laissèrent Tilly sans appui et sans existence sociale. Repoussé par les Français, il disparut de Berlin au printemps de 1807, après avoir obtenu, par la protection du lieutenant-général Hullin, nommé gouverneur de Berlin par Napoléon, l'autorisation de rentrer en France. Il revint à Paris : là, reprenant, soit pour s'étourdir, soit par habitude, ses anciens penchans, il vécut de nouveau avec des femmes galantes, et fit des dettes. Ce genre de vie qui, dans l'état où était la société avant la révolution, pouvait jeter sur un homme aimable et de bon ton un certain éclat, ne conduisait plus alors qu'à l'abaissement et presque au mépris, pour peu qu'on fût exclu du pouvoir, ou étranger à ses faveurs. Tilly vécut ainsi obscurément à Paris depuis 1808 jusqu'en 1812, et ensuite, tantôt à Bruxelles et tantôt à Paris, où il retrouva une sœur du second lit, mais aucune

autre trace de sa famille. On l'a vu à Paris en 1815, après la seconde restauration; mais il retourna bientôt à Bruxelles. Là, vaincu par la détresse, il se rejeta dans le jeu, et cette funeste passion l'ayant porté à commettre une action dont son âme, naturellement fière et indépendante, ne put tolérer l'idée, il se donna la mort, le 26 décembre 1816 *, se débarrassant ainsi du fardeau de la vie, dont il ne pouvait plus supporter le poids sans déshonneur.

Telle fut la fin déplorable d'un homme qui, par son esprit et par ses qualités brillantes, eût pu faire l'ornement de la société, s'il avait su maîtriser ses passions et éviter le sentier du vice.

On peut ajouter au portrait que nous avons fait de lui dans la préface, son signalement que voici : *Taille moyenne, figure ovale et un peu pâle, cheveux noirs, grands yeux noirs, le nez régulier, la bouche agréable et ornée.*

* Nous sommes certains maintenant de l'exactitude de cette date sur laquelle nous avions des doutes encore au moment de la publication du premier tome de ces *Mémoires.*

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

De la conspiration d'Orléans. Ecrit en 1797 : *Par Garat.*

« De tous les côtés, et depuis cinq ou six ans, on parle de la conspiration d'Orléans; on en nomme les chefs civils et militaires, les législateurs, les généraux, les troupes légères et de ligne, les trésoriers, les philosophes, les pontifes même : toutes les pièces d'une vaste monarchie sont dans ce complot; on dirait qu'il n'y a plus qu'à écarter un léger voile, et que la dynastie d'Orléans va paraître sur le trône relevé de la France.

» Je ne doute aucunement qu'il n'y ait une conspiration très-réelle, indiquée par ses discours, qui paraissent être, en ce moment, le cri d'alarme de la France.

» Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'examine ces bruits, que si habilement on fait paraître universels.

» A coup sûr, il y a ici bien plus d'échos que de voix. Les échos sont partout; et les voix où sont-elles!

» Peut-être ne me serait-il pas très-difficile de faire la réponse; j'aimerais mieux mettre tout le monde en état de la chercher.

» D'Orléans, baptisé *Égalité* par cette indigne com-

mune de Paris, est mort sur un échafaud : un échafaud se rencontre souvent sur le chemin du trône : il se rencontre aussi souvent sur le chemin de la république; ceux qui veulent faire ou défaire les rois ont assez fréquemment affaire avec les bourreaux. Ce sont des accidens de *métier* dont il n'y a rien à conclure : on s'y attend, et on *ne s'en plaint point.* D'Orléans ne dit point au tribunal révolutionnaire, *Laissez-moi vivre :* il lui dit, *Faites-moi mourir de suite :* on lui accorda cette grâce, et on n'en parla plus.

» C'est dans les circonstances de la vie révolutionnaire de d'Orléans qu'il faut chercher quelques lumières sur sa conspiration.

» Né sur le quatrième degré du trône, d'Orléans fut un des premiers à entrer dans la révolution par laquelle le trône a été brisé. Il avait, dit-on, à se venger de quelques refus et de quelques plaisanteries du Roi et de la Reine. Je crois, dans ce prince du sang, ce motif beaucoup plus vraisemblable que l'amour de la liberté et le sentiment des droits et de la souveraineté d'une nation. Cependant je vois d'abord d'Orléans agir avec les parlemens, et comme eux; je le vois agir ensuite avec la *grande majorité* des États-Généraux, et comme elle. Il doit compter et il compte beaucoup dans le nombre des ressorts qui imprimèrent les premiers mouvemens; mais j'observe qu'il entre dans ces mouvemens, qu'il les fortifie, mais qu'il ne les opère pas; je vois que tous ces mouvemens ont pour but de déplacer la souveraineté, mais non pas de changer la dynastie.

» Les instructions adressées par d'Orléans à ses bailliages, à l'époque des premières élections, ces instructions où respiraient les principes et les affections démo-

cratiques, furent les premiers griefs de la cour contre sa personne; elles le sont encore aujourd'hui de l'aristocratie et du royalisme de l'Europe contre sa mémoire.

» D'Orléans avait adopté ces instructions, il ne les avait point faites; un prince ne peut ni sentir, ni penser, ni écrire rien de semblable. On sait qu'elles furent l'ouvrage d'un philosophe, qui les rédigea sur les mêmes maximes et sur les mêmes vues générales qui avaient dicté trois brochures, lues et estimées alors de toute la France, faites pour être estimées et lues partout où l'on voudra fonder l'ordre social sur les principes universels de la raison, du droit naturel et de la justice. Des écrits faits pour éclairer tout un peuple ne sont pas ceux dont un conspirateur peut vouloir se servir. Les conspirateurs ont besoin de ce qui fomente les passions, et rien ne les fomente moins que ce qui agrandit la raison humaine. C'eût été une grande maladresse dans un conspirateur de chercher un complice dans un métaphysicien, et des moyens de conjuration dans des principes abstraits qu'il fallait bien méditer pour les bien comprendre. Des principes généraux conviennent aux nations; ils ne conviennent pas plus aux conspirateurs qu'aux ambitieux. Si d'Orléans fût devenu depuis un conspirateur, il n'y aurait eu rien de plus propre que les instructions à ses bailliages pour faire sentir et voir à tout le monde combien les conspirateurs sont criminels.

» S'il y a eu dans toute la révolution un intervalle de temps durant lequel la conspiration d'Orléans peut paraître avoir quelque réalité, c'est depuis la fameuse séance royale, depuis le 23 juin et le 14 juillet, jusqu'au moment où, après le 5 et 6 octobre, d'Orléans quitta son poste à l'assemblée constituante, pour s'exiler complai-

samment en Angleterre. L'insurrection du 14 juillet, qui éclata dans les jardins de son palais, les conférences fréquentes, et, dit-on, de jour et de nuit, que lui ou les siens avaient, à cette époque, avec Mirabeau; la clameur de haro qui le poursuivit si opiniâtrément en lui demandant compte du sang versé dans les cours, sur les escaliers et dans les appartemens de Versailles; cette facilité inouïe et éternellement incompréhensible avec laquelle il consentit à mettre la Manche entre lui et ses accusateurs; ces circonstances et plusieurs autres semblent appeler sur sa mémoire les arrêts de la justice des nations autant que les imprécations de la haine des rois.

» Mais, après avoir rappelé ces faits en masse, jetons un coup d'œil rapide sur les détails.

» Au 14 juillet, l'insurrection éclata dans le Palais-Royal; mais ses fermens étaient dans tout Paris, dans tout Versailles. Les mèches pouvaient être allumées à Versailles, elles pouvaient l'être à Paris; c'était égal, l'explosion se fût faite partout de la même manière. D'Orléans agit beaucoup à ces époques, et, agissant comme tous les révolutionnaires, il agit encore autrement. Il avait d'autres moyens, plus d'argent, par exemple; et, quoique avare, il en répandit : il en fut répandu *par tous les* révolutionnaires qui en avaient. Valadi en avait, et il *en* jeta : le denier même du pauvre fut donné aux pauvres pour les mettre en mouvement; et j'ai connu un homme de lettres (Champfort), qui n'a jamais rien été dans la révolution que révolutionnaire, et qui ouvrit alors sa bourse de cuir pour en tirer mille écus, c'est-à-dire les économies les plus sévères de vingt ans de privations et de travaux.

» Depuis la trop fameuse séance royale, les mines et

les contre-mines étaient plus ou moins secrètes, mais c'était un combat à mort engagé entre le parti du Roi et les représentans populaires du peuple. La nation elle-même entra dans ce combat; alors elle n'était ni divisée ni décimée : elle faisait retentir autour du trône, en révolte, la menace de vingt-quatre millions de voix. Rien ne prouve qu'au milieu de ce mouvement universel, d'Orléans ou sa maison n'eût une direction particulière, mais rien ne fait voir non plus qu'il voulût diriger en sa faveur le mouvement général.

» Le mouvement avait pour guide, pour chef, en quelque sorte, des principes et non pas des hommes.

» Parmi les hommes, il y en a eu deux qu'on a voulu faire les meneurs principaux de cette conspiration, dont Philippe d'Orléans, en supposant même qu'il en eût été le chef, ne pouvait pas être la tête : Mirabeau et Laclos.

» Ces deux noms ont paru des preuves.

» Mais qu'a-t-on le plus cité de Laclos ? Son roman des *Liaisons dangereuses*. Voici toute la chaîne de la démonstration : les *Liaisons dangereuses* peignent des mœurs affreuses; donc leur auteur est un homme affreux, donc cet homme affreux a conçu et dirigé le plan d'une affreuse conspiration. Quand on ajoute à tous ces *donc*, que Laclos avait une place dans la maison d'Orléans, on n'a plus besoin de démonstrations, la chose est évidente par elle-même. Je sais, et je le sais avec certitude, qu'à la fin de 1792 et en 1793, Laclos a sollicité pendant plusieurs mois, et avec beaucoup d'instance pour être chargé d'une expédition à Pondichéry : ce n'était pas un moyen prochain de conspirer à Paris, que d'aller se battre aux Indes orientales. Je sais encore qu'à cette époque, et avant, Laclos parlait beaucoup de la république, et

jamais de d'Orléans. Je ne crois point que les discours d'un homme soient une preuve de son innocence; mais je voudrais aussi qu'en paroles claires et courtes, on donnât quelque autre preuve de la conspiration de Laclos, que son nom, sa place et son roman. . . .

La place de Mirabeau, depuis 1789, était bien meilleure pour conspirer; il régnait à la tribune; et il semble qu'à l'aide de quelques circonstances un peu favorables, sa parole pouvait faire des rois. Mirabeau n'était pas toujours à cette tribune où il était si bien : le jour, il parlait; la nuit, il courait; et des personnes en qui j'avais alors une confiance que je n'ai pas entièrement perdue, m'ont assuré qu'il courait souvent de Versailles à une maison de Paris, où d'Orléans se trouvait toutes les fois par hasard.

» Je ne suis pas disposé à croire que ce fût l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre qui réunît si souvent ces deux hommes dans les ténèbres et dans le silence de la nuit : il fallait donc qu'il y eût entre eux quelque autre chose que tous les deux aimaient et voulaient.

» Voici là-dessus, non pas ma science, mais ma conjecture.

» Il est certain que plusieurs fois Louis XVI avait tenté de s'échapper; il est certain que, lorsqu'il cessait de le tenter, il ne cessait pas d'en avoir le désir et le dessein : d'un moment à l'autre, le trône pouvait donc se trouver vacant, comme il le fut en Angleterre, lorsque Jacques II s'évada de son trône et de l'Angleterre. J'imagine que Mirabeau avait prévu ce cas, et qu'il avait songé aux moyens d'y pourvoir : ces moyens pouvaient bien être d'abord une régence de d'Orléans, et ensuite une nouvelle dynastie dont d'Orléans aurait été le Phi-

lippe Ier. Les nations et les événemens s'imitent comme les hommes; les Français et d'Orléans pouvaient être entraînés, par cet esprit d'imitation, à répéter l'événement qui mit Guillaume III sur le trône des Anglais et de son beau-père. Des conditions qui paraissaient inacceptables à un roi héréditaire auraient paru très-bonnes encore à un roi révolutionnaire. Au bout d'un siècle, presque jour pour jour, des événemens presque semblables dans toutes les circonstances, dans tous leurs résultats, auraient changé alors la face de l'Angleterre et de la France, et mis dans l'une et l'autre nation une nouvelle dynastie sur un trône soumis à de nouveaux pactes. J'abhorre de pareilles spéculations : le bien même qu'elles peuvent faire quelquefois me paraît un crime. Il faut remarquer pourtant que l'histoire n'a point mis Guillaume III au rang des conspirateurs et des usurpateurs; que l'Europe admire encore ses talens, et que l'Angleterre a sanctionné et consacré sa politique.

» Voilà le seul moment, je le pense, et la seule manière dont Mirabeau a pu songer à faire de d'Orléans un roi de la constitution qui s'élevait. Je dis de faire, car je crois bien que cet homme, alors même qu'il était question d'être roi, *se laissait faire* et ne faisait pas.

» Je jure devant la justice suprême, dont je n'ai pas appris à me jouer, et devant la nation que je respecte, alors même que j'ai perdu toute estime presque pour tous les hommes; je jure que tout ce que je viens de dire est tiré de mes présomptions; tout cela est *conclu*, et non pas *vu* ou *entendu* : or, tout homme raisonnable doit toujours se défier de ce qu'il ne sait que par sa raison.

» Le grand ouvrier, Mirabeau, ne tarda pas abandonner l'argile qu'il avait voulu pétrir en roi. Je n'ai pas

besoin de rappeler tous les faits qui prouvent que, *dans* les derniers temps de sa vie, loin d'être occupé à faire un roi nouveau, Mirabeau l'était entièrement à soutenir le roi ancien; ce qui peut-être n'était pas moins difficile. Mille bruits coururent à sa honte : tous se turent sur sa tombe, mais ils n'y ont pas été ensevelis; ils accompagneront sa gloire à travers les siècles, sans pouvoir cependant la détruire.

» Trois mois après la mort de Mirabeau et la fuite de Louis XVI, quel moment pour le parti d'Orléans, s'il eût existé! Il n'aurait pas eu besoin de conspirer; il eût pu se montrer; il eût pu devenir un ordre du jour *de l'Assemblée-Constituante*. On n'entendit pas le plus léger murmure, ni de ce nom, ni de ce parti. Les hommes qu'on accusait alors de faire les décrets par leurs intrigues, en secret, tout haut, dans l'Assemblée, à la tribune, ne parlèrent plus que pour Louis XVI. On entendit quelques voix opposées, et à demi étouffées; elles parlaient déjà d'une république, et non pas d'une autre dynastie.

» Durant presque toute l'Assemblée-Législative, d'Orléans fut hors de Paris, à l'armée ou aux champs; et ce n'est pas là que l'on conspire.

» A cette même époque, on parla une fois aux Jacobins d'une dynastie nouvelle; mais, pour la commencer, ce n'est pas d'Orléans que Carra indiquait, c'est le duc d'York. Cette extravagance valut d'abord à Carra des huées : elle lui valut ensuite l'échafaud.

» Les élections qui suivirent le 10 août portèrent d'Orléans à la Convention-Nationale, et sa situation dans cette Assemblée a *été* si étrange et si fatale, qu'on ne peut lui rien comparer dans l'histoire des révolutions les plus meurtrières et les plus bizarres : ce phénomène historique

peut servir à juger parfaitement comment on crée une conspiration, et pourquoi. Élu par les jacobins de Paris, d'Orléans ne pouvait s'asseoir à la Convention que sur la Montagne; il vota toujours comme elle. Il avait beau s'être couvert du nom d'Égalité, on voyait toujours un Bourbon, et dans une Assemblée divisée par les haines les plus furieuses, ce nom pouvait servir à toutes les haines, parce qu'il pouvait servir à tous les soupçons. Il fut employé tout de suite à cet usage, et non par un seul parti, par les deux. Les deux côtés se renvoyaient d'Orléans, comme une accusation.

» Le côté droit disait, en se tournant vers la gauche : *Que fait ce Bourbon parmi des sans-culottes? en l'élevant au haut de la montagne, ne vous essayez-vous pas à l'élever plus haut encore?* Le côté gauche disait, en se précipitant tout entier sur le droit : *Oui, Egalité est de notre côté; mais s'il reste encore en lui quelque chose d'un Bourbon, c'est de votre parti qu'il est : c'est aux hommes d'État, aux habiles, que les Bourbons et les rois conviennent.* Parmi tant de clameurs dont il était l'objet, d'Orléans ne soufflait pas un mot. Redoutant peut-être un peu plus ses amis que ses ennemis, c'était son asile surtout qui le faisait trembler. C'était bien prévoir son sort, mais ce n'était pas le prévoir de très-loin; et quand le décret par lequel le côté droit l'avait déporté fut rapporté par le côté gauche, il dut voir facilement où le mènerait ce service. Je ne doute aucunement qu'il n'eût échangé toutes ses expectatives sur tous les trônes pour un rocher de la Norwège.

» Personne autour d'Orléans ne lisait aussi bien que lui dans son avenir; les meilleurs esprits donnaient à ce sujet dans tous les égaremens, dans tous les vertiges des temps

révolutionnaires. Voici une anecdote dont on peut croire la vérité sur mon témoignage, quoique j'aie été professeur d'histoire :

» Durant ce règne de la terreur, qui semblait être une conjuration, non contre les droits du genre humain, mais contre le genre humain lui-même, deux amis venaient de dîner à Passy ou à Boulogne; ils venaient de goûter et ils goûtaient encore l'unique adoucissement de ces jours de désastres, celui d'exprimer librement toute leur horreur, et d'épancher toute leur douleur. Le régime du sang les épouvantait, et ils étaient épouvantés encore de l'idée qu'il allait se terminer par le despotisme. C'était le moment où d'Orléans, après avoir été enchaîné pendant plusieurs mois dans une tour qui s'élève au milieu des flots de la Méditerranée, était rappelé à Paris. Voyez-vous, disait l'un des deux amis à l'autre, avec quelle politique cette Montagne, qui a toujours l'air d'être en fureur, a conduit son plan de royalisme! Comme ils manient cet instrument si flexible, d'Orléans! comme ils l'ont jeté dans les cachots, pour écarter les soupçons, lorsqu'ils avaient encore quelque résistance à craindre dans la Convention! Et aujourd'hui que tout leur est soumis, comme ils se hâtent de le faire revenir! Pour celui-là, si la première nuit de son arrivée il la passe à la Conciergerie, à la seconde, son lit sera fait dans le palais des Rois : mon ami, la république est perdue! quelques jours encore, et d'Orléans est couronné! En cheminant, en se désolant, et en devisant, ils arrivent à la place de la révolution; ils entendent les airs retentir des noms de Philippe Égalité, de d'Orléans : c'était sa tête qui venait de tomber sur l'échafaud.

» Je ne sais pas bien si ceux-là ont cessé de croire à la

conspiration de d'Orléans; mais, pour les autres il paraît que cet échafaud n'a point du tout déconcerté leur croyance ou leur système. Si on s'en rapporte à eux, les enfans et les amis de d'Orléans, en héritant de sa conspiration, ont prodigieusement étendu ce patrimoine. Toutes les haines, dit-on, sont venues, comme toutes les amitiés, se réunir et se confondre dans cette conspiration. On y voit figurer aujourd'hui, côte à côte, Necker et Chauderlos de Laclos, Alexandre Lameth et Sieyes : je ne serais pas du tout étonné qu'on y mît bientôt ensemble Rewbel et Pitt, Bonaparte et le prince Charles. Les miracles se joignent aux événemens possibles, pour rendre cette conspiration plus vraisemblable : dans le même temps que le fils aîné de d'Orléans était à Tornéo et presque au pôle arctique, on l'a vu à Paris et à la barrière Blanche : aujourd'hui, lui et ses frères sont à Philadelphie, et on les voit au faubourg Saint-Antoine, chez Santerre. Ce fils aîné du père a ainsi le secret d'être dans plusieurs lieux au même instant, ce qui n'est jamais arrrivé qu'à lui et à un autre. O confiance de l'imposture, que tu es grande! et que la crédulité des hommes, qui est bien aussi grande que toi, t'autorise bien à te jouer ainsi d'elle et d'eux !

» Il ne faut pas s'imaginer que toutes ces folies n'aient pas un but assez habilement marqué, et qu'il soit *impossible* qu'elles l'atteignent.

» 1°. Toutes ces conspirations sont des grands cadres de proscriptions toujours ouverts : on y grave aujourd'hui un nom, demain un autre. Toutes les passions vont y donner tour à tour leur coup de burin, et y prendre des arrhes pour le jour de leur vengeance : ce ne sont d'abord que des noms proscrits; en temps et lieu ce sont des

hommes égorgés. Les cadres se remplissent toujours et ne sont jamais remplis.

2° Tandis que l'attention publique se détourne vers les bruits d'une conspiration imaginée d'une manière terrible, la conspiration réelle fait paisiblement son chemin ; elle échappe à toutes les poursuites, et bientôt on ne la poursuit plus. Ainsi, fuyant une meute ardente, le cerf couronné par les ans, d'un bois royal, fait sortir de son asile et de son sommeil le jeune cerf à tête nue, pour brouiller et confondre les traces, les vents et les odorats.

3° Parler incessamment de la conspiration royale de d'Orléans, tandis que beaucoup de gens parlent *d'une* autre conspiration royale, est un assez bon moyen de persuader qu'il n'y a plus qu'une question dans la nation : celle de savoir qui sera roi. La question de la république n'en paraît plus une dans la république : on la regarde comme décidée contre elle ; et comme le nom d'Orléans ne peut que réveiller des idées d'usurpation, et qu'il y a d'autres noms qui peuvent réveiller des idées de succession, la question réduite à ces termes serait bientôt résolue.

» Législateurs, directeurs, ministres, vous ne laisserez pas brouiller les traces qui doivent vous conduire.

» Je finis.

» J'ai lu dans des écrits infâmes, mais qui ne sont plus des libelles, que j'étais aussi de la conspiration d'Orléans. J'ai voulu ajouter cette nouvelle preuve à toutes celles qui doivent se trouver dans le sac de la procédure.

» Garat. »

Mars 1797.

Maintenant rapprochons et mettons en regard de ce morceau très-remarquable, sur *la conspiration, ou le parti d'Orléans*, ce que nous venons de lire, sur le même sujet, dans les *Mémoires*, récemment publiés, de M. le général Savary, duc de Rovigo, tome IV, page 356 et suivantes. Mais ce que rapporte là-dessus l'ex-ministre de la police impériale, n'étant relevé ni par les pensées, ni par le style, nous nous bornerons à en extraire ce qui nous paraîtra rentrer le plus évidemment dans la question historique controversée par M. Garat.

Or donc, M. Savary, duc de Rovigo, nous apprend qu'il avait depuis sa jeunesse une grande prévention contre le duc d'Orléans, et qu'à son avènement au ministère de la police, il employa plus d'un mois à lire, *seul*, pour son instruction, les volumineux papiers de ce prince, qu'à la suite de leur saisie on avait déposés au ministère de la police générale *. Il en vint à bout.

« Je sentais, dit-il, mon opinion personnelle se redres-
» ser souvent, à la lecture de tous ces papiers. J'y en trou-
» vai de singuliers en ce qu'ils étaient d'hommes que j'en-
» tendais souvent déclamer contre le duc d'Orléans, et j'a-
» vais sous les yeux la preuve qu'ils étaient ses obligés. J'y

* Mais ces papiers, saisis au Palais-Royal en 1793 et qui depuis avaient passé de mains en mains, étaient-ils restés intacts jusqu'en 1810? la saisie d'ailleurs ayant eu lieu après l'arrestation du prince et en son absence (il venait d'être transféré à Marseille), qui l'aurait empêché préalablement de mettre à couvert ou de brûler ses papiers secrets? M. de Rovigo ne nous dit-il pas que Fouché, son prédécesseur, eut la précaution de brûler son cabinet?

» trouvai même des reçus d'argent, et dans presque tous » une reconnaissance exprimée de manière à ne laisser au- » cun doute sur son motif.

» Je fis un choix de ceux de ces papiers qui concernaient » des hommes que je voyais fort assidus aux Tuileries, et » d'autres qui cherchaient à acquérir du crédit. Je portai » un jour tout cela à l'empereur, à Rambouillet... *Il lut* » tout d'un bout à l'autre, ce qui dura long-temps.....

Ici l'ex-ministre rapporte ce que lui dit Napoléon à ce sujet; mais nous ne retrouvons dans les phrases qu'il cite, ni le cachet ni le style de son maître, bien qu'il nous ait averti quelques lignes plus haut pour son propre compte : « qu'il avait lui, duc de Rovigo, une mémoire extraordi- » naire pour retenir les noms et les lieux. » Cela convenait parfaitement à un chef de police. Mais quant à la mémoire capable de reproduire les phrases, l'esprit et la manière, celle enfin qui peut servir si utilement à un véritable auteur de *Mémoires Contemporains*, M. de Rovigo n'en est certainement pas doué. Nous ne contestons pas toute-fois qu'il n'ait pu se rappeler la substance de ce que lui aura dit son maître.

Voici de cette allocution ce qui rentre dans notre sujet : « .... Il m'est bien prouvé, lui dit Napoléon, que le duc » d'Orléans *n'était pas un méchant homme*. S'il avait eu les » vices dont on entache sa mémoire, rien ne l'aurait em- » pêché d'exécuter le projet qu'on lui a supposé * : il n'a

* Ainsi Napoléon, d'après son ministre de la police, croyait que le duc d'Orléans aurait réussi dans les projets qu'on lui a supposés (l'usurpation de la couronne), *s'il avait été un méchant homme* et s'il avait eu les vices dont on entache sa mémoire. N'était-ce pas le justifier aux dépens de soi-même? Quel aveu irréfléchi! M. de Rovigo y a-t-il bien songé?

» été que le levier dont se sont servis les meneurs de cette » époque, qui l'ont compromis avec eux, pour trouver » des prétextes de lui extorquer de l'argent, et il paraît » bien qu'une fois qu'ils ont commencé, les demandes » n'ont plus eu de bornes..... Je n'approuve pas ce qu'il a » fait; mais je le plains et ne voudrais être le garant de » personne, si le sort l'avait jeté dans une situation sem» blable. C'est une grande leçon que l'histoire recueillera.

» Je n'ai nul intérêt à m'occuper de cela : je crois bien » que le parti du duc d'Orléans a existé aux temps de nos » discordes; je crois même qu'il se ranimerait si le trône » devenait vacant; mais tant que je vivrai, c'est une chi» mère qui ne ferait point de prosélytes.... »

Ce dernier paragraphe de la citation est le seul qui ait un peu la *couleur locale*.

Morceaux extraits de la Lettre du comte de Tilly au Roi.

Paris, 17 juillet 1792.

« . . . .

» Ceux qui vous approchent le plus, Sire, ceux qui composent aujourd'hui ce qu'on appelle votre conseil, ceux qui en acceptant la place de vos ministres se croient des Colbert et des Louvois, lorsqu'ils ne sont à la lettre, que les huissiers d'une assemblée factieuse, vous trompent s'ils vous persuadent qu'il n'est plus temps de reconquérir votre légitime autorité.

» . . . .

. . . . Ils vous diront sans doute que la nation veut être libre, que ses représentans * ont proclamé des droits *imprescriptibles*, et que cette grand Charte retrouvée sous les décombres de la Bastille, n'a pas besoin de votre sanction. Je sais qu'ils vous ont dit que si vous ne voulez pas être un fantôme de premier magistrat, vous serez le martyr de votre résistance, *le Charles Ier* de l'histoire de France, et la victime du génie national.

» . . . .

. . . . Ils alarment votre sensibilité au nom de la religion, au nom de la Reine et de vos enfans : ils allèguent leurs dangers pour éterniser les vôtres; et quand votre au-

* Un des chefs de la révolution a dit souvent : « Je ne sais pas » où nous allons; nous ferons le grand tour, mais cela nous » approchera de la liberté. »

guste compagne est, ainsi que V. M., réservée à porter la peine de tant d'aveuglement, c'est sous le spécieux prétexte de son salut, qu'on achève de renverser un trône déjà penché. . . . .

. . . .

» Quand vos prédécesseurs, Sire, furent clémens et modérés, ils méritèrent les bénédictions du peuple qui ne leur contestait rien, mais dans l'attitude forcée où vous êtes, votre impassibilité est homicide. Vous voulez sauver l'effusion d'un sang impur, et le vôtre se mêlera peut-être aux torrens que vous en ferez couler en Europe!!! Le germe de cette peste politique qui va désoler la terre sera né sous les débris fumans de ce trône où vous n'êtes déjà plus assis; et que dès long-temps la foudre a frappé.

» Ma voix est faible, Sire, mais elle est fidèle.

» J'ai osé depuis long-temps l'élever.

» Elle a retenti aux oreilles de Votre Majesté avec d'autant plus d'éclat, que la peur a tout glacé, et qu'excepté quelques serviteurs fidèles prêts à mourir à vos côtés, le reste tremble ou conspire. . . . .

. . . .

» Je n'ai eu d'autre mérite que de recueillir souvent, dans des écrits que Votre Majesté a lus, l'opinion publique, qui n'attend qu'un signe, qu'un étendard, et qu'un homme. Un de vos regards fera braver la mort et en sera la récompense. . . . .

. . . .

» Si ce prince * qui avec quelque esprit et les élémens

* M. le duc d'Orléans avait été fort injustement exilé, parce qu'on ne demande pas l'avis d'un homme pour le punir de l'avoir dit. Il fut alors d'une rigueur impolitique de l'envoyer à *Villers-Cotterets*. Quelques temps après il eût dû être traîné à l'échafaud.

de tous les crimes, n'est pas même arrivé à la hauteur d'un illustre scélérat; si Mirabeau qui cherchait à l'électriser, et qui enta seulement quelques fausses conspirations sur tous ses vices réels, eussent été tous deux livrés au supplice dès les premiers pas *, la hache qui les eût frappés, abattait du même coup cet arbre de deuil qui couvre l'Europe, et la gangrène de ses fruits *empoisonnés*.

» Rappellerai-je d'autres exemples, d'autres fautes accumulées, d'autres occasions perdues?

» Non, Sire.

. . . .

» L'histoire sera attendrie. Serais-je plus *inflexible* qu'elle?

» Mais une catastrophe terrible **, la dernière sans doute, est sur le point de vous rayer de la liste des Rois. Hâtez-vous d'opposer les sujets fidèles à *la nation* révoltée, votre épée aux piques, le courage à la fureur, vos droits aux factions, et le prestige de la royauté expirante aux séductions salariées *du faubourg Saint-Antoine et du Palais-Royal*. Vivez comme un héros, et, s'il le faut, j'ose vous en presser, Sire, mourez en Roi!

. . . .

» N'en croyez pas le doucereux Bailly ***. *Si vous ne recevez pas les clefs de Paris à cheval et l'épée à la main*, lui et les maires ses successeurs ne vous présenteront jamais que les clefs d'une prison. . . . .

* Il fallait encore deux autres têtes : on les devine facilement.

** Celle du 10 août.

*** Honnête homme de savant qui n'a connu ni les temps, ni les hommes, ni les choses, mais qui, n'ayant pas su vivre hors de son cabinet, sut mourir héroïquement sur l'échafaud.

» . . . Je n'ai plus que le temps, dernier effort d'un zèle qui vous est connu, de faire parvenir jusqu'à vous l'aveu tacite de cette majorité de Français fidèles prêts à périr avec vous, et qui vous conjurent de ne descendre de votre trône, que pour marcher à leur tête. Un seul jour, Sire, brisera les anneaux de cette chaîne de discordes : quelques heures effaceront trois années. Peut-être ne faudra-t-il pas répandre de sang. J'augure tout de votre présence. Vous retomberez le soir même dans vos vertus. Vous avez le besoin de la clémence : eh bien! vous ne punirez qu'un instant, et vous pardonnerez toujours.

» . . . .

. . . . Cette révolution qui fait trembler dans les salons, commença *dans la rue*, et s'y consommera, si on ne la combat pas où elle naquit.

» . . . .

. . . . Je ne doute pas qu'alors Votre Majesté ne donne un regret à l'espèce de faveur que vous avez cru nécessaire, dans vos calamités, de montrer à ceux qui, couverts des livrées de l'insurrection, venaient assidûment dans votre palais, non pour vous y rendre hommage, mais pour épier des contradictions, mais pour lire votre cœur dans vos yeux, et pour jouir de votre abaissement. Vous et la Reine, vous avez laissé tomber souvent par prudence un coup d'œil de bonté sur ces artisans de vos infortunes, et votre parole royale s'est souvent échangée avec celle de ces coupables subalternes.

» . . . .

. . . . Et vos plus dévoués serviteurs semblent souvent étrangers à votre cœur, et quelquefois dangereux dans l'inutilité de leur zèle.

» Ne trouvez pas cette lettre hardie, Sire : elle ne mérite pas de réprimande, et je n'attends point de récompense *. Et plût au ciel que si jamais je méritais les rigueurs du trône, pour lequel j'ai milité depuis trois ans dans la faible proportion de mes moyens, je fusse un exemple de sévérité, au rétablissement de votre pouvoir. . . . .

. . . .

Un million d'hommes s'entretient à voix basse d'une révolution nouvelle ** que deux cents factieux machinent dans l'obscurité : gagnez-les de vitesse. Faites-en une à votre tour, Sire, et décidez-la en votre faveur. Une insulte en suscite une autre, les outrages engendrent les outrages, et les hommes sans courage attaquent sans cesse celui qui n'en montre jamais. . . . .

. . . .

Vous avez plusieurs vertus que n'eurent ni Henri IV, ni Louis XIV, Sire; ayez toutes celles qui les illustrèrent : demandez-vous ce qu'ils eussent fait à votre place, et dites : « ce qu'ils eussent fait, je le ferai. » Vous serez le sauveur de votre famille, celui de l'Europe; car à quoi bon de vains respects, quand le temps de l'austère franchise est arrivé? *De tous les Rois de France, dont avec un sens exquis et droit, vous êtes le plus vertueux, aucun n'eût descendu si près de l'abîme sans fond où vous allez tomber.*

* J'obtins celle qui convenait le mieux à mes principes, et qui avait le droit de me satisfaire le plus.

** Plus de six mille personnes épouvantées sortirent de Paris le 8 et le 9 d'août. — Le 10 au soir, un homme fort estimé du Roi, après avoir inutilement proposé les moyens de résistance, offrit de le faire sortir du royaume, et répondait du succès. Le Roi hésitait... La Reine s'y opposa formellement.

» Il ne vous est pas permis de désespérer de la chose publique, et de chercher sans coup férir la paix du sépulcre, et le prix de votre innocence dans une autre vie.

» Votre vie ne vous appartient pas. . . . .

» . . . .

De grands moyens, Sire, vous sont encore offerts. Une partie de cette garde nationale même, organisée par les plus coupables motifs, est lasse de ses forfaits et de l'anarchie qu'elle a protégée : elle peut expier l'esprit qui l'a trop souvent animée, en vous défendant : Votre auguste voix peut la mettre dans le sentier du devoir; elle fut créée pour renverser le trône : elle le relèvera. Elle fut l'espoir des factieux : elle en sera l'épouvante. Ils espéraient qu'elle serait leur ressource : qu'elle soit la vôtre! Elle voulait nous égorger : nous nous rallierons à elle.

» Votre étendard sera celui de la concorde : toutes les dissentions et les haines y expireront. Le prestige n'est *pas encore* détruit : le Roi n'a que des ordres, que des exemples à donner; il est entendu, suivi, obéi et vainqueur.

» Je connais la vérité : je la dis à Votre Majesté. On vous la déguise, on vous consterne, on vous décourage, en vous décevant; on vous exagère le danger, quand il ne faut vous entretenir que de la facilité, et surtout *de l'indispensable nécessité* d'en triompher.

» . . . .

Enfin, Sire, vous vous montrerez à votre armée : car les rois ne sont pas comme Dieu qu'on aime sans le connaître.

. . . .

. . . . Toutes ces belles institutions, Sire, que vous méditiez dans votre amour, que Votre Majesté perfectionnera au recouvrement de son autorité, seront écrites, mieux

que sur des tables d'airain, dans le cœur de vos sujets convertis par vos vertus, ou subjugués *demain par vos armes*. . . . .

. . . .

Sire, je m'élance dans cet avenir heureux qui vous est encore ouvert. Je vous vois réaliser mon attente, et couronner tout ce qu'osèrent deviner mes témérités. Je vous vois surtout dans la courte, mais brillante carrière qu'auparavant vous devez fournir. — J'y marche sur les traces de Votre Majesté, et si je succombe, une plus glorieuse mort ne pouvait honorer ma vie *.

* Eheu! ludibria ventis.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



Le Normant fils, imprimeur du Roi, rue de Seine.



